



CIMEOS (EA 4177)

Ecole Doctorale LISIT

*Thèse de Doctorat*

*Soutenue par Corine Mure*

*le 10 Décembre 2007*

*Sciences de l'Information et de la Communication  
Histoire des Sciences*

**Le médicament homéopathique  
dans l'histoire du médicament**  
Coconstruction – confrontation – coopération.  
*Histoire, Transmission, Représentation*

**ANNEXES**

**Jury**

<b>Gérard CHAZAL</b> Sciences	Rapporteur	Professeur des Universités,	Philosophie des
<b>André GIORDAN</b> didactique des sciences	Rapporteur	Professeur des Universités,	Professeur en
<b>Pascal MAIRE</b> Sciences	Rapporteur	Pharmacien des Hôpitaux,	Docteur d'Etat ès
<b>Daniel RAICHVARG</b>	Directeur	Professeur des Universités, Sciences de l'Information	Professeur des
<b>Gérard CARRET</b> Sciences, Pharmacien des hôpitaux		Maître de Conférences des universités,	Docteur d'Etat ès
<b>Jacques FLEURENTIN</b> Sciences, Pharmacien		Maître de Conférences des universités,	Docteur d'Etat ès
<b>François LOCHER</b>		Professeur des Universités,	Pharmacien

## Sommaire des Annexes

### **Annexe n°1**

p. 4

**Les écrits de Hahnemann entre la période 1782 et 1810**

### **Annexe n°2**

p. 14

**Essai sur un nouveau principe pour découvrir les vertus curatives des substances médicinales, suivi de quelques aperçus sur les principes admis jusqu'à nos jours.**

Hahnemann S., *Journal de Pharmacologie Pratique et de Chirurgie*, 1796, Iéna, d'après la traduction de Laurent Guénat

### **Annexe n°3**

p. 89

**Schéma représentant la diffusion de l'homéopathie,**

d'après Rodolphe Titchner et Charles Janot

### **Annexe n°4**

p. 91

Page de garde et sommaire du *Traité de la chymie, enseignant par une brève et facile méthode toutes ses plus nécessaires préparations*, Christophe Glaser.

Document électronique d'après [www.galica-bnf.fr](http://www.galica-bnf.fr)

### **Annexe n°5**

p. 95

**Liste des pharmacopées ayant référencées l'homéopathie,**

d'après *Le Livre blanc de l'OMHI*, 2003

### **Annexe n°6**

p. 97

**Reproduction des lettres de la Comtesse de Ségur, bibliothèque Labadens.**

### **Annexe n°7**

p. 99

**Observations sur l'homéopathie, relatives à la discision prise par l'académie royale de médecine sur la nouvelle doctrine.**

Mabit J., Paris, Fac simulé de l'éd. Baillièere de 1835, 1990, 115p.

## **Annexe n°8**

**p. 132**

*Histoire de la Doctrine médicale Homéopathique, son état actuel dans les principales contrées d'Europe.*

Rapou A., Paris, Baillière, 1847, T1, 643, T2 705.

## **Annexe n°9**

**p. 159**

**Plan du "Musée en Ligne".**

## **Annexe n°1**

### **Les écrits de Hahnemann entre 1782 et 1810**

Nous avons tenté une catégorisation des textes essentiellement français ou traduit de l'allemand, cette liste n'est pas exhaustive dans le sens où Hahnemann a de nombreux écrits en allemand non cités ici. Nous en sommes pas en moyen de valider les listes existantes. Un travail à part entière.

Sur la période de 1782 à 1810, Hahnemann produit trente-trois publications, d'après la chronologie de Denis Demarque (*L'Homéopathie, Médecine de l'expérience*, p. 429-432) sur les quatre thèmes qui composent sa recherche théorique et sa vie pratique : la guérison, la chimie pure, la chimie appliquée aux médicaments et la philosophie médicale.

Des traductions sur les mêmes thèmes alternent avec ces travaux. Notons que Hahnemann traduit beaucoup dans la première partie de cette période de recherche.

#### **Ensemble des références par ordre chronologique**

- 1782, *Les premières petites dissertations médicales dans les Observations médicales*, de Krebs Quedlinburg, deux cahiers.
- 1784, *Guide pour guérir radicalement les plaies anciennes et les ulcères putrides*, Leipzig, p. 192.
- 1786, *Sur l'empoisonnement par l'arsenic, son traitement et sa constatation au point de vue légal*, Leipzig, p. 276.
- 1787, *Dissertation sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, la manière d'améliorer ce combustible et son utilisation pour le chauffage des fours, avec deux gravures sur cuivre*, Dresde.
- 1787, *Les caractères de la pureté et de la falsification des médicaments*, B. Van den Sande et Hahnemann, Dresde, p. 350.
- 1787, *Sur la difficulté de préparer l'alcali minéral par la potasse et le sel marin*, *Annales de Crell*, II, 11, 387-396.
- 1788, *De l'influence de quelques gaz sur la fermentation du vin*, *Annales de Crell*, 1, 2, 141-142.

- 1788, Sur la bile et les calculs biliaires, *Annales de Crell*, II, 10, 296-299.
- 1788, Sur les moyens de reconnaître le fer et le plomb dans le vin, *Annales de Crell*, I, 4, 291-306.
- 1788, Sur un moyen très puissant d'arrêter la putréfaction, *Annales de Crell*, II, 12, 485-486, traduit en français par Cruet dans le Journal de médecine, Paris, LXXXXI.
- 1789, Découverte d'un nouveau principe constituant dans la plombagine, *Annales de Crell*, II, 10, 291-298.
- 1789, Essais malheureux de quelques prétendues découvertes modernes, *Annales de Crell*, I, 3, 202-207.
- 1789, Lettre à Crell sur le spath pesant, *Annales de Crell*, II, 8, 143-144.
- 1789, Un mot sur le principe astringent des végétaux, *Annales de Crell*, IV, 4, 419-420.
- 1789, *Instruction pour les chirurgiens sur les maladies vénériennes avec l'indication de quelques préparations mercurielles*, Leipzig, XIV, p. 292, traduit dans Études de médecine homéopathique, 1<sup>re</sup> série, Paris, 1855, 1-250.
- 1789, *Mode exact de préparation du mercure soluble*, Magasin, de Baldinger.
- 1790, Exposé complet de la manière de préparer le mercure soluble, *Annales de Crell*, II, 1, 22-28.
- 1790, *Moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure*, Bibliothèque Médicale, de J.F. Blumenbach, t. 3, 542-548.
- 1791, Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique, *Annales de Crell*, II, 8, 117-123.
- 1792, *Considération sur la méthode d'analyse du vin*, Archives de police médicale, de Scherf, Leipzig, vol. 3
- 1792, *L'ami de la santé*, 1<sup>re</sup> partie, Leipzig, 1795, 2<sup>nde</sup> partie.
- 1792, Sur la préparation du sel de Glauber d'après le procédé de Ballen, *Annales de Crell*, I, 1, 22-23.
- 1793, Dictionnaire de pharmacie, Leipzig, 1<sup>re</sup> partie (A-E), p. 280.
- 1795, 2<sup>e</sup> partie (F-K), p. 244,
- 1798, 3<sup>e</sup> partie (L-P), p. 259,
- 1799, 4<sup>e</sup> partie (Q-Z), p. 498.
- 1793, Préparation du jaune de Cassel, Erfurt, in-4<sup>o</sup>.

- 1793, *Quelques mots sur la méthode d'analyser le vin, employée dans le Wurtemberg et celle de Hahnemann*, Feuilles de renseignements du Journal général de littérature, 79, 630.
- 1794, *Quelques mots sur la méthode d'analyser le vin de Hahnemann, et sur la nouvelle liqueur d'analyse*, *Annales de Crell*, I, 12, 104-111.
- 1795, *Du choix d'un médecin*, *Études de médecine homéopathique*, Paris, 1850, 2<sup>e</sup> série, 1855, 1-9.
- 1795, *Mélanges philosophiques. De la satisfaction des sens. Socrate et Physon*, *Études de médecine homéopathique*, Paris, 1850, 2<sup>e</sup> série, 1855, 255-265.
- 1795, *Sur les croûtes de lait*, Bibliothèque médicale, de J.F. Blumenbach, t. 3, p. 701-705.
- 1795, *Une chambre d'enfant*, *Études de médecine homéopathique*, Paris, 1850, 2<sup>e</sup> série, 1855, 239-254.
- 1796, *Manuel pour les mères*, Leipzig.
- 1796, *Portrait de Klockenbring pendant sa folie*, Revue allemande mensuelle, février, traduit dans *Études de Médecine Homéopathique*, Paris, 1850, 2<sup>e</sup> série, 1855, *Un cas de folie*, 229-238.
- 1796, *Essai sur un nouveau principe pour découvrir les vertus curatives des substances médicinales, suivi de quelques aperçus sur les principes admis jusqu'à nos jours*, *Journal der praktischen Heilkunde*, Iéna, t II, 3 et 4, pp. 391-439 et 465-561.

### **Ensemble des références des traductions par ordre chronologique**

- 1777, traduction de l'anglais de *l'Essai sur l'hydrophobie*, de Nugent, Leipzig, p. 150.
- 1777, traduction de l'anglais des *Expériences physiologiques et observations sur le cuivre*, de Stedtmann, Leipzig, p. 134.
- -1777, traduction de l'anglais de *l'Essai sur les eaux minérales et les bains chauds*, de Falconer, Leipzig, deux parties, p. 355 et 459.
- 1777, traduction de l'anglais du *Nouvel art de guérir*, de Bell, avec annotations signées Spohr, Leipzig, p. 1777 et 1780.

- 1784, traduction du français de *L'Art du distillateur d'eaux fortes, de Demachy, ou art de préparer par la fabrication les produits chimiques*, Leipzig, deux volumes, p. 302 et 396 avec additions et planches de cuivre, 2<sup>e</sup> éd. en 1801.
- 1785, traduction du français de *L'Art du distillateur liquoriste*, de Demachy et Dubuisson, Leipzig, deux volumes, p. 322 et 284 avec additions et 4 planches.
- 1787, traduction du français de *L'Art du Vinaigrier*, de Demachy, avec additions et suppléments, Leipzig, 176 p.
- 1790, traduction de l'anglais des *Annales de l'agriculture*, d'Arthur Young, Leipzig, deux vol., p. 290 et 313
- 1790, traduction de l'italien de *L'Art de faire du vin d'après les principes rationnels*, de Fabbroni, avec additions, Leipzig, 164 p.
- 1790, traduction de l'anglais des *Recherches sur la nature et la cure de la phtisie pulmonaire*, de Ryan, Leipzig, p. 278.
- 1790, traduction de l'anglais du *Traité de matière médicale*, de Cullen, avec annotations, Leipzig, 2 vol., p. 468 et 672.
- 1791, traduction de l'anglais de *L'Avis aux femmes*, de Grigg, Leipzig, p. 285.
- 1791, traduction de l'anglais du *Traité de chimie médicale et pharmaceutique* de D. Monro, avec annotations, Leipzig, 2 vol., p. 480 et 472.
- 1791, traduction du français de *L'Essai sur l'air pur et sur les différentes espèces d'air*, de De La Métherie, Leipzig, 2 vol., p. 450 et 598.
- 1791, traduction de l'anglais des *Observations chimiques sur le sucre*, de Rigby, avec annotations, Dresde, p. 82.

## **Période 1796-1810**

Les axes sont maintenant : des thèmes pharmaceutiques, des observations médicales et des considérations sur la médecine (textes d'après *L'Homéopathie, Médecine de l'expérience* de Denis Demarque).

- **Ensemble des références par ordre chronologique :**

- 1797, Quelques mots sur la pulvérisation de la fève de Saint-Ignace, *Journal de Pharmacie*, de Trommsdorff, V, 1, 38-40.

- 1797, Une observation de mal de ventre guéri subitement, *Journal de Hufeland*, III, 1, 138-147.
- 1797, Les obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables ?, *Journal de Hufeland*, IV, 4, 727-762, traduit dans *l'Organon*, 3<sup>e</sup> éd. française de 1845, et *Etudes homéopathiques*, 1<sup>re</sup> Série, 1855, 505-522.
- 1798, Antidotes de quelques substances végétales héroïques, *Journal de Hufeland*, V, 1, 3-21.
- 1798, De quelques espèces de fièvres continues et rémittentes, *Journal de Hufeland*, V, 1, 22-52.
- 1798, De quelques maladies périodiques à type hebdomadaire, *Journal de Hufeland*, V. I, 53-59
- 1801, *Guérison et préservation de la fièvre scarlatine*, Gotha, p. 40, traduit dans *l'Organon*, 3<sup>e</sup> éd. française de 1845 et *Études de médecine homéopathique*, 1<sup>re</sup> série, 1855, 598-605.

Hahnemann reprend la pratique de la médecine en appliquant sa méthode thérapeutique

- 1801, Réflexions sur les éléments de médecine de Brown, *Journal de Hufeland*, XIII, 2, 52-76.
- 1801, Sur la puissance des petites doses des remèdes en général et de la belladone en particulier, *Journal de Hufeland*, XIII, 2, 153-159.
- 1801, Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies, *Journal de Hufeland*, XI, 4, 3-64.
- 1801, *Considérations sur le corps médical au début du nouveau siècle*, Indicateur de l'Empire, 32.
- 1803, *Les effets du café*, Leipzig, p. 56, traduit par Ernest George de Brunnow « *Traité sur les effets du café* », Dresde, 1842.
- 1803, Réflexions sur l'opportunité du remède recommandé dans l'Indicateur de L'Empire (n°7 et 49), contre les suites de la morsure des chiens enragés, *Indicateur de L'Empire* n° 71
- 1805, *Esculape dans la balance*, Leipzig, p. 70 traduit.
- 1805, *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis sive in sano corpore humano observatis ?*, Lipsiae, *Pars prima : Textus*, VIII, p. 269, *pars secunda :*



- index VI*, p. 470, traduit par le Dr Champeaux : Fragment sur les effets positifs des médicaments observés chez l'homme sain, 1<sup>re</sup> partie, l'Art médical, 1855, t. 1 et 2.
- 1806, La fièvre scarlatine et la fièvre militaire pourprée, deux maladies absolument différentes, *Journal de Hufeland*, XXIV, 1, 139-146.
  - 1806, Qu'est-ce qu'un poison ? Qu'est-ce qu'un remède ?, *Journal de Hufeland*, XXIV, 3, 40-57.
  - 1806, La médecine de l'expérience, *Journal de Hufeland*, XXV, 3, 5-99, tirage à part, Berlin, traduit.
  - 1806, Sur les succédanés du China, *Journal de Hufeland*, XXIII, 4, 27- 47.
  - 1806, Réflexions sur le succédané de China, *L'Indicateur de L'Empire* (1806 n°12) et sur les succédanés en général, *l'Indicateur de L'Empire* n°57.
  - 1807, Indication au sujet de l'emploi homéopathique des remèdes usités jusqu'à nos jours, *Journal de Hufeland*, XXVI, 2, 5-43.
  - 1808, Lettre à un médecin du haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine, *Indicateur général des Allemands*, 343.
  - 1808, Rectification de la question posée (dans le vol XXVII, 1) au sujet du remède préservatif de la scarlatine, *Journal de Hufeland*, XXVII, 4, 153-156.
  - 1808, Sur la pénurie actuelle des remèdes extra-européens, *Indicateur général des Allemands*, n°207, Anonyme.
  - 1808, Sur les succédanés des remèdes étrangers, *Indicateur général des Allemands*, n°327, Anonyme.
  - 1808, Valeurs des systèmes spécifiques en médecine, en rapport avec la pratique qui en découle, *Indicateur général des Allemands*, n°263
  - 1808, Remarques sur la fièvre scarlatine, *Indicateur général des Allemands*, n°160, Anonyme
  - 1809, Conseils à un aspirant au doctorat, *Indicateur général des Allemands*, n°227 ; Anonyme. Traduit dans l'Organon, 2<sup>e</sup> éd. Française, Paris, 1834, pp. 481-484, 3<sup>e</sup> éd. Française, 1845, pp 457- 460 et dans Etudes de médecine homéopathique, 1<sup>re</sup> série, 1855, 437- 440
  - 1809, Instruction au sujet de la fièvre régnante. *Indicateur général des Allemands*, n°227, Anonyme.
  - 1809, Signe des temps dans la pharmacie ordinaire. *Indicateur général des Allemands*, n°326. Anonyme.
  - 1810, *Organon de l'art rationnel de guérir*, Dresde, p. 222.

- *Organon de l'art de guérir*,
  - 2<sup>e</sup> éd. 1819, 371, traduit par Brunnow, Dresde, 1824
  - 3<sup>e</sup> éd. 1824, XXIV, p. 281.
  - 4<sup>e</sup> éd. 1829, XXVI, p. 307, traduit par A. J.-L. Jourdan, membre de l'Académie Royale de Médecine, 1832.
  - 5<sup>e</sup> éd. 1833, XXI, p. 304, traduit par A. J.-L. Jourdan 1834.

Dans le tableau suivant nous montrons nettement l'évolution de la pensée de Hahnemann, tout ses écrits sont articulés entre chimie/médicament/soin.

<b>Dates</b>	<b>Guérir des pathologies</b>	<b>Sur la chimie</b>	<b>La chimie appliquée à la médecine</b>	<b>Philosophie ou dictionnaire thérapeutique</b>
1782	Les premières petites dissertations médicales dans les Observations médicales de Krebs Quedlinburg			
1784	Guide pour guérir radicalement les plaies anciennes et les ulcères putrides			
1786	Sur l'empoisonnement par l'arsenic, son traitement et sa constatation au point de vue légal			
1787		Sur les difficultés de préparer l'alcali minéral		
		Dissertation sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, la manière d'améliorer ce combustible et son utilisation pour le chauffage des fours, avec deux gravures sur cuivre		
		Les caractères de la pureté et de la falsification des médicaments		
1788	Sur un moyen très puissant d'arrêter la	Sur les moyens de reconnaître le fer et le		

	putréfaction	plomb dans le vin		
	Sur la bile et les calculs biliaires	De l'influence de quelques gaz sur la fermentation du vin		
1789		Lettre à Crell sur le spath pesant	Un mot sur le principe astringent des végétaux	
		Mode exact de préparation du mercure soluble		
	Moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure			
	Découverte d'un nouveau principe constituant dans la plombagine			
	Essais malheureux de quelques prétendues découvertes modernes			
	Instruction pour les chirurgiens sur les maladies vénériennes, avec l'indication de quelques préparations mercurielles			
1790		Exposé complet de la manière de préparer le mercure soluble		
1791		Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique		
1792		Considération sur la méthode d'analyse du vin		
		Sur la préparation du sel de Glauber, d'après le procédé de Ballen		
				Mélanges philosophiques, L'ami de la santé, 1 <sup>re</sup> partie
1793		Quelques mots sur la méthode d'analyser le vin, employée dans le Wurtemberg et celle de Hahnemann		
				Dictionnaire de pharmacie (A-E)
1794		Sur la méthode d'analyser le vin et sur la nouvelle liqueur d'analyse		

		Préparation du jaune de cassel		
1795				De la satisfaction des sens. Socrate et Physon
				Une chambre d'enfant
				Sur les croûtes de lait
				Dictionnaire de pharmacie (F-K)
				L'ami de la santé, 2 <sup>e</sup> partie
				Du choix d'un médecin
1796				Portrait de Klockenbring pendant sa folie
				Manuel pour les mères
			<i>Essai sur un nouveau principe...</i>	

<b>Thèmes</b>	<b>Données thérapeutiques</b>	<b>Observation clinique et traitement</b>	<b>Considération sur la médecine</b>
<b>Dates</b>			
1797	Quelques mots sur la fève de Saint-Ignace		
		Une observation de mal de ventre guéri subitement	
			Les obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables ?
1798	Antidotes de quelques substances végétales héroïques		
		De quelques espèces de fièvres continues et rémittentes	
		De quelques maladies périodiques à type hebdomadaire	
1801		Guérison et prévention de quelques fièvres scarlatines	
	Sur la puissance des petites doses des remèdes en général et de la belladone		
			Réflexion sur les éléments de médecine de Brown
			Réflexion sur les trois méthodes accréditées de traiter

			les maladies
			Considération sur le corps médical au début du nouveau siècle
1803	Les effets du café		
	Réflexion sur l'opportunité du remède recommandé dans l'indicateur de l'Empire (7 et 49) contre les suites de la morsure des chiens enragés		
1805			Esculape sur la balance
	<i>Fragmenta de viribus medicamentorum positivis sive in sano corpore humano observatis ?</i>		
1806	Réflexion sur le succédané de china		
	Sur les succédanés de china		
	Fièvre scarlatine et fièvre militaire pourprée		
		Qu'est-ce qu'un poison ? Qu'est-ce qu'un remède ?	
			La médecine de l'expérience
1807		Indication au sujet de l'emploi homéopathique des remèdes usités jusqu'à ce jour	
1808	Sur la pénurie actuelle des remèdes extra-européens		
	Sur les succédanés des remèdes étrangers		
	Rectification de la question posée (dans le vol. XXVII, 1) au sujet du remède préservatif de la scarlatine		
		Remarques sur la fièvre scarlatine	
			Valeurs des systèmes spéculatifs en médecine, en rapport avec la pratique qui en découle
			Lettre à un médecin de haut rang sur l'usage d'une réforme en médecine
1809	Signe des temps dans la pharmacie ordinaire		
			Instruction au sujet de la fièvre régnante
			Conseils à un aspirant au doctorat
1810			Organon de l'art de guérir

## Annexe n°2

*Essai sur un nouveau principe pour découvrir les vertus curatives  
Des substances médicinales, suivi de quelques aperçus sur les principes  
admis jusqu'à nos jours.*

Par le docteur Samuel Hahnemann

**Journal de Pharmacologie Pratique et de Chirurgie**, édité par C.W. HUFELAND, professeur titulaire de pharmacologie à Iéna, Iéna, Librairie universitaire, 1796, tome II, troisième partie

D'après la traduction de Laurent Guénat<sup>1</sup>

Remarque générale du traducteur,

En analysant un texte ancien, il est souvent difficile d'appliquer la précision de sens à laquelle nous sommes habitués comme en témoignent les deux traductions antérieures de ce texte qui ont servi de base à ce travail. Autrefois l'usage des mots était moins strict ou les nuances véhiculées sont aujourd'hui oubliées. Certains termes utilisés par Hahnemann en font foi (art chimique et chimie, matière médicale et médecine, par exemple).

La présente traduction tente à la fois de restituer le contexte socioculturel de l'époque en transposant littéralement les termes techniques chaque fois que cela ne fait pas obstacle à la compréhension, et de rendre le texte le plus transparent possible en allégeant le style de Hahnemann. Cette double option vise à la fois la fidélité au texte original et sa facilité de compréhension, tout en procurant du plaisir au lecteur découvrant ces écrits.

### **Remarque pour ce commentaire détaillé :**

La colonne de gauche est une reprise du texte de Hahnemann selon la traduction de L. Guénat. Nous ponctuons la lecture de quelques commentaires dans la colonne de droite et nous apportons quelques compléments à la mise en page en soulignant des passages et en mettant en gras certains mots.

---

<sup>1</sup> Mure C., Aux Origines de l'Homéopathie, trad L Guénat, Boiron-Z éd, 1998, 150p

*Essai sur un nouveau principe pour découvrir les vertus curatives  
Des substances médicinales, suivi de quelques aperçus sur les principes  
admis jusqu'à nos jours.*

Par le docteur Samuel Hahnemann

391 Au début de ce siècle, on a tenté, notamment à l'Académie des Sciences de Paris, d'attribuer à la chimie l'honneur immérité de la découverte des vertus curatives des médicaments, et en particulier des plantes. On mettait celles-ci dans des ballons à distiller, généralement sans eau et, en utilisant la force du feu, on obtenait presque toujours les mêmes produits à partir des plantes les plus toxiques comme des plus inoffensives : eau, acides, huiles empyreumatiques, charbon et, à partir de ce dernier, des sels alcalins, toujours de la même sorte. Des sommes importantes furent gaspillées à détruire des plantes avant que l'on ne comprît qu'il n'était pas possible d'extraire de cette façon les composants essentiels des végétaux, et encore moins de faire la preuve des vertus curatives des plantes par ces essais avec le feu. Ce procédé absurde utilisé pendant près d'un demi siècle avec diverses variations laissa progressivement une impression si négative chez les nouveaux médecins, pourtant éclairés au sujet de l'art chimique et de ses limites, qu'ils passèrent presque unanimement à l'affirmation contraire et n'attribuèrent plus aucun mérite à la chimie pour ce qui est de la découverte des vertus curatives des médicaments et des remèdes contre les maux du corps humain.

392 Mais en cela ils allaient visiblement trop loin. Si je ne reconnais guère à cet art une influence générale sur la médecine, je

Dans ces propos, nous notons la place de la transmission des connaissances en Europe – à cette époque où ni téléphone ni mail ne permettaient la communication rapide. La position de l'Académie des sciences fixait l'usage de la chimie dans la recherche des propriétés des médicaments. Cette institution établissait ainsi la méthode de référence. Cet usage de la chimie a surpris Hahnemann. Il critique cette voie avec une certaine dérision. Hahnemann montre la limite des pratiques visant à obtenir les principes constituant les végétaux et la limite des expériences pour mettre en évidence les propriétés thérapeutiques des plantes. Il se révèle pessimiste face aux avancées des sciences qui s'ouvrent sur le XIX<sup>e</sup> siècle. Il rapporte la réserve des médecins par rapport à ces avancées. Une façon de montrer

<p>ne peux néanmoins rester indifférent au fait qu'on lui doit quelques découvertes importantes dans ce domaine, et qu'on lui en devra peut-être d'autres à l'avenir.</p> <p>393 Au médecin qui cherchait un palliatif aux troubles de l'acidité morbide de l'estomac, la chimie répondait que les sels alcalins et certaines terres possèdent des vertus curatives contre ce mal. Dans un autre cas, il s'agissait de détruire dans l'estomac des substances toxiques absorbées. <u>Le médecin demandait à la chimie de fournir les antidotes</u> pouvant neutraliser rapidement ces substances toxiques, avant qu'elles n'attaquent le tube digestif et l'organisme. Seule la chimie pouvait lui apprendre que c'est dans les sels alcalins et le savon que se trouvent les antidotes aux poisons acides, à l'huile de vitriol, à l'acide nitrique, à l'arsenic et aux sels métalliques toxiques, que dans les acides se trouvent les antidotes aux sels alcalins, à la chaux vive, etc. et qu'en général le soufre, le foie de soufre et surtout les vapeurs de foie de soufre viennent rapidement à bout de toutes les substances toxiques métalliques.</p> <p style="text-align: center;"><u>La chimie nous enseignait comment éliminer le plomb et l'étain parvenus dans les cavités du corps humain avec du mercure, comment dissoudre le fer absorbé avec des acides, des pierres avalées et du verre avec l'acide fluorhydrique et l'acide phosphorique, comme ce dernier agit dans l'estomac des poules.</u></p> <p>394 <u>La chimie permettait d'obtenir de l'air vital</u> dans toute sa pureté et, comme le physiologiste et clinicien reconnaissait son pouvoir particulier de maintenir et d'augmenter la force vitale, elle a démontré qu'une partie de ce pouvoir se trouve dans le calorique spécifique si important de cet air. Elle le fournissait ensuite, de plus en plus pur, à partir de nombreuses sources, ce que la médecine thérapeutique et la pratique au chevet du malade n'étaient pas capables de faire.</p>	<p>qu'il n'est pas seul à être réservé. Tout en exprimant sa réserve, il exprime sa reconnaissance de l'apport de l'avancée des sciences et même de la chimie pour la médecine.</p> <p>Hahnemann utilise souvent le même style, il énonce une critique et y revient ensuite mais pour montrer quelque chose d'éloigné de sa thèse.</p> <p>Il va développer tout l'usage de la chimie en médecine qu'il reconnaît comme salubre, mais non adaptée à sa question. Cette réaction traduit toute une connaissance de la chimie, et toute une réflexion sur les liens, les applications entre la chimie et la médecine.</p> <p>Nous l'avons vu, Hahnemann a étudié la chimie, il en montre l'apport. Elle :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Fournit l'antidote</li> <li>- Elimine</li> <li>- Permet d'obtenir l'air vital</li> </ul>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



Seule la chimie pouvait découvrir un remède pour soigner les victimes d'asphyxie par l'acide atmosphérique, grâce aux vapeurs des sels alcalins caustiques et volatils.

Qu'aurait pu insuffler l'Ecole Galénique dans les poumons des victimes d'asphyxie par l'oxyde de carbone, si la chimie n'avait pas fourni le vrai remède, l'air vital insufflé comme deuxième composant de l'air respiré ?

395 La chimie a même été capable de trouver le moyen d'éliminer les résidus des substances toxiques dans les secondes voies<sup>6</sup> par les gaz sulfureux présents dans les boissons et les bains.

Qui, avant la renaissance de la chimie, nous a enseigné comment dissoudre les calculs biliaires souvent tenaces à l'origine d'un grand nombre de maladies parmi les plus graves (avec de l'éther nitreux et du sel vinaigré de potasse) ? Qui nous l'a enseigné, si ce n'est la chimie ?

A qui la thérapeutique demande-t-elle depuis des siècles un remède contre les calculs vésicaux, si ce n'est à la chimie ? Le succès dépendait du demandeur. Toutefois, elle n'a pas été complètement inefficace puisqu'elle a proposé la dissolution par des sels alcalins saturés d'acide atmosphérique. Elle trouvera un remède encore plus sûr en recourant à l'acide phosphorique.

Faut-il tenter d'appliquer tous les remèdes disponibles sur les seins endoloris par le lait caillé ? Ce procédé serait à la fois risqué et inutile. Avec les cataplasmes de sel alcalin volatil, la chimie offre un vrai remède qui reliquéfie le lait caillé.

396 Les essais chimiques avec la racine de colombo sur la bile altérée ont montré que cette plante pourrait être capable

Hahnemann montre sa connaissance de l'apport de la chimie à la médecine pour découvrir des traitements.

Hahnemann fait ainsi une large rétrospective des apports positifs

<p>d'améliorer l'état de la bile dans le corps humain. L'expérience pharmacologique a reconnu le bien-fondé de l'hypothèse des chimistes.</p> <p>Quand la thérapeutique veut savoir si un nouveau remède échauffe le sang, la distillation à l'aide d'eau permet de répondre, à quelques exceptions près, s'il contient ou non une huile essentielle.</p> <p>La pratique ne parvient souvent pas à savoir si une plante contient un élément astringent en se basant sur ses caractéristiques sensorielles. La chimie, par contre, en opérant avec le vitriol vert, découvre cette qualité astringente qui présente souvent un certain intérêt dans la pratique. Elle en indique même les degrés les plus fins.</p> <p>Lorsque la diététique ignore si une nouvelle plante contient des éléments nutritifs, la chimie le démontre en extrayant de la plante le gluten et la fécule. Elle peut aussi indiquer la qualité de sa valeur nutritive en déterminant la quantité de ces substances.</p> <p>397 Lorsque la chimie ne peut pas indiquer directement les vertus curatives, elle le fait néanmoins indirectement en signalant l'inefficacité résultant du mélange de médicaments efficaces par eux-mêmes, ou la nocivité du mélange de remèdes inoffensifs par eux-mêmes. Elle interdit d'ajouter des substances contenant de l'acide gallique qui dissout le tartre émétique quand on veut utiliser celui-ci pour provoquer un vomissement ; elle interdit de boire de l'eau de chaux si l'on veut tirer profit des éléments astringents de l'écorce du Pérou qui sont détruits par l'eau de chaux ; elle interdit de mélanger le quinquina et le fer dans une même potion, afin de ne pas provoquer une coloration ; elle interdit d'ajouter de l'alun à l'eau de Goulard, la rendant ainsi inefficace ; elle interdit d'ajouter un acide quelconque aux sels neutres laxatifs à base de crème de tartre qui éliminent l'acidité des premières voies ; elle interdit de produire un poison en mélangeant certaines</p>	<p>de la chimie appliquée à la connaissance médicale et pharmaceutique.</p> <p>Son champ est large : il traite des applications à la chimie des plantes, à la diététique et montre la place des nutriments constituant des aliments pour la santé, toujours en reliant ces apports aux données de la chimie.</p> <p>Puis arrive l'intérêt de la chimie appliquée pour prévenir des inefficacités médicamenteuses. Il dégage la place de la chimie pour mettre en évidence les réactions opposées entre certaines substances que la médecine administre en mélange.</p> <p>Notons ici un combat de Hahnemann : il s'oppose aux mélanges complexes des formules galéniques, largement utilisées dans l'empirisme pharmaceutique régnant. Il justifie son opposition à la lumière de la chimie.</p> <p>Nous dégageons là un point essentiel que va défendre Hahnemann : seul le médicament pur est à rechercher. Il s'oppose à l'usage des mélanges de produits.</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

substances normalement inoffensives, par exemple l'antimoine sudorifique (surtout quand il est vieux) et la crème de tartre ; en cas de régime à base de lait, elle déconseille l'utilisation des acides végétaux (qui forment un caillé insoluble) et recommande l'acide sulfurique si des acides sont nécessaires.

398 Elle connaît les signes d'adultération trompeuse des médicaments, elle extrait le sublimé caustique toxique du calomel et apprend à le distinguer du précipité blanc toxique d'apparence tellement similaire.

Ces quelques exemples suffiront à réfuter l'opinion de ceux qui contestent à la chimie la découverte des propriétés curatives des médicaments. Toutefois, si la chimie peut nous faire connaître les moyens de guérison quand il s'agit de détruire directement des substances toxiques dans le corps humain, c'est en vain qu'on l'interrogera pour des affections où le concours des fonctions de l'organisme est nécessaire, comme l'ont montré, entre autres, des essais avec des remèdes antiseptiques. De ces derniers on attendait en effet une action antiputride aussi puissante dans l'organisme qu'ils en montraient au laboratoire. Mais l'expérience a montré que le salpêtre par exemple, si antiseptique en dehors du corps, produit un effet exactement contraire en cas de fièvre putride et d'états gangreneux pour la raison - autre que celles évoquées ici - qu'il affaiblit la force vitale. A moins qu'on ait voulu ainsi venir à bout des substances putrides présentes dans l'estomac ? Un vomitif les élimine plus efficacement.

399 Ceux qui ont cherché à découvrir les vertus curatives en mélangeant des médicaments inconnus au sang tiré d'une veine pour voir si ce sang devenait plus clair ou plus foncé, plus liquide ou plus coagulable, ont donné de bien plus mauvais conseils encore à la médecine. Comme si nous pouvions introduire des remèdes directement dans le sang par la veine, ainsi qu'on le fait dans une

Trace de l'influence iatrochimique.

Vienne avec son hôpital est un laboratoire vivant, l'asepsie y est connue.

Il se concentre sur son objectif : découvrir les vertus curatives des substances médicinales, et pour cela, il fait la liste des méthodologies pratiquées.

<p>éprouvette ! Comme si les médicaments ne devaient pas d'abord subir d'incroyables modifications dans le tube digestif avant d'arriver dans le sang et ce toujours par quelques détours ! Quelle différence déjà dans l'aspect du sang tiré d'une veine selon qu'il est prélevé sur un corps échauffé ou au repos, par une grande ou une petite ouverture dans la veine, par jet ou par goutte, dans une pièce froide ou chaude, dans un récipient large ou étroit !</p>	<p>Il définit l'expérimentation <i>in vitro</i>.</p>
<p>400 Des procédés aussi grossiers pour rechercher les propriétés médicinales sont par eux-mêmes déjà empreints de nullité.</p> <p>C'est précisément pour cette raison que l'injection des remèdes dans les veines d'animaux est une méthode très hétérogène et incertaine. Prenons un seul exemple: une cuillère à café d'eau concentrée de laurier-cerise coûtera presque certainement la vie à un lapin si elle parvient dans son estomac, mais si elle est injectée dans la veine jugulaire, on n'observe aucun changement, l'animal reste vif et en bonne santé.</p>	<p>Cette idée aura une suite, mais pour lui l'usage de l'administration veineuse est impossible.</p>
<p>401 <u>L'administration par voie orale aux animaux nous enseignerait-elle donc quelque chose de précis sur les effets des médicaments ? Absolument pas ! Leur organisme est tellement différent du nôtre !</u> Le cochon supporte sans dommage une grande quantité de noix vomique, alors que 15 grains suffisent parfois pour tuer une personne. Un chien a supporté une once de feuilles fraîches, de fleurs et de graines d'aconit, mais quel homme n'en mourrait pas ? Les chevaux en mangent les feuilles sèches sans aucun dommage. Bien que les feuilles d'if soient mortelles pour l'homme, certains animaux domestiques engraisseront en les mangeant. <u>Comment est-il possible de tirer des conclusions en comparant les effets des médicaments sur l'animal et sur l'homme, alors même qu'ils sont souvent si différents parmi les animaux ?</u> On a observé que l'estomac d'un loup tué par l'aconit était irrité, mais pas celui d'un grand chat ni celui d'un petit, bien qu'ils aient</p>	<p>L'idée est en jachère, nous mesurons la limite de la connaissance, du moins nous prenons ce raisonnement comme une illustration de l'élaboration de l'avancée scientifique, la maturation de l'idée pour avancer dans la question : comment administrer une drogue?</p> <p>Il dénonce les procédés grossiers en montrant les limites de l'expérimentation sur l'animal, méthode incertaine pour lui. Il exprime sa question : l'homme peut-il recevoir en traitement un médicament expérimenté sur un</p>

<p>été tués par la même substance. Que peut-on en tirer comme conclusion ? Certainement pas grand-chose, pour ne pas dire rien. Du moins il est certain qu'on ne peut pas connaître chez les animaux les menus changements et sensations internes que l'homme exprime par la parole.</p> <p>Il est certes possible de vérifier si une substance a des effets très violents ou dangereux (par des expériences sur plusieurs animaux à la fois) en faisant des observations générales ; on obtient des faits perceptibles aux sens, des résultats généraux manifestes sur les mouvements des membres, la température du corps, l'évacuation par l'ouverture du haut ou du bas, etc., mais on n'obtiendra jamais un ensemble cohérent et décisif qui pourrait avoir une influence sur l'appréciation de la véritable vertu curative de la substance chez l'homme. Pour cela, ces essais sont trop obscurs, trop grossiers et, si je puis m'exprimer ainsi, trop rustres.</p> <p>L'insuccès de ces recherches a nécessairement conduit le systématicien de la pharmacologie à suivre une autre voie qui lui semblait plus sûre. Il se tourna vers les substances médicinales elles-mêmes, pensant y trouver des signes qui pourraient le guider. Il négligea cependant le fait que leurs signes physiques extérieurs sont parfois très trompeurs, aussi trompeurs que la physionomie quand on veut deviner les pensées intimes.</p> <p>403 Les Lurida ne sont pas toujours toxiques, loin s'en faut, et les couleurs agréables des plantes ne prouvent pas non plus toujours leur innocuité. De même, les propriétés spécifiques des drogues qu'on peut juger à leur odeur et à leur goût ne permettent pas de tirer des conclusions sûres pour des substances qui n'ont pas encore été expérimentées. Si, pour d'autres raisons, je ne veux pas contester à ces deux sens leur utilité pour confirmer des vertus curatives connues pour d'autres raisons ou supposées connues, je recommande la plus grande prudence à ceux qui veulent porter un</p>	<p>animal?</p> <p>L'homme et l'animal sont-ils identiques? Sa position est argumentée, elle part de l'observation des effets toxicologiques.</p> <p>De plus, il exprime la question de la transposition de la dose de médicament sur l'animal à l'homme.</p> <p>L'homme n'est ni le chien, ni le cochon.....</p> <p>Sa position est claire.</p> <p>Il creuse son raisonnement en argumentant avec des données précises.</p> <p>Hahnemann attend beaucoup de l'expérimentation, son souci de précision est extrême afin de répondre au mieux au besoin du malade.</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<p>jugement uniquement par ces deux sens. Si le principe amer est censé fortifier l'estomac, pourquoi la squille l'affaiblit-il ? Si les substances aromatiques amères sont supposées échauffer, pourquoi le romarin sauvage diminue-t-il si fortement la chaleur vitale ? Si seuls les végétaux que le vitriol vert colore sont censés être astringents, pourquoi la nature fortement astringente des coings, nèfles, etc. ne donne-t-elle pas une coloration ?</p>	<p>Hahnemann fait de nouveau apparaître un point essentiel de son raisonnement : il tient à relier les données entre elles. Une vision globale est nécessaire pour garantir l'observation au plus près des choses.</p>
<p>404 Si le goût astringent est censé signaler un fortifiant, pourquoi le vitriol blanc provoque-t-il des vomissements ? Si les acides sont antiputrides, pourquoi l'arsenic provoque-t-il la putréfaction si rapide de l'organisme en cas d'intoxication ? L'élément sucré du sucre de Saturne serait-il également nutritif ? Les huiles essentielles et les substances brûlant la langue échauffent aussi le sang ; pourquoi l'éther, le camphre, l'huile de cajepout, l'essence de menthe et l'huile essentielle des amandes amères et du laurier-cerise font-ils le contraire ? Si on s'attend à une odeur répugnante chez les plantes toxiques, pourquoi est-elle si insignifiante chez l'aconit, la belladone et la digitale, si imperceptible chez la noix vomique, la gomme-gutte ? Si on s'attend à un goût répugnant chez les plantes toxiques, pourquoi la sève si rapidement mortelle de la racine de Jatropha manihot est-elle seulement douceâtre et même pas forte ? Si les huiles grasses pressées sont souvent émoullientes, peut-on en conclure qu'elles le sont toutes, même l'huile inflammatoire pressée des graines de Jatropha curcas ? Si les substances qui n'ont ni odeur ni goût sont censées être sans vertu curative, qu'en est-il de l'ipécacuanha, du tartre émétique, du venin de vipère, de l'air méphitique et de la puissante racine de Lopez ? Qui voudra voir dans la bryone un aliment pour la simple raison qu'elle contient beaucoup de fécule ?</p>	<p>Il poursuit son analyse en se référant aux méthodes d'analogies botaniques, très utilisées à cette époque en thérapeutique.</p> <p>Il compare en montrant, tel un balancier, les effets de l'analogie et insiste sur sa limite : ce qui est terne, fade, sans odeur, ni saveur, ni couleur n'est pas toujours sans toxicité, ce qui a une odeur, une saveur, une couleur n'est pas toujours toxique. Il démontre la limite de cette approche, pour montrer la place nécessaire de l'expérimentation.</p> <p>Il s'appuie sur sa connaissance de la matière médicale et des effets des drogues.</p>
<p>405 Peut-être la parenté botanique permet-elle de tirer des conclusions sûres quant à la similitude des effets ? Elle ne le permet pas davantage, car il y a beaucoup d'exceptions de forces contraires</p>	

ou très divergentes au sein d'une seule famille de plantes ; et il en va de même pour la plupart des familles. Prenons comme base le système naturel le plus complet, à savoir celui de Murray.

406 Dans la famille des Conifères, l'écorce interne du pin sylvestre (Pinus sylvestris) fournit aux peuples les plus septentrionaux une sorte de pain, alors que l'écorce de l'if (Taxus baccifera) est mortelle. Comment se fait-il que la camomille (Anthemis pyrethrum) avec sa racine brûlante et la laitue vireuse (Lactuca virosa) qui refroidit mortellement, que le séneçon vulgaire (Senecio vulgaris) qui provoque des vomissements, que la douce scorsonère, que le gnaphale (Gnaphalium arenarium), ainsi que l'héroïque arnica (Arnica montana) appartiennent à la même famille des Composées ? Le turbith (Globularia alypum) purgatif a-t-il quelque chose en commun avec la statice dénuée de force, tous deux dans la famille des Aggregatae ? Peut-on attendre de la berle (Sium siarum) et de la racine toxique de l'oenanthe (Oenanthe) ou de la ciguë d'eau (Cicuta virosa) une action similaire, parce qu'elle appartiennent toutes à la famille des Ombellifères ? Dans la famille des Hederaceae, le lierre grimpant (Hedera helix), loin d'être inoffensif, ressemble-t-il à la vigne vinifère (Vitis vinifera) en dehors de son aspect extérieur ? Comment le fragon (Ruscus) dénué de vigueur peut-il appartenir à la même famille des Sarmenaceae que la coque du Levant (Menispermum cocculus) stupéfiante, la sarrazine (Aristolochia) excitante et l'oreille d'homme (Asarum europaeum) ? Peut-on s'attendre à une action similaire du gratteron (Galium aparine) et de Spigelia marylandica qui est souvent mortelle, parce qu'ils appartiennent tous deux à la famille des Stellatae ? Quelle similitude d'action trouve-t-on entre le melon (Cucumis melo) et la momordique (Momordica elaterium) qui appartiennent l'un et l'autre à la famille des Cucurbitacées ? Passons à la famille des Solanacées ! Comment l'insipide bouillon blanc (Verbascum thapsus) peut-il aller de pair avec le brûlant piment des jardins (Capsicum annuum), ou le tabac qui contracte

La similitude entre la plante et les symptômes de la maladie est-elle comparable ? Il ne le croit pas, il ne semble même pas comprendre qu'un tel rapprochement puisse se faire. il justifie sa réaction par une accumulation d'exemples : Il montre qu'une plante d'une même famille botanique peut avoir des effets salutaires ou mortels. Ainsi il illustre son point de vue en listant plantes et familles correspondantes. Notons sa connaissance de la classification botanique moderne. Hahnemann travaille avec les données de son époque.

les premières voies avec la noix vomique (*Strychnos nux vomica*) qui ralentit les mouvements naturels de l'intestin ? Comment placer dans la famille des Contortae la pervenche (*Vinca pervinca*) non médicinale à côté du laurier-rose (*Nerium oleander*) stupéfiant ? L'aqueuse herbe aux écus (*Lysimachia numularia*) agit-elle de la même manière que le trèfle d'eau (*Menyanthes trifoliata*), le coucou (*Primula veris*) dénué de force a-t-il le même effet que le drastique cyclamen (*Cyclamen europaeum*) dans la famille des Rotaceae ? - Peut-on conclure, à partir des propriétés du raisin d'ours (*Arbutus uvaursi*) qui fortifie les voies urinaires, quelles sont celles du rhododendron (*Rhododendron chysanthum*) échauffant et stupéfiant dans la famille des Bicornes ?

408 Y a-t-il un seul élément comparable entre la prunelle commune (*Prunella vulgaris*) à peine astringente, l'inoffensive bugle pyramidale (*Ajuga pyramidalis*), la germandrée maritime (*Teucrium marum*) éthérée et l'ardent origan (*Origanum creticum*), alors que tous appartiennent à la famille des Verticillatae ? En quoi les vertus de la verveine officinale (*Verbena officinalis*) ressemblent-elles à celles de la violente gratiole officinale (*Gratiola officinalis*) au sein de la famille des Personatae ? - Comme l'action de la glycérie est différente de celle de la geoffroya, bien qu'elles appartiennent toutes les deux à la famille des Papilionacées ! Comment établir un parallèle entre les propriétés du caroubier (*Ceratonia siliqua*) et celles de la fumeterre officinale (*Fumaria officinalis*), du polygala de Virginie (*Polygala senega*) ou du myroxyle du Pérou (*Myroxylon peruiferum*), alors qu'ils appartiennent tous à la famille des Lomentaceae ? Peut-on dire que les vertus de la nigelle cultivée (*Nigella sativa*) et de la rue fétide (*Ruta graveolens*), de la pivoine (*Paeonia officinalis*) et de la renoncule scélérate (*Ranunculus sceleratus*) sont similaires, bien qu'elles appartiennent toutes à la famille des Multisiliquae ? La spirée filipendule (*Spiraea filipendula*) et la tormentille droite (*Tormentilla erecta*) sont réunies dans la famille des Senticosae, et



pourtant, comme leurs propriétés se ressemblent peu ! Le groseillier sauvage (*Ribes rubrum*) et le laurier-cerise (*Prunus laurocerasus*), le sorbier des oiseleurs (*Sorbus aucuparia*) et le pêcher (*Amygdalus persica*): comme leurs vertus sont différentes et pourtant ils appartiennent tous à la famille des Pomaceae ! La famille des Succulentae rassemble l'orpin brûlant (*Sedum âcre*) et le pourpier (*Portulaca oleracea*) assurément pas pour leurs effets similaires ! Comment se fait-il que le géranium sauvage, le lin purgatif (*Linum catharticum*), la surelle (*Oxalis acetosella*) et le quassia (*Quassia amara*) appartiennent à la même famille ? Certainement pas en raison de leurs vertus. Comme les vertus médicinales sont différentes au sein de la famille des Ascyroïdeae, des Dumosae et des Trihilatae !

410 Dans la famille des Tricoccae, qu'y a-t-il de commun entre l'euphorbe (*Euphorbia officinalis*) et le buis (*Buxus sempervirens*) qui n'est pas sans intérêt pour les nerfs ? L'insipide turquette (*Hernaria glabra*), le piquant raisin d'Amérique (*Phytolacca decandra*), la rafraîchissante ansérine (*Chenopodium ambrosioides*) et l'irritant poivre d'eau (*Polygonum hydropiper*): quelle compagnie dans la famille des Oleraceae ! Comme l'action des Scabridae est différente ! Que vient faire le lis blanc (*Lilium candidum*), mucilagineux et doux à côté de l'ail (*Allium sativum*) ou de la scille maritime (*Scilla maritima*), l'asperge (*Asparagus officinalis*) à côté de l'ellébore blanc (*Veratrum album*) toxique au sein de la famille des Liliacées ?

411 Je n'ai nullement l'intention d'ignorer les nombreuses et importantes indications que le système naturel peut donner au pharmacologue-philosophe qui a la vocation de découvrir de nouveaux médicaments. Mais ces indications ne servent qu'à confirmer et à commenter des faits déjà connus ou, dans le cas de plantes non encore étudiées, à formuler des suppositions ou des hypothèses qui sont encore très éloignées d'une éventuelle

Notons l'approche de Hahnemann, il parle de "pharmacologue-philosophe" comme piste novatrice pour découvrir de nouveaux médicaments.

certitude.

Comment pourrait-on espérer une similitude générale d'action au sein des groupes de plantes qui souvent n'ont été réunies qu'en fonction de caractères extérieurs communs dans ce qu'on appelle le système naturel, puisque même des végétaux d'une parenté bien plus étroite, à savoir des plantes d'un seul et même genre ont parfois une action médicinale si différente ? Citons pour exemple les espèces des genres Impatiens, Serapias, Cytisus, Ranunculus, Calamus, Hibiscus, Prunus, Sedum, Cassia, Polygonum, Convallaria, Linum, Rhus, Seseli, Coriandrum, Aethusa, Sium, Angelica, Chenopodium, Asclepias, Solanum, Lolium, Allium, Rhamnus, Amygdalus, Rubus, Delphinium, Sisymbrium, Polygala, Teucrium, Vaccinium, Cucumis, Apium, Pimpinella, Anethum, Scandix, Valeriana, Anthemis, Artemisia, Centaurea, Juniperus, Brassica. Quelle différence entre le peu savoureux bolet ignare (*Boletus ignarius*) et le bolet larice (*Boletus laricis*) amer et drastique, entre l'agaric délicieux (*Agaricus deliciosus*) et la fausse oronge (*Agaricus muscarius*), entre le filandreux lichen saxatile (*Lichen saxatilis*) et le vigoureux lichen d'Islande (*Lichen islandicus*) !

412 J'admet volontiers qu'une similitude d'action se rencontre généralement bien plus souvent parmi les espèces d'un même genre qu'entre des ordres entiers réunis par groupes dans le système naturel, et qu'on peut conclure à une similitude bien plus grande au niveau des espèces. Ma conviction me pousse néanmoins à souligner que, même s'il existait un nombre important d'ordres dont les espèces auraient en commun une grande similitude d'action, les quelques plantes qui agissent de manière très différente devraient nous rendre méfiants à l'égard de cette façon de conclure, car il en va ici de la cause la plus importante et la plus délicate pour l'homme, à savoir sa santé, et non d'un essai de laboratoire.

Il montre les limites de la médecine analogique.

Hahnemann est contemporain de Linné, il a étudié la botanique.

La vie ne doit pas uniquement avoir recours aux essais de laboratoire. Par cette phrase, Hahnemann livre sa position, la recherche scientifique est au

413 **Cette méthode-là n'est donc pas non plus le principe sûr** qui permet de découvrir les vertus médicinales des plantes.

Il ne reste pas d'autre ressource que les expériences sur le corps humain. Mais quelles expériences ? Celles qui procèdent du hasard ou celles qui sont fondées sur un principe rationnel ?

414 La plupart des vertus des substances médicinales ont été découvertes grâce à des expériences empiriques approximatives, par hasard - je le confesse humblement - et c'était souvent des non-médecins qui les ont observés les premiers. Puis, peu à peu, des médecins audacieux, souvent trop audacieux, les ont expérimentées.

Je n'ai pas l'intention de contester la grande valeur de cette démarche qui a permis de découvrir tant de vertus médicinales ; les faits parlent par eux-mêmes. Quant à nous, nous ne pouvons rien faire ; le hasard exclut tout dessein, tout travail personnel. Et il est regrettable que l'art le plus noble, le plus indispensable dépende de l'approximatif, ce qui suppose toujours que de nombreuses vies humaines sont mises en danger. Le hasard de telles découvertes suffit-il à parfaire la pharmacologie, à combler les lacunes ? D'année en année, nous découvrons de nouvelles maladies, de nouvelles évolutions et de nouvelles complications d'affections, de nouveaux états pathologiques. Si nous ne disposons pas d'autre méthode que le hasard pour découvrir les remèdes, nous n'avons plus qu'à traiter les maladies avec des remèdes généraux (souvent, je préférerais n'en utiliser aucun) ou avec ceux qui ont semblé efficaces pour des maladies ou des états pathologiques apparemment similaires. Toutefois, nous manquons souvent notre objectif, car une chose transformée n'est plus la même. C'est avec tristesse que nous regardons vers les siècles à venir, car c'est le hasard qui fera peut-être découvrir un médicament spécifique pour telle maladie particulière, telle évolution particulière d'une

service de l'homme, ce qui se passe au laboratoire n'est pas toujours adaptable au besoin de l'homme.

Il commence à introduire son hypothèse, en rappelant les limites des méthodes citées pour arriver à sa proposition § 428.

Il cherche un principe sûr.

Il liste comment les vertus curatives ont été découvertes jusqu'alors :

- "grâce à des expériences empiriques approximatives, par hasard".

Hahnemann rejette la place laissée au hasard.

<p>maladie, telle circonstance particulière, comme l'écorce du Pérou pour la vraie fièvre intermittente ou le mercure pour la syphilis.</p>	
<p>415 <u>Que la science la plus importante s'édifie sur une base si précaire - tout comme la rencontre des atomes épicuriens a donné naissance au monde - ne pouvait être la volonté de l'architecte de l'univers si sage et si bon. Il serait en effet humiliant pour le noble genre humain que sa survie dépende uniquement du hasard. Non ! Il est réconfortant de penser que pour chaque maladie spécifique, pour chaque état pathologique caractéristique, <u>il existe des remèdes spécifiques qui agissent directement, ainsi que des moyens intentionnels de les découvrir.</u></u></p>	<p>La science est pour Hahnemann soumise à la Nature, pour lui la Nature est œuvre de Dieu.</p> <p>La raison aide à trouver, à sortir du hasard.</p>
<p>416 <u>Quand je parle de la découverte intentionnelle des vertus médicinales qui nous manquent encore, je ne pense pas à ces essais empiriques habituellement pratiqués dans les hôpitaux dans certains cas graves, qui n'ont souvent même pas été observés consciencieusement et pour lesquels les remèdes connus ne sont d'aucun secours.</u> Dans ces cas, on a recours à une drogue qui n'a pas été expérimentée, ou du moins pas dans ce cas, en se laissant guider par le hasard et l'arbitraire ou alors par des suppositions qu'on n'est capable d'expliquer ni à soi ni aux autres. De telles entreprises hasardeuses et empiriques sont - en termes indulgents - des coups de dés absurdes si ce n'est pire encore.</p>	<p>Hahnemann lance une idée qu'il va développer plus loin. Il poursuit son raisonnement mais en montrant les limites de ce qui se fait pour arriver à ce qu'il veut dire...</p> <p>Notons la place de la pratique à l'hôpital.</p> <p>En France, les hôpitaux restent les lieux pour les indigents.</p>
<p><u>Je ne parlerai pas non plus ici des essais un peu plus rationnels pratiqués empiriquement ici et là sur tel ou tel état pathologique avec des remèdes que l'on recommande sans les avoir expérimentés, ni dans les cabinets privés, ni dans les hôpitaux.</u> Il est vrai que ces essais mettent quelquefois en péril la santé et la vie des patients si on ne procède pas en respectant certains principes de l'art médical, mais la circonspection et le génie pratique du médecin peuvent aplanir en grande partie les difficultés de ces entreprises semi-empiriques.</p>	<p>Il parle là des essais sur les malades.</p>

417 Nous avons déjà un grand nombre de médicaments dont nous voyons bien qu'ils sont efficaces, sans connaître exactement le genre de maladie qu'ils sont susceptibles de guérir, et d'autres encore qui ont été tantôt efficaces et tantôt non et dont nous ne savons pas encore exactement contre quelle maladie les utiliser ; il ne devrait donc pas être nécessaire pour le moment d'augmenter le nombre de médicaments. Nous pouvons très vraisemblablement trouver dans ceux que nous possédons déjà toute l'aide (ou presque) dont nous avons besoin.

418 Mais avant de poursuivre, je dois avouer pour ma défense, que je n'attends de remède universel et spécifique pour aucune maladie quelle qu'elle soit, avec toutes ses évolutions possibles, ses troubles accessoires et ses variations, qu'on a tendance à inclure incidemment dans le caractère pathologique essentiel comme autant d'éléments pertinents inaliénables. Et je doute même qu'un tel médicament puisse exister. Le caractère simple et inéquivoque des fièvres intermittentes et de la maladie vénérienne a permis de trouver des antidotes qualifiés de spécifiques par beaucoup de médecins, puisque les variations de ces maladies sont généralement bien plus rares et plus insignifiantes que dans d'autres, et que par conséquent l'écorce du Pérou et le mercure ont forcément un effet plus positif que négatif. Toutefois, l'écorce n'est pas davantage spécifique à la fièvre intermittente au sens le plus large, que le mercure ne l'est de la maladie vénérienne au sens le plus large ; mais ils sont probablement spécifiques à ces deux maladies si on les considère sous leur aspect simple et pur, en faisant abstraction de toute complication. Nos grands et éminents observateurs de ces maladies ont suffisamment compris cette vérité pour que je n'aie pas à m'étendre davantage sur ce sujet.

419 Or, si je conteste inconditionnellement l'existence de médicaments spécifiques absolus pour différentes maladies selon

<p>l'intensité que leur assigne la pathologie ordinaire, je suis par ailleurs convaincu qu'il y a autant de remèdes spécifiques que d'états différents de chaque maladie, c'est-à-dire des remèdes spécifiques pour la maladie simple et des remèdes particuliers pour leurs variantes et d'autres états pathologiques de l'organisme.</p> <p>Si je ne me trompe pas, la pharmacologie pratique suivait habituellement trois voies pour choisir les remèdes en fonction des affections du corps humain.</p>	
<p>422 <u>La première voie qui consistait à éliminer ou à détruire les causes fondamentales des maux</u> était la plus noble qu'elle pût emprunter. Toutes les pensées des meilleurs médecins de tous les temps tendaient vers ce but, le plus digne de l'art médical. Cela se limitait cependant toujours, si vous me permettez une expression alchimique, au domaine de la particule ; <b>jamais ils n'atteignirent la pierre philosophale, la connaissance des causes fondamentales de toute maladie.</b> La plupart de ces dernières resteront à tout jamais inaccessibles à la faiblesse humaine. Toutefois, on a réuni dans la thérapeutique générale la quintessence de l'expérience de tous les temps. C'est ainsi qu'en cas de crampes d'estomac prolongées, on soignait d'abord la faiblesse générale du corps, on venait à bout des crampes provoquées par le ver solitaire en tuant l'animal, on chassait la fièvre provoquée par le contenu altéré de l'estomac au moyen de vomitifs puissants, en cas de refroidissement on rétablissait l'exsudation entravée et on excisait l'abcès provoquant la fièvre septique. Cet objectif reste au-dessus de toute critique, même si les moyens pour y parvenir n'ont pas toujours été les mieux adaptés. Je laisse pour l'instant cette voie royale de côté pour m'intéresser aux deux autres façons d'utiliser des médicaments.</p>	<p>Structure de son raisonnement en faveur de sa thèse : -1°Éliminer les maux</p> <p>Notons ici l'image que reprend Hahnemann, pour parler de cause fondamentale : il parle de pierre philosophale, une façon d'illustrer notre propos du chapitre un, où nous relierons les études d'Europe centrale au courant humaniste issu des recherches reliant la médecine et l'alchimie. Pour Hahnemann, l'origine, la cause fondamentale des troubles est essentielle. Il nous donne ici sa cible : le traitement de la cause des maladies.</p>
<p>423 <u>Dans la deuxième voie, on cherchait à supprimer les symptômes existants par des médicaments qui produisent un effet contraire</u>, par exemple la constipation par des purgatifs, une inflammation du sang par des saignées, par le froid ou le salpêtre,</p>	<p>- 2°Supprimer les symptômes, le rôle de la médecine des contraires. Il lui reconnaît sa place mais montre pourquoi il ne</p>

l'acidité gastrique par des agents alcalins, les douleurs par le jus de pavot. Dans les maladies aiguës, la nature reprend généralement le dessus toute seule à condition que nous parvenions à écarter les obstacles à la guérison pendant quelques jours ou, si nous n'y parvenons pas, la nature est vaincue ; dans les maladies aiguës disais-je, cette utilisation des médicaments est bonne, opportune et suffisante, tant que nous ne possédons pas encore la pierre philosophale mentionnée ci-dessus (la connaissance de la cause fondamentale de chaque maladie et la façon d'y remédier), ou tant que nous n'avons pas un médicament spécifique d'action rapide qui empêcherait par exemple la contagion par la variole dès le tout début de la maladie. Dans ce cas, je parlerais de remèdes temporaires.

424 Cependant, si la cause fondamentale de la maladie et son traitement direct sont évidents et que malgré cela, nous combattions les symptômes uniquement avec des remèdes de cette deuxième catégorie, ou que nous combattions avec eux des maladies chroniques, alors cette méthode thérapeutique (qui consiste à combattre la maladie par des remèdes qui produisent un effet contraire) prend le nom de palliative et doit être rejetée. Elle ne soulage les maladies chroniques qu'à leur début. Par la suite, il faudra des doses plus fortes de ces remèdes qui sont incapables de guérir la maladie principale, et ils seront donc d'autant plus nocifs que la durée de leur utilisation sera longue pour des raisons qui seront exposées plus loin.

Certes, je sais bien qu'on continue à soigner la tendance habituelle à la constipation par des remèdes actifs à base d'aloès et par des sels purgatifs ; mais avec quel piètre résultat ! Je sais bien qu'on s'efforce toujours de soulager les congestions chroniques chez les personnes hystériques, cachectiques et hypocondriaques par des saignées répétées bien que petites, par la poudre de salpêtre, etc. ; mais avec quel piètre résultat ! On conseille encore

lui reconnaît aucune noblesse. Cette méthode ne va pas à la source de la maladie.

aux sédentaires de prendre continuellement du sel d'Epsom contre leurs troubles gastriques chroniques accompagnés de renvois aigres ; mais avec quel piètre résultat ! On combat encore les douleurs chroniques de toutes sortes par la prise répétée de remèdes à base de jus de pavot ; mais avec quel piètre résultat ! Et même si la majorité de mes confrères contemporains continuaient à vouloir utiliser cette méthode, je ne craindrais pas un seul instant de la qualifier de palliative, de nocive et de néfaste.

425 J'engage mes confrères à abandonner cette voie (contraria contrariis) pour traiter les maladies chroniques ou les maladies aiguës en train de devenir chroniques ; cette voie n'est pas la bonne, c'est un chemin sans issue, on s'y fourvoie comme dans un bois obscur. L'empiriste orgueilleux le prend pour une grande route bien tracée, et il se rengorge du triste pouvoir de soulager le malade pendant quelques heures, sans se soucier du fait que le mal s'enracine plus profondément sous cette fausse apparence.

426 Mais je suis loin d'être le seul à lancer ces avertissements. Dans le cas de maladies chroniques et de maladies aiguës dégénéralant en maladies chroniques, des médecins plus compétents, plus raisonnables et plus consciencieux ont recouru (en empruntant une troisième voie) à des remèdes qui ne devaient pas cacher les symptômes, mais guérir le mal en profondeur, en un mot des médicaments spécifiques. Les efforts de ces médecins sont les plus souhaitables et les plus louables qu'on puisse imaginer ! C'est ainsi qu'en essayant par exemple l'arnica contre la dysenterie, on constata qu'elle était spécifiquement utile dans certains cas.

Mais qui les a guidés, quelles raisons les ont amenés à essayer ces remèdes ? Hélas ! Il ne s'agissait que de jeux de hasard empiriques, de pratiques domestiques, de coïncidences qui avaient permis de découvrir que ces substances étaient plus ou moins utiles pour l'une ou l'autre maladie, souvent dans des combinaisons

Seul la cause des maladies est essentielle, elle est à stopper.

Voilà où veut travailler Hahnemann.

Sans remonter à la source pour la tarir, l'eau coule toujours.



<p>particulières passées inaperçues et qui ne se reproduiraient peut-être jamais, parfois aussi pour des maladies sans complications.</p>	
<p>Il serait certes dommage que seuls le hasard et l'à-propos empirique nous guident dans la découverte et l'utilisation des médicaments combattant les maladies chroniques, sans doute parmi les plus nombreuses des affections humaines.</p>	<p>Il cherche des médicaments spécifiques pour soigner la source de la maladie chronique.</p>
<p>427 Pour étudier les effets des remèdes dans le but de les adapter aux troubles physiques, on devrait éviter de se fier au hasard et <u>tenter plutôt de procéder de manière rationnelle et méthodique</u>. Nous avons vu que pour atteindre cet objectif le concours de la chimie laisse encore à désirer et qu'elle doit être consultée avec circonspection, que les analogies observées entre les familles de plantes au sein du système naturel et entre les espèces d'une même famille ne donnent que des indications vagues, que les propriétés physiques des substances médicinales ne nous apprennent que des généralités limitées par beaucoup d'exceptions, que les modifications du sang recueilli par saignée ne nous renseignent pas sur les altérations produites par son mélange avec des médicaments, et que l'injection de ces médicaments dans les veines des animaux, ainsi que les succès obtenus après leur avoir administré le médicament à l'essai, sont des méthodes beaucoup trop imprécises pour qu'un jugement puisse être porté sur les effets subtils des remèdes.</p>	<p>Il ne laisse aucune place au hasard.</p>
<p>428 <u>Il ne nous reste qu'à expérimenter directement sur le corps humain les médicaments que nous voulons étudier</u>. C'est une nécessité qui a été comprise de tout temps, mais on a généralement fait fausse route en ne les utilisant que de façon empirique et fortuite comme nous l'avons mentionné ci-dessus. Or, la réaction du malade à un médicament qui n'a pas encore été essayé ou qu'on ne connaît pas suffisamment présente des phénomènes si complexes, qu'il est difficile pour le médecin le plus perspicace de</p>	<p>Son esprit de méthode le pousse à structurer l'étude des médicaments. C'est de ce constat qu'il arrive à proposer sa méthode, nous l'avons vu, largement utilisée à l'Ecole de Vienne. <b>Voilà donc sa proposition :</b> Il pense que seule</p>

<p>porter un jugement. Le remède ne produit aucun résultat ou alors une aggravation, une modification, une amélioration, la guérison, la mort, sans que l'homme à l'esprit pratique le plus génial soit en mesure de deviner quelle part il faut attribuer au corps malade ou au médicament (la dose était-elle trop élevée, moyenne ou trop faible ?<sup>21</sup>). Ils ne nous apprennent rien et nous incitent à émettre de fausses hypothèses. Les médecins taisaient les conséquences néfastes et ne mentionnaient que le nom de la maladie (qu'ils confondaient souvent avec une autre) pour laquelle tel ou tel remède semblait avoir été efficace. C'est ainsi que l'on vit apparaître les ouvrages inutiles et nuisibles des Schröder, Ruty, Zorn, Chomel, Pomet et d'autres, dont les épais volumes contiennent une quantité énorme de médicaments, la plupart du temps inefficaces, chacun d'entre eux étant supposé avoir guéri complètement telle maladie précise et encore dix ou vingt autres.</p>	<p>l'expérimentation peut permettre de connaître les propriétés des substances médicamenteuses.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Une réflexion basée sur l'analyse de ce qui existe,</li> <li>- une proposition concrète justifiée par la rationalité,</li> <li>- et une question : quel type d'expérimentation appliquer ?</li> </ul> <p>Réponse § 431</p>
<p><b>429 Pour le vrai médecin qui prend à cœur la perfection de son art, seules comptent les informations suivantes sur les médicaments:</b></p>	
<p><u>Premièrement</u>, quelle est l'action pure que telle ou telle dose exerce sur le corps humain en bonne santé ?</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Il met en place la recherche selon l'expérimentation sur le corps sain de la drogue PURE.</li> </ul>
<p><b>430 Deuxièmement</b>, qu'apprenons-nous en observant son action dans telle ou telle maladie, simple ou complexe ?</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Observation des effets pharmacologiques ou toxicologiques.</li> </ul>
<p>Ce dernier objectif est en partie atteint dans les écrits pratiques des meilleurs observateurs de tous les temps, en particulier ceux des époques récentes. Ces écrits contiennent en ordre dispersé l'ensemble, jusqu'à présent unique, des vraies connaissances des vertus médicinales des remèdes. Les drogues les plus simples ont été expérimentées dans des cas décrits avec précision. Ces textes expliquent où et comment elles ont été salutaires, nocives ou moins utiles. (Plût à Dieu que leur nombre ne</p>	

fût pas aussi restreint !)

Mais comme ces récits se contredisent fréquemment – dans un cas précis, l'un rejette ce que l'autre prétend avoir trouvé excellent dans un cas similaire - nous nous rendons bien compte qu'il nous manque encore une norme qui pourrait nous être donnée par la nature et qui nous permettrait d'évaluer le bien-fondé et de mesurer l'exactitude de leurs expériences.

431 Cette norme, me semble-t-il, peut être déduite uniquement à partir des effets qu'une substance médicinale donnée a produits à telle ou telle dose sur le corps humain en bonne santé.

C'est ici qu'il faut classer les récits de substances médicinales ou de poisons avalés par imprudence ou ignorance, et de substances qu'on a essayées en les prenant soi-même ou en les administrant à dessein à des volontaires en bonne santé, à de grands criminels, etc. Il faut aussi intégrer les récits de substances impropres, très actives ou prises à des doses élevées, utilisées comme remède de bonne femme<sup>24</sup> ou comme remède pour soigner des maladies bénignes ou faciles à diagnostiquer.

Un recueil complet de ce genre d'informations, avec mention de la crédibilité de leurs auteurs, serait, sauf erreur de ma part, le codex de base de la pharmacologie, le livre saint de sa révélation.

432 Seules ces informations permettent de découvrir rationnellement la véritable nature, l'action réelle des substances médicinales. A partir d'elles, on peut imaginer dans quels cas elles doivent être utilisées avec succès et en toute sécurité.

Mais puisque de toute évidence il nous manque encore une

Parmi tous les travaux de recherche, il manque une norme donnée par la nature – Hahnemann est un naturaliste – une norme pour évaluer "le bien-fondé et de mesurer l'exactitude de leurs expériences".

Cette norme, il va la fixer d'après l'expérimentation de la drogue sur l'"homme en bonne santé", donc l'homme sain.

L'homme sain devient le modèle expérimental, d'où est issue l'observation des propriétés curatives des drogues selon l'indication d'après la notion de similitude.

Ainsi peut se dresser la liste des substances curatives avec leurs indications thérapeutiques.

Un codex basé sur l'expérimentation, et non la compilation de données empiriques devient la référence pharmacologique.

clé, je suis heureux d'exposer ici le principe selon lequel on pourrait procéder pour combler les lacunes de la thérapeutique et pour la perfectionner, ainsi que pour découvrir progressivement dans l'arsenal des médicaments connus (ou inconnus) à ce jour, un remède spécifique adéquat pour chaque affection, surtout chronique, en fonction des causes et l'administrer en fonction de ces causes. Ce principe repose à peu près sur ceci:

433 **Tout médicament efficace provoque dans le corps humain un genre de maladie particulière qui est d'autant plus caractéristique, marquée et violente que le médicament est plus efficace.**

Imitons la nature qui guérit parfois une maladie chronique par une autre qui vient s'y ajouter, et utilisons pour la maladie à guérir (surtout chronique) le médicament qui est à même de provoquer une autre maladie artificielle, la plus semblable possible, et la première sera guérie ; similia similibus.

434 Il suffira de connaître d'un côté les caractéristiques essentielles et la nature fortuite des maladies du corps humain et de l'autre l'action isolée des médicaments, à savoir les caractères essentiels et les symptômes de la maladie artificielle spécifique qu'ils provoquent généralement en fonction de la dose, de la forme, etc.

On pourra ainsi guérir les maladies les plus graves, à condition de choisir pour la maladie naturelle donnée un remède qui provoque une maladie artificielle la plus semblable possible.

435 Ce principe, je l'avoue, ressemble tellement à une formule stérile, analytique et générale, que je m'empresse de l'expliquer en procédant par synthèse. Voici d'abord quelques rappels:

I. La plupart des médicaments ont plus d'une seule action, à savoir une action initiale directe qui évolue peu à peu vers une

Il énonce alors son raisonnement.

Ce qu'il faut savoir pour appliquer sa méthode :

- "d'un côté les caractéristiques essentielles et la nature fortuite des maladies du corps humain"  
- l'action isolée des médicaments, à savoir les caractères essentiels et les symptômes de la maladie artificielle spécifique qu'ils provoquent généralement en fonction de la dose, de la forme, etc.

Soit que le médecin applique sa connaissance de médecin ayant capacité de connaître, donc d'observer au lit du malade la maladie. 1<sup>er</sup> influence de l'école de Vienne, Ensuite que le médecin connaisse les effets artificiels, expérimentaux des drogues, 2<sup>er</sup> influence de Vienne. Hahnemann tient à justifier son propos par des exemples.

En préliminaire, il va fixer 6 points propres à l'effet expérimental des drogues.

seconde action (que j'appelle action ultérieure indirecte). Cette dernière produit généralement un état opposé au premier. C'est ainsi qu'agissent la plupart des végétaux.

436 II. Seuls quelques médicaments font exception à cette règle et continuent à exercer leur action initiale de façon ininterrompue mais homogène, quoique à un degré de plus en plus faible, jusqu'au moment où l'action n'est plus perçue et où la santé est rétablie. Il en est ainsi des médicaments métalliques (et peut-être d'autres remèdes minéraux ?) comme l'arsenic, le mercure et le plomb.

437 III. Lorsque dans le cas d'une maladie chronique, on choisit un remède dont l'action principale initiale directe lui est très proche, l'action ultérieure indirecte est alors parfois précisément cette disposition physique qu'on cherche à obtenir chez le malade. Mais l'action ultérieure peut aussi provoquer une indisposition pendant quelques heures, rarement quelques jours, surtout en cas d'erreur de dosage. Une dose quelque peu élevée de suc de jusquiame produit une sensation de grande anxiété comme effet ultérieur ; cette indisposition ne disparaît parfois qu'après plusieurs heures. Si cet effet est gênant et s'il faut écourter sa durée, une petite dose de jus de pavot apporte une aide spécifique presque immédiate: l'anxiété a disparu. Certes, le jus de pavot n'agit ici que de manière contraire et palliative ; mais il suffit précisément d'un remède palliatif et temporaire pour supprimer définitivement un mal transitoire, comme c'est aussi le cas pour les maladies aiguës.

IV. La raison probable pour laquelle les remèdes palliatifs sont si nocifs dans les maladies chroniques, au point de les rendre plus tenaces, est qu'ils laissent derrière eux des effets ultérieurs similaires au mal principal après leur première action contraire aux symptômes.

438 V. Plus l'action directe du médicament provoque des symptômes identiques à ceux de la maladie à guérir, plus la maladie artificielle se rapprochera de la maladie à supprimer et plus on sera certain du bon résultat.

VI. Puisqu'on peut pratiquement considérer comme un axiome le fait que les symptômes de l'action ultérieure sont exactement contraires à ceux de l'action directe, il est permis à un maître de l'art, dans les cas où les informations sur les symptômes de l'action directe sont lacunaires, de compléter ces informations manquantes par déduction, c'est-à-dire par le contraire des symptômes de l'action ultérieure, et de considérer le résultat uniquement comme une contribution et non comme la base de ses décisions.

439 Après ces remarques préliminaires, je poursuivrai en étayant par des exemples mon principe selon lequel, pour découvrir les véritables vertus curatives d'un médicament dans les maladies chroniques, il faut tenir compte de la maladie artificielle spécifique qu'il provoque généralement dans l'organisme. Il faut ensuite le faire correspondre à un état pathologique très similaire qu'il s'agit de supprimer.

Ainsi sera mis en évidence le principe très semblable selon lequel il faut chercher des médicaments qui provoquent habituellement une maladie similaire, voire très similaire, pour supprimer radicalement certaines maladies chroniques.

En synthèse, il reformule l'objectif même de sa recherche et de cette étude. Pour découvrir les véritables vertus curatives d'un médicament dans les maladies chroniques, il faut tenir compte de la maladie artificielle spécifique qu'il provoque dans l'organisme, Il faut ensuite le faire correspondre à un état pathologique très similaire qu'il s'agit de supprimer.

Suite de la deuxième partie du texte

**Essai sur un nouveau principe  
pour découvrir les vertus curatives  
des substances médicinales,  
suivi de quelques aperçus  
sur les principes admis  
jusqu'à nos jours.**

Par

le docteur Samuel Hahnemann

465 Dans mes additifs à la matière médicale de Cullen, j'ai déjà mentionné que l'écorce administrée à des doses élevées provoque chez des personnes sensibles mais en bonne santé un véritable accès de fièvre ressemblant beaucoup à celui d'une fièvre intermittente. C'est probablement grâce à cet effet que cette substance vient à bout et guérit cette affection. **Maintenant que j'ai davantage d'expérience, j'ajoute que ceci n'est pas seulement probable, mais que c'est absolument certain.**

466 J'ai vu une femme en bonne santé, sensible, d'un tempérament énergique, absorber en milieu de grossesse cinq gouttes d'huile essentielle de camomille allemande (*Matricaria chamomilla*) pour combattre des crampes au mollet. La dose était beaucoup trop forte pour elle. Un état de torpeur apparut, les crampes au mollet s'intensifièrent, des mouvements spasmodiques passagers des membres et des paupières se manifestèrent, etc. Une sorte de mouvement hystérique au-dessus du nombril et des douleurs comparables à celles de l'accouchement, mais plus

Dans cette introduction de la deuxième partie de cette publication, Hahnemann revient à la critique réalisée lors de la traduction de l'anglais à l'allemand, du traité de Matière Médicale de Cullen. Le fait que Hahnemann, en introduction de ce travail, rappelle ce point, justifie notre hypothèse selon laquelle il a conceptualisé les travaux de ses pères. Cullen n'est pas passé par l'expérimentation dans sa classification des drogues.

Hahnemann étudie selon la même méthode, celle conceptualisée en 1<sup>re</sup> partie une liste de 56 plantes et produits chimiques ou minéraux, produits courants de la matière médicale. Il glane aussi les observations toxicologiques accidentelles comme ces données sur la camomille. Notons l'attention qu'il porte à montrer l'effet des fortes et faibles doses.

Donc, d'après son principe : la

<p>gênantes, persistèrent pendant plusieurs jours. Ceci explique pourquoi la camomille allemande s'avère si bénéfique en cas de douleurs post-partum, de trop grande mobilité de la fibre musculaire et d'hystérie, pour autant qu'elle soit administrée à des doses assez faibles pour ne pas provoquer les mêmes manifestations de façon perceptible (donc à des doses nettement inférieures à celles qu'on pensait).</p>	<p>camomille crée des crampes, une excitation, des contractions... Il l'indiquera donc dans les douleurs consécutives à l'accouchement. Il précise la dose, il parle de dose faible.</p>
<p>467 Un homme souffrant depuis longtemps de constipation, mais par ailleurs en assez bonne santé, avait de temps à autre des vertiges qui persistaient pendant des semaines, voire des mois. Les remèdes qui facilitent habituellement l'évacuation ne servirent à rien. Sachant que l'arnica (<i>Arnica montana</i>) provoque des vertiges, je lui administrai cette racine pendant une semaine à des doses de plus en plus élevées et j'obtins le résultat souhaité. Cette plante facilite généralement l'évacuation, et c'est ce qu'elle fit pendant son utilisation, par action opposée, en tant que palliatif. Ceci explique pourquoi la constipation revint quand la racine ne fut plus utilisée, mais les vertiges avaient définitivement cessé. D'autres que moi ont aussi observé que cette racine provoque entre autres des réactions comme: nausées, agitation, anxiété, humeur chagrine, maux de tête, lourdeurs épigastriques, éructations vides, tranchées<sup>33</sup> et selles fréquentes, peu abondantes, avec ténésme. Ce sont ces effets-là et non le processus<sup>34</sup> de Stollen qui me décidèrent à l'utiliser dans une dysenterie (bilieuse) banale. Elle entraîne des troubles tels qu'agitation, anxiété, humeur chagrine prononcée, absence totale de goût pour toute nourriture, goût rance et amer dans la bouche (la langue restant propre), éructations fréquentes vides, lourdeur de l'estomac, tranchées persistantes, rétention totale des selles. On observe par contre un simple écoulement de mucosités grises ou transparentes, parfois dures et blanches comme des caroncules, parfois intimement mélangées à du sang, parfois striées de sang, mais aussi sans trace de sang. Cet écoulement se produisait une fois, au maximum deux fois par jour, et s'accompagnait d'un</p>	<p>Et ainsi il va lister ses observations pour : - <i>Arnica montana</i></p>



ténésie extrêmement douloureux et persistant, ainsi que de besoins pressants. Plus les évacuations de selles étaient rares, plus le déclin des forces était rapide. Ce dernier était encore bien plus rapide (et sans amélioration, plutôt avec une aggravation du mal principal) lorsqu'on utilisait des laxatifs. Dans la plupart des cas, il s'agissait d'enfants, dont certains avaient moins d'un an, mais il y avait aussi quelques adultes. Leur régime alimentaire et leur mode de vie étaient corrects. La comparaison des symptômes provoqués par la racine de l'arnica avec ceux produits par cette dysenterie banale m'a permis d'opposer la totalité des effets de la première à l'ensemble des symptômes de la seconde. Le résultat fut excellent, sans que j'eus besoin d'utiliser autre chose. Avant d'utiliser la racine, j'administrai un vomitif efficace<sup>35</sup>. J'ai dû renouveler ce traitement dans à peine deux cas, puisque l'arnica soigne la bile altérée (même en dehors du corps) ou prévient son altération. L'unique inconvénient que présenta l'emploi de cette racine pour ce type de dysenterie était qu'elle agissait sur la rétention des selles en tant que remède contraire et qu'elle causait des évacuations d'excréments fréquentes quoique peu abondantes. Elle avait donc une action palliative. L'interruption du traitement par la racine provoqua une constipation persistante<sup>36</sup>.

470 Grâce à cette propriété que je viens de rappeler, la racine d'arnica pourrait convenir encore mieux et encore plus exactement à un autre type moins banal de dysenterie, accompagné par exemple de diarrhées fréquentes. Dans ce cas, cette propriété utilisée comme remède agissant de façon similaire et donc permanente manifesterait sa tendance à favoriser des selles fréquentes dans son action initiale directe, mais les ferait cesser efficacement<sup>37</sup> dans son action indirecte.

L'expérience a par ailleurs confirmé que la racine d'arnica a déjà parfaitement fait ses preuves contre les diarrhées les plus graves. Elle les calme parce qu'elle a la propriété (surtout sans

affaiblir le corps) de provoquer des selles fréquentes. Pour guérir les diarrhées afécales, il convient aussi de l'administrer à des doses assez faibles pour que l'évacuation ne soit pas complète ou à des doses plus élevées favorisant l'évacuation dans les cas de diarrhées de substances caustiques<sup>38</sup>. L'objectif sera ainsi rapidement atteint.

471 J'ai observé l'apparition de tuméfactions des glandes à la suite de l'usage abusif d'une infusion de fleurs d'arnica. Je ne pense pas me tromper en disant qu'à dose modérée, l'arnica supprime ce genre de troubles.

Il reste à vérifier si le saigne-nez (*Achillea millefolium*) est capable de provoquer des hémorragies à des doses élevées, car à des doses modérées, il a une action très bénéfique sur les hémorragies chroniques.

Il n'est pas étonnant qu'à dose modérée l'herbe aux chats (*Valeriana officinalis*) guérisse les maladies chroniques engendrées par une trop grande irritabilité, puisque selon mon expérience elle augmente considérablement l'excitabilité de tout l'organisme à dose élevée.

La discussion pour savoir si le mouron rouge (*Anagallis arvensis*) et l'écorce du gui (*Viscum album*) possèdent de grandes vertus curatives ou n'en possèdent aucune cesserait immédiatement si on démontrait par des expériences sur des sujets sains que des doses importantes produisent des effets contraires et une maladie artificielle semblable à celle contre laquelle on les a prescrits jusqu'à présent de façon exclusivement empirique.

472 La maladie spécifique artificielle et les troubles particuliers provoqués par la grande ciguë (*Conium maculatum*) sont loin d'être décrits aussi exactement qu'ils le méritent. Les éloges et les

- *Achillea millefolium*

- *Valeriana officinalis*

- *Anagallis arvensis*  
- *Viscum album*

- *Conium maculatum*

critiques empiriques de cette plante remplissent néanmoins des livres entiers. Il est vrai qu'elle a augmenté la salivation. Il se peut donc qu'elle possède un pouvoir stimulant sur le système lymphatique et que son efficacité dure longtemps dans les cas où on veut limiter l'activité trop importante et persistante des vaisseaux absorbants<sup>39</sup>. Comme en plus elle provoque des douleurs au niveau des glandes (des douleurs violentes à des doses élevées), on peut penser qu'en cas d'induration douloureuse des glandes, de cancer et de nodules douloureux consécutifs à l'abus de mercure, la grande ciguë administrée à des doses modérées est le remède par excellence. Ceci non seulement pour calmer quasi spécifiquement ce genre de douleurs chroniques de manière plus efficace et plus durable que le jus de pavot palliatif, et que toutes les autres substances narcotiques qui agissent différemment, mais aussi pour réduire la tuméfaction elle-même des glandes, lorsqu'elle est due (comme je l'ai évoqué) à une activité locale ou générale trop importante des vaisseaux lymphatiques, ou lorsque le corps est par ailleurs vigoureux et qu'il suffit simplement de supprimer les douleurs pour que la nature soit à nouveau capable d'enrayer seule le mal. Il en est de même pour la tuméfaction douloureuse des glandes à la suite de contusions externes<sup>40</sup>.

474 Dans le vrai cancer du sein, où un état contraire du système glandulaire semble engendrer une paresse de celui-ci, la grande ciguë devait bien sûr avoir une action globalement nocive (mis à part un soulagement initial des douleurs). En effet, elle aggrave surtout le mal lorsque, comme c'est souvent le cas, le corps est affaibli par une longue souffrance. Elle l'aggrave d'autant plus vite que son utilisation continue entraîne habituellement une faiblesse de l'estomac et du corps entier comme effet secondaire. La propriété d'excitation spécifique du système glandulaire par la grande ciguë, comme d'autres ombellifères, est capable de diminuer la sécrétion trop abondante de lait comme l'avaient déjà observé des médecins plus âgés. Quand on sait qu'à dose élevée,

elle tend à paralyser le nerf facial, on comprend pourquoi elle a été bénéfique contre l'amaurose. Sa propriété à générer des convulsions a permis de guérir des troubles spasmodiques, la coqueluche et l'épilepsie. Son action bénéfique est plus évidente encore dans les convulsions oculaires et les tremblements des membres puisqu'elle a la propriété de produire exactement les mêmes troubles à dose élevée. Il en va de même pour le vertige.

475 Le fait que la petite ciguë (*Clethusa cynapium*) provoque entre autres des vomissements, des diarrhées, des coliques, le choléra et certains autres troubles (tuméfaction générale, etc.) dont je ne puis garantir la véracité (ainsi que spécifiquement l'idiotie, de même que l'idiotie alternant avec la fureur), devrait être exploité par les médecins prudents contre cette maladie par ailleurs si difficile à guérir. Ce cette plante, j'avais en réserve un extrait (jus épais) de bonne qualité que j'avais préparé moi-même. J'en pris un seul grain un jour où des tâches intellectuelles successives m'avaient rendu distrait et incapable de lire. Le résultat fut une prodigieuse disposition au travail pendant plusieurs heures jusqu'au moment du coucher. Le lendemain, par contre, j'étais moins bien disposé.

476 La ciguë aquatique (*Cicuta virosa*) provoque entre autres de violentes brûlures au niveau de la gorge et de l'estomac, le tétanos<sup>41</sup>, des crampes toniques de la vessie, des crampes de la mâchoire, l'érysipèle de la face (maux de tête) et la vraie épilepsie. Pour toutes ces maladies, nous cherchons encore des remèdes efficaces que nous espérons trouver en partie dans cette racine dont la force est herculéenne entre les mains du médecin à la fois circonspect et audacieux.

Le Portugais Amatus a étudié les graines de la coque du Levant (semences de *Menispermum cocculus*) et a constaté que quatre grains suffisaient pour provoquer nausées, hoquet et anxiété

- *Clethusa cynapium*

- *Cicuta virosa*

- *Menispermum cocculus*

chez un sujet adulte. Chez les animaux elles déclenchent une insensibilisation<sup>42</sup> rapide et profonde, mais passagère quand la dose n'était pas mortelle. Ceux qui viendront après nous trouveront dans ces graines un médicament très efficace dès que les troubles qu'elles provoquent seront mieux connus. Les Indiens se servent de la racine de l'arbre, entre autres contre les fièvres nerveuses malignes (par conséquent accompagnées d'insensibilisation).

477 On a constaté l'efficacité de la pariétiste à quatre feuilles (*Paris quadrifolia*) contre les crampes. Selon les expériences encore incomplètes dont nous disposons, relatives aux symptômes qu'elles occasionnent, les feuilles administrées à des doses assez élevées provoquent au minimum des crampes d'estomac.

Le café à dose élevée provoque des maux de tête et calme ces mêmes maux à dose modérée s'ils ne proviennent pas d'une indigestion ou d'une acidité des premières voies. A dose assez élevée, il favorise le mouvement péristaltique des intestins et guérit donc les diarrhées chroniques à dose faible. On pourrait ainsi faire correspondre les différentes réactions contre nature qu'il provoque à d'autres manifestations du corps humain qui lui ressemblent, si nous n'avions pas pris l'habitude d'en abuser. En tant que palliatif agissant de façon contraire, il annule le pouvoir stupéfiant du jus de pavot qui irrite la tonicité de la fibre musculaire. Cette action est parfaitement appropriée et suffisante, puisque dans ce cas il n'a pas à combattre une disposition permanente du corps, mais uniquement des symptômes passagers. Il semble même chasser certaines fièvres intermittentes qu'un manque d'excitabilité et une contraction trop élevée des muscles ne permettent pas de soigner avec l'écorce<sup>43</sup>. Il faut alors qu'il soit administré comme simple palliatif à des doses assez élevées pour que son action directe persiste pendant deux jours.

478 La douce-amère (*Solanum dulcamara*) provoque entre

- *Paris quadrifolia*

- *Le café*

- *Solanum dulcamara*

autres une forte tuméfaction des parties malades et de vives douleurs ou une insensibilité de ces dernières, quelquefois une paralysie de la langue (également du nerf facial ?44) lorsqu'elle est administrée à forte dose. Compte tenu de ces effets contraires, il n'est pas étonnant qu'à faible dose, cette plante ait guéri des phénomènes paralytiques, l'amaurose et la surdité, et qu'elle sera encore plus spécifiquement utile pour lutter contre la paralysie de la langue. Grâce aux deux premières propriétés, elle constitue un remède essentiel contre les rhumatismes chroniques et les douleurs nocturnes dues à l'abus de mercure. Grâce à son pouvoir de provoquer la strangurie, la douce-amère a été utile dans les cas de blennorrhagies rebelles et, grâce à sa tendance à provoquer des démangeaisons et des picotements de la peau, elle s'avère efficace contre de nombreuses éruptions cutanées, contre les vieux ulcères, même ceux dus à un abus de mercure. Comme à forte dose elle provoque des crampes dans les mains, les lèvres et les paupières, ainsi que des tremblements dans les membres, on comprend facilement pourquoi elle a été aussi efficace contre les affections spasmodiques. Elle sera probablement bénéfique dans l'hystéromanie parce qu'elle excite spécifiquement les nerfs des parties génitales de la femme et qu'elle est capable (à dose relativement élevée) de provoquer des démangeaisons et des douleurs de ces parties.

480 Les fruits du tue-chien<sup>45</sup> (*Solanum nigrum*) ont provoqué des torsions singulières des membres, ainsi que des divagations. Il est donc probable que cette plante soit utile contre ce qu'on appelle l'obsession (associée à la démence, avec des discours étrangement emphatiques, souvent incompréhensibles, autrefois considérés comme des prophéties ou des discours en langue étrangère et des torsions des membres). Elle pourrait être bénéfique notamment lorsque ces symptômes sont accompagnés de douleurs dans la région de l'estomac, similaires à celles provoquées par les baies à dose élevée et qu'elles suppriment par conséquent à dose plus

- *Solanum nigrum*

faible. Comme la plante provoque l'érysipèle de la face, elle peut être utile contre cette même affection comme l'a démontré son usage externe. En usage interne, l'action initiale directe du tue-chien, encore plus que la douce-amère, provoque des tuméfactions externes, c'est-à-dire une inhibition passagère du système absorbant, de sorte que sa grande propriété diurétique n'est que l'effet ultérieur indirect. On comprendra dès lors aisément sa grande vertu dans l'hydropisie par une action similaire, une vertu médicinale qui mérite d'autant plus d'être étudiée que la plupart des remèdes que nous possédons pour combattre cette maladie agissent uniquement de manière contraire (qui n'excitent que temporairement le système lymphatique), donc des palliatifs incapables de constituer un traitement durable. Comme d'autre part, il ne provoque pas seulement une simple tuméfaction à forte dose, mais une tuméfaction généralisée avec inflammation accompagnée de douleurs, de démangeaisons et d'une sensation de brûlure insupportable, de raideur des membres, d'éruption de pustules, de desquamation de la peau, d'ulcérations et d'escarres, il n'est pas surprenant de constater qu'il a guéri diverses douleurs et inflammations en application externe. Toutefois, si on considère l'ensemble des symptômes provoqués par cette substance, on ne saurait nier la ressemblance frappante avec l'ergotisme dont elle est très probablement un remède spécifique.

481 Il est vraisemblable que la belladone (*Atropa belladonna*) sera efficace, si ce n'est pour le tétanos, du moins pour le trismus (puisqu'elle provoque une forme de ce dernier) et pour la difficulté d'avaler due à des spasmes (puisqu'elle produit si spécifiquement un phénomène semblable). Ces deux manifestations font partie de son action directe. Je laisserai en suspens la question de savoir si son efficacité contre la rage - pour autant qu'elle possède une telle vertu - provient uniquement de cette dernière propriété ou aussi de sa vertu palliative susceptible de supprimer pendant plusieurs heures l'irritabilité et l'hypersensibilité qui augmentent tant dans la

- *Atropa belladonna*

rage. Son pouvoir de calmer et de décongestionner les glandes indurées, douloureuses et exulcérées devient évident par son effet direct à provoquer une douleur aiguë cuisante dans ces glandes tuméfiées. Je pense cependant que sur les glandes dont la tuméfaction est due à un système absorbant surexcité, elle n'agit que de manière contraire, c'est-à-dire palliative, et seulement pendant une courte période (avec une aggravation ultérieure, comme c'est le cas pour tous les palliatifs des maux chroniques). Toutefois, elle agit sur les systèmes lymphatiques trop paresseux de manière permanente et durable, en provoquant une maladie similaire (elle serait utile précisément dans les indurations glandulaires pour lesquelles la grande ciguë ne peut être utilisée et cette dernière efficace là où la première est nocive). Néanmoins, elle épuise tout l'organisme en cas d'utilisation continue (par son action ultérieure indirecte). A des doses un peu trop élevées ou pas assez espacées, elle a tendance à provoquer une fièvre gangreneuse. Son action bénéfique est souvent annulée par ces inconvénients et la mort s'ensuit presque inévitablement (particulièrement chez les cancéreux dont les forces ont parfois été consumées par une souffrance de plusieurs années) si elle n'est pas utilisée avec précaution et chez des malades encore relativement robustes. Elle provoque directement la furie (une sorte de crampe tonique par analogie avec ce qui a été dit ci-dessus), mais les crampes cloniques (convulsions) proviennent uniquement de l'action ultérieure et sont consécutives à l'état dans lequel se trouve l'organisme après l'action directe de la belladone (inhibition des fonctions animales et naturelles). C'est pourquoi sa vertu dans l'épilepsie associée à la folie furieuse a toujours été plus active sur la folie, alors que l'épilepsie n'était généralement que modifiée par l'action contraire (palliative) de la belladone et se transformait en tremblements et crampes similaires plutôt propres aux organismes affaiblis et irritables. Toute crampe provoquée par la belladone dans son action initiale directe est une sorte de crampe tonique. Il est vrai que les muscles se trouvent dans un état de relâchement<sup>46</sup> proche



de la paralysie, mais le manque d'irritabilité provoque une sorte d'immobilité et une sensation de serrement comme s'il y avait constriction. La folie furieuse qu'elle provoque étant de nature féroce, elle calme les folies de ce genre ou leur ôte du moins leur caractère impétueux. Comme son action directe atténue les souvenirs, aggrave la nostalgie et la provoque peut-être même, comme j'en ai fait l'expérience<sup>47</sup>.

484 De même, l'augmentation observée de la sécrétion d'urine, de sueur, de flux menstruel, des selles et de la salivation est simplement la conséquence de l'état physique opposé qui lui fait suite. Ce dernier est marqué par une irritabilité ou du moins une sensibilité excessive pendant l'action ultérieure indirecte, après disparition de l'action initiale directe de la belladone au cours de laquelle toutes les excréments citées - je l'ai observé plusieurs fois - ont été complètement supprimées pendant dix heures ou plus avec des doses élevées. Par conséquent, dans les cas où les sécrétions citées se font difficilement et sont à l'origine d'une maladie grave, la belladone en tant que remède agissant de façon similaire, fait disparaître cette difficulté de manière durable et énergique, si celle-ci est due à une contraction des muscles et à un manque d'irritabilité et de sensibilité. Je dis à dessein "maladies graves", car c'est uniquement pour lutter contre celles-ci qu'il est permis d'utiliser l'un des médicaments les plus violents qui nécessite de surcroît une grande prudence. Certaines formes d'hydropisie, d'anémie, etc. font partie de ces maladies. La forte tendance de la belladone à paralyser le nerf optique en fait un remède important pour lutter contre l'amaurose où elle agit de façon similaire<sup>48</sup>. Dans son action directe, elle empêche le sommeil. Le sommeil profond qui lui fait suite n'est que la conséquence de l'état contraire provoqué par la diminution de cette action. Grâce à cette maladie artificielle, la belladone supprimera les insomnies chroniques (par exemple dues à un manque d'irritabilité) plus durablement que tout autre palliatif.

486 Il semblerait qu'elle ait été jugée efficace contre la dysenterie, probablement dans sa forme la plus simple, avec rétention des selles et évacuations rares. Dans son action directe, elle empêche en effet l'évacuation des selles, mais pas en cas de diarrhée dysentérique, lientérique où elle est certainement nocive. Compte tenu des autres effets, je n'ose néanmoins pas affirmer qu'elle est indiquée contre la dysenterie.

Elle provoque l'apoplexie. Si comme on l'affirme, elle a été jugée efficace dans l'apoplexie séreuse, c'est grâce à cette propriété. En outre, son action directe produit une brûlure interne avec sensation de froid des parties externes.

Son action directe dure 12, 24 et jusqu'à 48 heures. C'est la raison pour laquelle on devrait attendre au moins deux jours avant de répéter la prise. Une administration trop rapprochée de doses même très faibles équivaut probablement à une dose élevée du point de vue des effets (dangereux). L'expérience le montre également.

487 L'action directe de la jusquiame noire (*Hyoscyamus niger*) administrée à forte dose diminue la chaleur vitale et relâche la tonicité pendant un court laps de temps. A dose modérée, elle est donc un remède palliatif interne et externe très efficace en cas de troubles subits de tension musculaire et d'inflammation, mais ce fait ne nous intéresse pas ici. Par contre, on constate avec intérêt qu'à chaque dose cette propriété-là n'atténue que de manière palliative très incomplète les troubles chroniques de la tension musculaire, mais que globalement, son action ultérieure indirecte, contraire à l'action initiale, les augmente plus qu'elle ne les atténue. Toutefois, cette substance renforcera le pouvoir des fortifiants en cas de relâchement<sup>49</sup> musculaire, puisque son action initiale relâche la tonicité et que son action ultérieure l'augmente

- *Hyoscyamus niger*

durablement. En outre, j'ai observé comme d'autres, qu'elle possède le pouvoir de provoquer des hémorragies à dose élevée, notamment des saignements de nez et un flux menstruel plus fréquent. Aussi, arrête-t-elle les hémorragies chroniques de manière très efficace et durable à faible dose. A dose assez élevée, elle provoque une maladie artificielle des plus curieuses: la démence suspicieuse, hargneuse, méchamment injurieuse, vindicative, tyrannique, sans peur<sup>50</sup> (c'est pourquoi les anciens appelaient la jusquiam Altercum). C'est justement ce genre de démence qu'elle guérit spécifiquement, mais la tension musculaire empêche parfois son action durable. De même, elle peut certainement guérir les difficultés motrices et l'insensibilité des membres, ainsi que les crises d'apoplexie qu'elle provoque. A haute dose, son action initiale directe produit des convulsions. Elle est donc bénéfique en cas d'épilepsie et probablement aussi de perte de mémoire habituelle dans cette maladie, puisqu'elle provoque elle-même une défaillance de la mémoire.

489 Le pouvoir de son action directe à provoquer des insomnies, avec une tendance permanente à l'assoupissement, en fait un remède bien plus durable contre l'insomnie chronique que le jus de pavot qui n'est souvent que palliatif, en particulier parce qu'en même temps elle maintient le ventre libre, même si ce n'est que par l'action ultérieure indirecte de chaque dose, donc palliativement. Son action directe provoque une toux sèche, une sécheresse de la bouche et du nez. Elle est donc très utile en cas de toux irritative, probablement aussi en cas de coryza chronique. L'écoulement nasal et la salivation qui ont été observés se produisent uniquement dans son action ultérieure indirecte. Les graines provoquent des crampes au niveau des muscles du visage et des yeux. Au niveau de la tête, elles provoquent des vertiges et une douleur sourde dans les membranes situées sous le crâne. Le praticien saura en tirer bénéfice.

L'effet direct dure à peine douze heures.

490 La pomme épineuse (*Datura stramonium*) provoque des rêves éveillés étranges, une incapacité à saisir le présent, une fabulation délirante à haute voix comme si la personne parlait en dormant, souvent avec confusion de la personnalité. Elle guérit spécifiquement une manie similaire. Elle provoque très spécifiquement des convulsions, raison pour laquelle elle a souvent été efficace pour lutter contre l'épilepsie. La première et la dernière propriété la rendent efficace en cas d'obsession. Sa capacité à diminuer la mémoire incite à l'expérimenter en cas de troubles de la mémoire. Son efficacité est maximale en présence d'une grande mobilité musculaire, puisqu'à forte dose, son action directe rend elle-même la mobilité aux muscles. Elle provoque (dans l'action directe ?51) de la chaleur et une dilatation de la pupille, un genre d'hydrophobie, un visage enflé, rouge, des spasmes au niveau des muscles oculaires, une rétention des selles, une respiration difficile et dans l'action ultérieure un pouls lent, mou, des sueurs, le sommeil.

A doses élevées, l'action directe dure environ 24 heures, à petites doses seulement 8 heures. Des acides végétaux, en particulier l'acide citrique, semblent inhiber subitement<sup>52</sup> toute son efficacité.

Les autres variétés de la pomme épineuse semblent agir de manière similaire.

Les propriétés spécifiques du tabac de Virginie (*Nicotiana tabacum*) provoquent entre autres une diminution des sens et une atténuation des facultés sensorielles. L'idiotie peut donc en espérer quelque chose.

492 Déjà à faible dose, il excite violemment la tonicité

- *Datura stramonium*

- *Nicotiana tabacum*

musculaire des premières voies, une qualité appréciable pour un remède temporaire agissant de manière contraire (ce fait est connu, mais n'a pas sa place ici). Toutefois, en tant que remède agissant de manière similaire, il est probablement utile en cas de tendance chronique aux vomissements, aux coliques et au rétrécissement spasmodique du pharynx, comme l'expérience l'a déjà partiellement montré (il diminue la sensibilité des premières voies, d'où sa qualité palliative de réduire la faim et peut-être la soif). A forte dose, il ôte l'excitabilité aux muscles dépendant de la volonté et supprime temporairement l'influence du cerveau sur ceux-ci. En tant que remède agissant de manière similaire, cette propriété peut lui conférer des vertus curatives dans les cas de catalepsie, mais son utilisation continue à dose élevée (comme chez les fumeurs et les priseurs de tabac) devient si préjudiciable à l'état de repos des muscles assurant les fonctions animales, justement en raison de ce pouvoir, que peu à peu une tendance à l'épilepsie, à l'hypochondrie et à l'hystérie s'installe. Le fait singulier que l'usage du tabac est si agréable aux déments vient de l'instinct de ces malheureux à rechercher un palliatif qui insensibilise les hypocondres<sup>53</sup> et le cerveau (les deux lieux habituels de leur tourment). Cependant, en tant que remède agissant de manière contraire, il ne les soulage que temporairement. Le besoin de tabac augmente, sans que leur objectif soit jamais atteint et, dans l'ensemble, le mal s'accroît d'autant plus que le tabac ne peut pas être efficace de manière durable. Son action directe se limite à quelques heures, sauf à des doses très élevées où elle peut atteindre 24 heures (au maximum).

493 Les graines de la noix vomique (*Strychnos nux vomica*) constituent une substance très efficace, mais les symptômes qu'elles provoquent ne sont pas encore bien connus. L'essentiel de mes connaissances vient de mon expérience.

494 Ces graines provoquent vertiges, anxiété, frissons et, dans

- *Strychnos nux vomica*

l'action ultérieure, une certaine immobilité de toutes les parties du corps, au moins au niveau des membres, ainsi que des étirements convulsifs selon l'importance de la dose. Ceci explique pourquoi elles ont été particulièrement efficaces, comme on le sait déjà, non seulement contre les fièvres intermittentes en général, mais surtout contre les fièvres apoplectiques. La première action directe procure une certaine mobilité à la fibre musculaire, la sensibilité est augmentée de manière malade jusqu'à se transformer en une sorte d'ivresse accompagnée d'un état d'inquiétude et d'anxiété. Des convulsions se produisent. Lors de cette action continue, l'excitabilité sur la fibre musculaire semble s'épuiser, d'abord dans les fonctions animales et vitales. Lors de la transition vers l'action ultérieure indirecte, on observe une diminution de l'excitabilité, d'abord des fonctions vitales (transpiration générale), puis des fonctions animales et enfin des fonctions naturelles. Cette action ultérieure dure plusieurs jours, surtout en ce qui concerne ces dernières. Pendant l'action ultérieure, la sensibilité diminue. On ne saurait affirmer avec précision si la tonicité des muscles diminue pendant l'action initiale directe et augmente d'autant plus pendant l'action ultérieure. Ce qui est certain, c'est que la contractilité du muscle diminue d'autant pendant l'action ultérieure qu'elle s'était élevée pendant l'action directe.

495 Si on considère que ceci est exact, la noix vomique produit une crise assez similaire aux paroxysmes hystériques et hypocondriaques, ce qui explique pourquoi elle a été si souvent efficace contre ce mal.

La tendance à provoquer la contraction des muscles et des spasmes dans l'action initiale directe, puis à diminuer ces symptômes le plus possible dans l'action ultérieure montre une si grande similitude avec l'épilepsie qu'on pourrait supposer qu'elle devrait guérir cette dernière si l'expérience ne l'avait pas déjà montré.

496 En plus des vertiges, la noix vomique provoque de l'anxiété et des frissons, une sorte de délire avec visions agitées, parfois effrayantes et une crispation au niveau de l'estomac. Un jour, elle vint rapidement à bout d'une fièvre chez un artisan calme et travailleur vivant à la campagne. Cette fièvre avait commencé par une crispation de l'estomac, à laquelle s'étaient brusquement ajoutés des vertiges entraînant des chutes et qui étaient suivis par une sorte de confusion mentale avec des visions hypocondriaques effrayantes, de l'anxiété et une grande lassitude. Dans la matinée, le patient était encore assez vif et nullement fatigué. La crise ne débuta que vers deux heures de l'après-midi. On lui administra de la noix vomique à des doses de plus en plus fortes, une par jour et son état s'améliora. Lors de la quatrième dose qui contenait 17 grains, on observa une grande anxiété et l'immobilité ainsi qu'une raideur de tous les membres. La crise se termina par une transpiration abondante. La fièvre et tous les troubles nerveux avaient alors disparu et ne revinrent jamais, malgré le fait qu'il avait souffert de temps en temps de tels paroxysmes subits, même sans fièvre, pendant de longues années.

497 Je mis à profit la tendance de la noix vomique à provoquer des crampes de l'abdomen, ainsi que de l'anxiété et des douleurs gastriques, dans une fièvre dysentérique (sans dysenterie) chez des personnes vivant avec des malades atteints de dysenterie. Dans ce cas, elle diminua de manière efficace le sentiment de malaise dans tous les membres, la mauvaise humeur, l'anxiété et les lourdeurs d'estomac. Elle produisit le même effet chez des dysentériques, mais comme ils ne souffraient que d'une dysenterie simple, sans diarrhée, elle rendit les selles encore plus rares à cause de sa tendance permanente à provoquer la constipation. Les signes d'altération de la bile se multiplièrent et les excréments dysentériques, bien que rares, étaient associées à des ténésmes permanents, comme avant, et avaient la même mauvaise

consistance. La perte de goût ou le mauvais goût demeurait. Sa tendance à diminuer le mouvement péristaltique devient donc un inconvénient dans la véritable dysenterie simple. Elle est certainement plus utile dans les diarrhées, voire les diarrhées dysentériques, au moins comme remède palliatif. Lors de son utilisation, j'ai vu se produire des mouvements spasmodiques sous la peau, comme provoqués par un animal vivant, sur les membres et en particulier dans les muscles abdominaux.

498 Avec la fève de Saint-Ignace ou les graines de Saint-Ignace (*Ignatia amara*), on a observé des tremblements durant des heures, des convulsions, des crampes, de l'anxiété, un rire sardonique, des vertiges, des sueurs froides. Cette substance s'avérera efficace dans des cas similaires, comme l'expérience l'a déjà partiellement montré. Elle provoque des frissons et (dans l'action ultérieure ?54) une raideur des membres. Par son action similaire, elle a donc guéri des fièvres intermittentes contre lesquelles l'écorce<sup>55</sup> était inefficace. Il s'agissait probablement de fièvres intermittentes moins banales, doublées d'hypersensibilité et d'irritabilité accrue (surtout des premières voies ?56). Toutefois, il faudrait encore observer plus en détail les autres symptômes qu'elle provoque, afin de l'utiliser justement dans les cas auxquels elle convient par ses effets similaires.

499 La digitale pourpre (*Digitalis purpurea*) provoque des nausées des plus désagréables. En cas d'utilisation prolongée, il n'est donc pas rare d'observer une véritable boulimie. Elle produit une sorte de dérangement de l'esprit qui n'est pas facile à reconnaître car il s'exprime par des mots raisonnables, un esprit récalcitrant, en entêtement, une désobéissance perfide, un instinct de fuite, etc., ce qui empêche souvent l'utilisation continue de la digitale. Comme son action directe provoque en outre de violents maux de tête, des vertiges, des douleurs gastriques, une importante diminution des forces vitales, un sentiment d'anéantissement et de

- *Ignatia amara*

- *Digitalis purpurea*



mort imminente, un pouls ralenti de moitié et une diminution de la chaleur vitale, on comprend dans quels types de démence elle peut être utile. Son efficacité contre certaines formes de cette maladie a été démontrée par plusieurs expériences, mais les troubles précis provoqués par la digitale n'ont pas été décrits. Au niveau des glandes, elle produit une sensation de démangeaison et de douleur qui peut expliquer son efficacité contre les tuméfactions des glandes.

500 J'ai constaté qu'elle provoque une inflammation des glandes de Meibomius et elle guérira certainement de telles inflammations. De fait, elle semble non seulement diminuer la circulation sanguine, mais aussi exciter le système des vaisseaux absorbants et être particulièrement utile là où ceux-ci sont trop paresseux. Dans le premier cas, elle pourrait être efficace par une action similaire, dans le deuxième cas par une action contraire. Toutefois, puisque l'action directe de la digitale dure si longtemps (cinq ou six jours dans certains cas), elle peut également se substituer à un remède durable en tant que remède agissant de manière contraire. Cette dernière remarque s'applique à son pouvoir diurétique dans l'hydropisie. Elle agit de façon contraire et palliative, mais durablement et c'est uniquement cela qui fait sa valeur.

Dans son action ultérieure, la digitale entraîne un pouls faible, heurté et rapide. Elle n'est donc pas indiquée chez les malades qui ont un pouls (fébrile) analogue, mais de préférence chez ceux qui ont un pouls comme celui que produit la digitale dans son action directe, c'est-à-dire lent et mou. Les convulsions qu'elle provoque à dose élevée la classent parmi les remèdes anti-épileptiques, mais il est probable que dans ce cas elle n'est efficace que dans certaines conditions, déterminées par la ressemblance avec les autres symptômes qu'elle provoque. Lors de son utilisation, il n'est pas rare que les objets apparaissent en couleurs étranges et que la vision s'obscurcit. La digitale est donc indiquée

pour des affections similaires de la rétine.

J'ai pu observer que sa propriété, parfois contraire à la guérison, de provoquer des diarrhées, est atténuée par l'adjonction de sels alcalins.

Comme l'action directe persiste pendant quelques jours, voire plus (plus on poursuit l'utilisation de la digitale, plus l'action directe de chaque dose persiste ; cette circonstance fort remarquable doit être prise en considération pour la guérison), on s'aperçoit de l'erreur de ceux qui, pensant bien faire, la prescrivent à des doses faibles mais répétées. De ce fait (l'action de la première dose n'ayant pas encore cessé, ils en sont peut-être déjà à la sixième ou à la huitième dose), ils font absorber sans s'en rendre compte une quantité énorme qui entraîne souvent la mort<sup>57</sup>. Une prise n'est nécessaire que tous les trois jours, tout au plus tous les deux jours. De toute façon, les doses doivent être de moins en moins fréquentes au fur et à mesure que l'utilisation se prolonge.

(Il ne faut pas prescrire d'écorce du Pérou pendant l'action directe de la digitale. J'ai remarqué que l'écorce augmente l'anxiété provoquée par la digitale et peut conduire à l'agonie.)

La pensée sauvage (*Viola tricolor*) augmente au début les éruptions cutanées, révélant par là sa vertu de provoquer des éruptions de la peau et donc de guérir efficacement et durablement ce genre d'affection.

503 On utilise l'ipéca (*Ipecacuanha*) avec de bons résultats contre les maux où la nature elle-même déploie certains efforts mais se révèle trop faible pour atteindre le but. Dans ces cas, l'ipéca représente pour les nerfs de l'orifice supérieur de l'estomac, la partie la plus sensible de l'organe de la force vitale, une substance qui agit en sens contraire, provoquant dégoût, nausées, anxiété, par une action simplement similaire à la matière malade à supprimer.

- *Viola tricolor*

- *Ipecacuanha*

Cette double résistance fait alors que la nature déploie encore plus d'efforts antagonistes. La matière malade peut ainsi être plus facilement éliminée par cette tendance contraire décuplée. Les fièvres se muent en crises, les intestins, la poitrine et l'utérus contractés retrouvent leur mobilité, les miasmes de maladies contagieuses se fixent<sup>58</sup> sur la peau, la crampe est vaincue par celle provoquée par l'ipéca, les vaisseaux relâchés ou irrités par un dépôt corrosif et qui tendent à faire des hémorragies retrouvent leur élasticité et leur liberté, etc. L'efficacité de ce remède se manifeste surtout pas son action similaire à la maladie à guérir, dans les cas de tendance chronique aux vomissements sans matière. On l'administre alors à très petite dose pour provoquer des nausées plus fréquentes. La tendance aux vomissements s'estompe davantage à chaque prise et de façon plus durable qu'avec tout autre remède palliatif.

504 Le laurier-rose (*Nerium oleander*), grâce à sa faculté de provoquer des palpitations du cœur, de l'anxiété et des évanouissements, laisse augurer de bons résultats dans certains cas de palpitations chroniques du cœur, etc. et probablement aussi dans les cas d'épilepsie. Il gonfle le bas-ventre, diminue la chaleur vitale et semble être une des plantes les plus efficaces.

Nous ne connaissons pas assez bien les symptômes morbides produits par le *Nerium antidysentericum* pour pouvoir étudier de façon approfondie sa véritable vertu médicinale. Comme il augmente les selles au début du traitement, il combat vraisemblablement les diarrhées en agissant de façon similaire.

505 Le raisin d'ours (*Arbutus uvaursi*) a souvent augmenté les troubles lors de la miction et l'émission involontaire d'urine, etc., grâce à une vertu qui lui est propre, sans que sa causticité puisse être perçue par les sens, ce qui signifie qu'il a tendance à provoquer les mêmes symptômes et peut donc guérir de façon durable des maux similaires, ce que nous apprend également l'expérience.

- *Nerium oleander*

- *Arbutus uvaursi*

Par les brûlures, fourmillements et élancements douloureux qu'il provoque dans les parties atteintes, le *Rhododendrum chrysanthum* montre qu'il est capable de supprimer des douleurs articulaires diverses par une action similaire, ce que l'expérience nous apprend également. Il entraîne des troubles respiratoires et des éruptions cutanées et sera donc bénéfique contre des maux semblables, ainsi que contre les inflammations oculaires, puisqu'il provoque des larmes et des démangeaisons des yeux.

- *Rhododendrum  
chrysanthum*

Selon mon expérience, le ledon des marais (*Ledum palustre*) rend entre autres la respiration difficile et douloureuse. Cela prouve l'action bénéfique qu'il exerce sur la coqueluche et vraisemblablement aussi sur l'asthme spasmodique. Ne serait-il pas bénéfique contre les points de côté de type inflammatoire puisque son pouvoir de diminuer si fortement la température du sang (dans l'action ultérieure ?59) accélère la guérison ? Comme j'ai pu l'observer, il provoque une sensation douloureuse et lancinante dans toute la gorge, d'où sa vertu exceptionnelle contre l'angine maligne et inflammatoire. Tout aussi spécifique est, selon mon observation, sa propriété de provoquer des démangeaisons gênantes de la peau et donc sa grande vertu dans les maladies cutanées les plus rebelles.

- *Ledum palustre*

L'anxiété et les évanouissement qu'il provoque pourraient être utiles dans des cas similaires. En tant que remède fortement diurétique et en même temps sudorifique, agissant de façon transitoire et contraire, il est vrai qu'il peut guérir les hygromas, mais plus sûrement les formes aiguës que les affections chroniques.

507 C'est sur quelques-unes de ces propriétés qu'est basée sa réputation peu fondée de guérir la dysenterie. Mais s'agissait-il de vraie dysenterie ou seulement de diarrhées douloureuses avec lesquelles elle est souvent confondue ? En tant que palliatif, il peut

accélérer le traitement des diarrhées et même aider à les mener à terme. Mais je ne lui ai découvert aucune utilité contre la vraie dysenterie simple. La faiblesse persistante qu'il engendre a été un obstacle à son utilisation continue, et il n'a amélioré ni le ténesme, ni la nature des excréments, même si ces dernières se faisaient plus rares. En utilisant le ledon des marais, les signes d'une bile altérée étaient relativement plus fréquents que si les malades n'avaient subi aucun traitement. Il provoque une morosité particulière, des maux de tête et une confusion de l'esprit, les membres inférieurs vacillent, la pupille se dilate (ces deux manifestations ou seulement la seconde se rencontrent-elles uniquement dans l'action ultérieure ?60). Une infusion de dix grains une fois par jour a été une dose suffisante pour un enfant de six ans.

508 L'action initiale directe du jus de pavot (*Papaver somniferum*) augmente (passagèrement) les forces vitales et renforce la tonicité des vaisseaux sanguins et des muscles, en particulier ceux qui contrôlent les fonctions vitales et animales. Elle excite aussi les organes de l'âme, de la mémoire, de l'imagination et du siège des passions. A dose modérée, le jus de pavot engendre une bonne disposition pour les affaires, la vivacité de la parole, l'esprit de répartie, la remémoration des temps passés, l'état amoureux, etc. A dose plus élevée par contre, il génère l'audace, la bravoure, l'esprit de vengeance, la gaieté exubérante, la lascivité, puis à dose encore plus élevée la folie furieuse et les mouvements spasmodiques. Dans toutes ces manifestations, l'autonomie, la liberté et le libre arbitre de l'esprit sont de plus en plus atteints dans les facultés de sentir, de juger et d'agir, ceci d'autant plus que la dose était élevée. Cet état rend insensible aux contrariétés extérieures, aux douleurs, etc., mais il ne dure pas longtemps. Petit à petit, il est suivi d'un appauvrissement des idées, les images s'effacent peu à peu, les muscles se relâchent et le sujet s'endort. Si on poursuit l'absorption de doses élevées, les conséquences (de l'action ultérieure indirecte) sont les suivantes: faiblesse,

- *Papaver somniferum*

somnolence, indolence, esprit grincheux, tristesse, torpeur (insensibilité, idiotie), jusqu'à une nouvelle excitation par le jus de pavot ou des préparations semblables. Dans l'action directe, l'excitabilité des fibres musculaires semble diminuer dans les mêmes proportions que la tonicité augmente ; dans l'action indirecte, la dernière augmente alors que la première diminue<sup>61</sup>. L'action directe, moins que l'action ultérieure, donne à l'esprit la possibilité d'éprouver sans restriction des sensations (douleurs, désagréments, etc.), d'où son grand pouvoir antalgique.

(Dans les cas où seule l'action directe est nécessaire en tant que cardiotonique, les doses doivent être administrées assez fréquemment toutes les trois ou quatre heures, c'est-à-dire avant que ne se déclare l'effet ultérieur décontractant qui augmente l'excitabilité. Dans tous ces cas, il n'agit que de façon contraire, comme remède palliatif. Administré de cette façon, il ne produira jamais une action fortifiante durable à lui seul, surtout pas en cas de faiblesse chronique. Mais ce n'est pas notre objectif ici.)

Mais si l'on veut durablement modérer la tonicité de la fibre musculaire (j'appelle tonicité de la fibre musculaire la capacité de cette dernière de se rétracter et de se contracter complètement), augmenter l'excitabilité insuffisante et calmer l'imagination toujours sur le qui-vive (avec un pouls élevé) qu'on observe dans certains états maniaques, le jus de pavot comme remède agissant de façon similaire fournit de bons résultats à des doses élevées et continues. On bénéficie ainsi de l'action ultérieure indirecte. C'est selon ce principe qu'il faut juger le procédé qui a tenté d'utiliser le jus de pavot contre les vraies maladies inflammatoires, comme le point de côté.

511 Dans les cas mentionnés, une prise est nécessaire toutes les 12 à 24 heures environ.

Il semble même qu'on ait utilisé cette action ultérieure indirecte comme remède agissant de façon similaire. Je ne connais aucun autre médicament qui agisse ainsi. Il est vrai qu'on a utilisé le jus de pavot avec d'excellents résultats non pour combattre les vraies maladies vénériennes (c'était là une illusion), mais contre les troubles fâcheux dus à l'utilisation et à l'abus de mercure, si fréquents et souvent bien plus graves que la syphilis elle-même.

Avant d'expliquer cette utilisation du jus de pavot, je dois, dans ce contexte, commencer par rappeler quelques faits relatifs à la nature de la syphilis et ajouter ce que j'ai à dire sur le mercure.

512 Un poison est à l'origine de la syphilis. Parmi d'autres propriétés qu'il manifeste sur le corps humain, il a une tendance prononcée à produire des tuméfactions inflammatoires et purulentes des glandes (à affaiblir la tonicité ?62), à affaiblir la cohésion mécanique de la fibre musculaire au point de générer de nombreux abcès étendus dont la nature incurable se reconnaît à leur forme arrondie, et enfin à augmenter l'excitabilité. Or, comme une maladie aussi chronique ne pouvait être guérie que par un remède provoquant une affection très similaire à la syphilis, on ne pouvait imaginer de médicament plus salubre que le mercure.

513 La grande force du mercure à opérer des modifications dans l'organisme consiste à stimuler le système glandulaire par son action directe (et à laisser une induration des glandes comme effet ultérieur indirect). Il affaiblit en outre la tonicité et la cohésion de la fibre musculaire et favorise la dislocation des fibres de telle façon qu'un grand nombre d'abcès étendus se forment, dont la nature incurable se reconnaît à leur forme arrondie, et enfin à augmenter considérablement l'excitabilité (et la sensibilité). L'expérience a montré le grand succès de ce médicament spécifique. Mais comme il n'existe pas de remède produisant des symptômes semblables à ceux de la maladie à guérir elle-même, force est de reconnaître que

le mercurialisme (les modifications et les symptômes ordinaires que provoque cette maladie dans le corps) est très différent de la syphilis. Les abcès de la syphilis se situent dans les zones les plus superficielles, principalement les abcès deutéropathiques<sup>63</sup> (les abcès protopathiques<sup>64</sup> augmentent très lentement en volume), ils sécrètent un liquide visqueux au lieu de pus, les bords se confondent presque avec la peau (excepté les abcès protopathiques) et ils sont pratiquement indolores (uniquement les abcès protopathiques, c'est-à-dire l'abcès dû à la contamination initiale, à l'exception du chancre et du ganglion purulent de l'aîne ou bubon). Les abcès dus au mercure attaquent plus en profondeur (augmentent rapidement en volume) et sont extrêmement douloureux. Certains sécrètent un liquide sanieux corrosif et fluide, d'autres sont recouverts d'une couche trouble, caséeuse, dépassant parfois les bords. Les tuméfactions des glandes provoquées par la maladie vénérienne ne durent que quelques jours: soit elles disparaissent rapidement, soit la glande se met à suppurer. L'activité des glandes attaquées par le mercure est stimulée par l'action directe de ce métal (et de ce fait les tuméfactions de glandes provenant d'autres causes disparaissent) ou bien elles deviennent dures et froides au cours de l'action ultérieure. Le poison vénérien durcit le périoste aux endroits les plus saillants et les plus décharnés des os. Des douleurs pénibles s'y manifestent. Mais à notre époque ce poison ne cause jamais de carie des os. Toutes mes recherches pour découvrir le contraire sont restées vaines. Le mercure supprime la cohésion des parties solides, non seulement des molles mais aussi des os. Il commence par attaquer les os les plus poreux et les plus cachés. Cette carie des os empire d'autant plus que la prise de mercure se prolonge. Une caractéristique du mercurialisme sont les lésions provenant de blessures extérieures qui se transforment en abcès difficiles à guérir, un symptôme qu'on ne rencontre pas dans la syphilis. Les tremblements observés au cours du mercurialisme ne se retrouvent pas dans la syphilis. Le mercure engendre une fièvre insidieuse qui affaiblit beaucoup. Il



est accompagné de soif et produit un amaigrissement important et rapide. Dans le cas de la syphilis, l'amaigrissement ne progresse que très lentement et reste dans des limites modérées.

L'hypersensibilité et l'insomnie sont propres au mercurialisme et non à la syphilis. La plupart de ces symptômes semblent être plutôt dus à l'action ultérieure indirecte qu'à l'action directe du mercure.

Si j'ai été si long ici, c'est parce que les praticiens ont souvent de la peine à distinguer l'intoxication chronique par le mercure des troubles de la syphilis, et combattent ainsi des symptômes qu'ils jugent vénériens et qui pourtant ne proviennent que d'une administration continue de mercure, ceci au préjudice de beaucoup de malades. Mais c'est surtout parce que je veux décrire ici le mercurialisme afin de montrer dans quelle mesure le jus de pavot peut guérir cette maladie comme remède agissant de façon similaire.

516 Si l'action directe du jus de pavot est recherchée et s'il est administré toutes les huit heures au moins, il revigore les forces déclinantes des malades du mercurialisme et calme l'irritabilité en tant que remède agissant de façon contraire. Cela ne se produit toutefois qu'avec des doses importantes, appropriées au degré de faiblesse et d'irritabilité du malade. En effet, seules des doses élevées, fréquemment répétées agissent efficacement contre l'irritabilité accrue des personnes hystériques et hypocondriaques et contre l'hypersensibilité des personnes épuisées. La nature du corps semble retrouver ses valeurs originelles, l'organisme subit une transformation secrète<sup>66</sup> et le mercurialisme finit par être vaincu. Les malades en cours de rétablissement supportent désormais des doses de plus en plus faibles. Le mercurialisme semble être ainsi vaincu par le pouvoir contraire et palliatif du jus de pavot. Cependant, qui connaît la nature quasiment invincible du mercurialisme qui, à son paroxysme détruit et décompose

irrésistiblement les fonctions animales, s'apercevra qu'un simple palliatif ne l'emporterait pas sur ce mal extrêmement chronique si les effets tardifs du jus de pavot n'allaient pas dans le même sens que le mercurialisme et ne contribuaient pas à vaincre le mal. Les effets ultérieurs du jus de pavot utilisé en continu à des doses élevées sont: irritabilité accrue, affaiblissement de la tonicité, faible séparation des parties solides et cicatrisation difficile des plaies, tremblements, amaigrissement du corps, insomnie avec envie de dormir. Ces effets ressemblent beaucoup aux symptômes du mercurialisme. Ces derniers toutefois, s'ils sont prononcés, durent des années, souvent jusqu'à la mort, alors que ceux dus au jus de pavot ne subsistent que quelques heures ou quelques jours. Il faudrait utiliser le jus de pavot pendant très longtemps et à des doses massives pour que les symptômes de son action ultérieure persistent pendant des semaines ou plus. De cette façon, l'action ultérieure du jus de pavot, très restreinte dans le temps, devient le véritable antidote aux effets ultérieurs de durée quasi illimitée du mercurialisme à son paroxysme. Ce n'est pratiquement que de ceux-ci qu'on peut espérer un vrai rétablissement durable. Ces effets ultérieurs peuvent exercer leur vertu curative tout au long du traitement entre les prises de jus de pavot, dès que l'effet initial direct de chaque dose est révolu, et lorsqu'on suspend le traitement.

518 L'action initiale du plomb provoque dans les nerfs à découvert (qui contribuent au mouvement des muscles ?) une douleur violente, déchirante et relâche ainsi la fibre musculaire (par cet effet ?) jusqu'à la paralysie. Elle devient pâle et flétrie, comme le montre la dissection, mais garde une sensibilité externe quoique amoindrie. Non seulement la faculté de contraction de la fibre musculaire attaquée diminue, mais les mouvements encore possibles deviennent plus difficiles qu'en cas de relâchement similaire, par la perte presque totale de l'excitabilité<sup>69</sup>. Toutefois, on n'observe ces effets qu'au niveau des muscles participant aux

- *le plomb*

fonctions naturelles et animales. Quant aux muscles participant aux fonctions vitales, cette action s'exerce sans douleur et à un degré moindre. Comme l'interaction du système vasculaire ralentit (pouls fort et lent), l'origine de la baisse de la température du sang causée par le plomb devient ainsi évidente.

520 Il est vrai que le mercure diminue également de façon très efficace l'attraction des fibres musculaires entre elles, mais il les rend plus réceptives à la substance irritante jusqu'à augmenter leur mobilité. Qu'il s'agisse d'une action directe ou ultérieure indirecte, l'effet est très durable et la substance est donc également très efficace contre le saturnisme grâce à cette dernière propriété comme médicament agissant de façon contraire. Par sa première propriété elle agit néanmoins de façon similaire. Appliqué en frictions externes et administré par voie orale, le mercure a un pouvoir presque spécifique sur le saturnisme. L'action directe du jus de pavot augmente la contraction de la fibre musculaire et diminue l'excitabilité. Grâce à la première propriété il agit de façon palliative contre le saturnisme, mais grâce à la seconde il intervient durablement comme remède agissant de façon similaire.

Selon la nature du saturnisme décrite ci-dessus, on comprendra que l'aide qu'apporte ce métal (le plomb) - qui doit être utilisé avec prudence - contre certaines maladies ne repose que sur une action contraire (n'ayant pas sa place ici), mais qui a néanmoins un effet extrêmement durable.

521 La véritable nature de l'action de l'arsenic n'a pas encore été examinée en détail. Selon mon expérience, il a une forte tendance à provoquer des crampes dans les vaisseaux sanguins et des secousses nerveuses appelées frissons fébriles. S'il est administré à des doses un peu plus élevées (1/6, 1/5 de grain) à un adulte, ces frissons deviennent très marqués. Cette tendance fait de l'arsenic un remède très puissant agissant de manière similaire contre la

- *l'arsenic*

fièvre intermittente, d'autant plus qu'il possède le pouvoir, comme je l'ai constaté, de provoquer une crise revenant quotidiennement, mais toujours plus faiblement, même si on suspend le traitement. Dans les maladies caractéristiques de toute nature (maux de tête périodiques, etc.), la propriété de l'arsenic de provoquer cette spécificité à petite dose (1/10 à maximum 1/6 de grain en solution) est appréciable. Je la prévois inestimable pour les générations à venir qui seront peut-être encore plus hardies, plus attentives et plus prudentes. Comme son efficacité dure plusieurs jours, des doses fréquentes, même très faibles, s'accumulent dans l'organisme pour former une dose énorme et dangereuse. Si on juge nécessaire de prescrire de l'arsenic une fois par jour, il faut diminuer d'au moins un tiers toutes les doses suivantes par rapport à la précédente. Mais si on doit combattre des symptômes de type court, qui reviennent par exemple tous les deux jours, il vaut mieux prescrire une dose pour chaque crise, ceci deux heures auparavant et laisser passer la crise suivante sans administrer d'arsenic. La prochaine dose ne sera donnée que deux heures environ avant la troisième crise. Il est préférable de procéder ainsi même contre les fièvres de quatre jours et de s'attaquer à la série des crises intermédiaires seulement après avoir obtenu un résultat satisfaisant dans la première série de crises. (Dans les types d'affections aux fréquences plus longues, par exemple de sept, neuf et quinze jours, on peut prescrire une dose avant chaque crise.) L'arsenic administré de manière continue dans des doses assez élevées provoque progressivement un état fébrile qui persiste presque toujours. Il sera par conséquent efficace à faible dose contre les fièvres hectiques et rémittentes comme l'expérience l'a déjà partiellement montré, en tant que remède agissant de manière similaire (environ 1/12 de grain). Toutefois, une telle utilisation continue de l'arsenic restera toujours une prouesse de l'art médical vu qu'il a une forte tendance à diminuer la chaleur vitale et la tonicité de la fibre musculaire (d'où les paralysies dues à son utilisation intense ou imprudemment prolongée). Ces dernières

propriétés le rendraient efficace contre les maladies inflammatoires simples comme remède agissant de manière contraire. Il réduit la tonicité de la fibre musculaire en diminuant la proportion de lymphe coagulante dans le sang, ainsi que sa cohésion comme je m'en suis rendu compte en effectuant des saignées sur des personnes intoxiquées par l'arsenic, en particulier celles qui avaient un sang trop dense avant l'utilisation de cet acide métallique. Mais il diminue non seulement la chaleur vitale et la tonicité de la fibre musculaire, mais aussi la sensibilité des nerfs, comme je pense m'en être assuré. Ainsi, en tant que remède agissant de manière contraire, il procure avec une seule petite dose un sommeil tranquille aux forcenés qui ont une fibre musculaire contractée, alors que tous les autres remèdes ont échoué. Les personnes intoxiquées par l'arsenic vivent plus calmement leur mal qu'on pourrait le supposer. Somme toute, il semble tuer plus par anéantissement de la force vitale et de la sensibilité que par l'éventuelle propriété inflammatoire et rongante qui n'agit que localement sans prendre d'ampleur. Si on admet cet argument, la décomposition rapide des cadavres de personnes ayant succombé à l'arsenic, comme de celles mortes de gangrène, devient compréhensible. L'arsenic affaiblit le système absorbant et une vertu curative spécifique résultera peut-être un jour de cette propriété (en tant que remède agissant de manière similaire ou contraire ?), mais il faut toujours faire preuve d'une très grande prudence en cas d'utilisation continue. Je voulais justement rappeler ce pouvoir particulier d'augmenter l'excitabilité des fibres musculaires principalement celles du système des fonctions vitales, d'où la toux et les agitations fébriles chroniques déjà mentionnées.

525 Quand l'arsenic est utilisé à des doses assez élevées et de manière continue, il est rare qu'il ne provoque pas une sorte d'éruption cutanée persistante, du moins une desquamation de la peau, surtout si des remèdes diurétiques et un régime échauffant sont nécessaires. Cette tendance en fait un remède utile pour les

médecins Hindous contre ce terrible mal de la peau qu'est l'éléphantiasis. Peut-être aussi contre la pellagre ? Si comme on le dit, il était vraiment utile contre l'hydrophobie, ce serait grâce à sa propriété (l'influence de la force nerveuse) de réduire l'attraction des fibres musculaires et la tonicité de celles-ci, c'est-à-dire en agissant par force contraire. Comme je l'ai observé, il provoque des douleurs articulaires pénibles et persistantes. Je ne veux pas me prononcer sur la façon dont on pourrait se servir de cette propriété en tant que remède.

526 Quant à l'intoxication par l'arsenic, le plomb et le mercure, l'avenir nous apprendra qu'elle est l'influence de l'une sur l'autre et comment l'une pourrait supprimer l'autre. Au cas où les troubles dus à l'utilisation prolongée de l'arsenic deviendraient préoccupants, l'utilisation libre du jus de pavot en plus de l'utilisation du sulfure de potasse dans les boissons ou les stations thermales pour éliminer le métal encore substantiellement présent sera utile de la même manière que pour combattre le mercurialisme (voir ci-dessus).

527 Je reviens aux végétaux et en particulier à une plante qui mérite d'avoir sa place à côté des poisons minéraux en raison de son action violente et prolongée. Je veux parler de l'if commun (*Taxus baccata*). Les parties utilisées, en particulier l'écorce de l'arbre après la floraison, doivent être administrées avec précaution. En effet, les éruptions cutanées ne surviennent parfois que plusieurs semaines après la dernière dose, souvent avec des signes de décomposition gangreneuse de la fibre. La mort survient parfois subitement, parfois plusieurs semaines seulement après la dernière prise, avec des troubles gangreneux, etc. L'écorce de l'if commun produit semble-t-il une certaine irritation de tous les liquides du corps et un épaissement de la lymphe. Les vaisseaux et les fibres sont excités et pourtant leur fonction est plus entravée que facilitée. Les évacuations peu importantes accompagnées de

- *Taxus baccata*

ténésie rectal, la strangurie, la salive visqueuse, salée brûlante, les sueurs opiniâtres, malodorantes, la toux, les douleurs erratiques pénibles dans les membres après la transpiration, la podagre, l'érysipèle irritant, les pustules, les démangeaisons de la peau et les rougeurs au-dessus des glandes, la jaunisse artificielle, les frissons, la fièvre persistante, etc. Tous ces troubles témoignent de l'action de l'if commun. Les observations ne sont pourtant pas encore assez précises pour qu'on puisse distinguer la première action directe de l'action ultérieure. L'action directe semble persister assez longtemps. Un état de relâchement, sans excitation, en partie sans force vitale de la fibre musculaire et des vaisseaux, en particulier de ceux appartenant au système absorbant, semble être l'effet ultérieur. Il en découle les symptômes suivants: sueurs, salivation, urines aqueuses fréquentes, hémorragies (dissolution des caillots) et, après des doses élevées ou une administration trop prolongée, hydropisie, jaunisse rebelle, pétéchies, décomposition gangreneuse des humeurs. Administrée à des doses faibles augmentées progressivement, l'écorce de l'if commun pourra être utilisée avec un bénéfice durable comme l'expérience l'a déjà partiellement montré dans le cas d'une altération similaire des humeurs et dans un état similaire des parties solides, en un mot contre les troubles morbides similaires à ceux que cette plante provoque: induration du foie, jaunisse et tuméfaction de glandes en cas de fibre musculaire contractée, catarrhes persistants, cystites (en rapport avec la dysenterie, la strangurie, les tuméfactions liées à une fibre musculaire contractée ?), aménorrhée due à une fibre musculaire contractée. (En raison de son action directe de longue durée, elle pourra rendre parfois des services durables dans le rachitisme, l'aménorrhée en cas d'atonie, etc. comme remède agissant de manière contraire. Mais ceci n'a pas sa place ici.)

529 L'aconit (*Aconitum napellus*) provoque des fourmillements et aussi des douleurs déchirantes dans les membres, la poitrine et les mâchoires. C'est un remède essentiel contre toutes sortes de

- *Aconitum napellus*

douleurs des membres. Il sera utile contre les douleurs dentaires chroniques de type rhumatismal, le faux point de côté, la douleur faciale et les suites d'implantation de dents humaines. Il provoque une lourdeur de l'estomac avec sensation de froid, des douleurs dans la partie arrière de la tête, des élancements dans les reins, une inflammation extrêmement douloureuse des yeux, des douleurs aiguës de la langue. Le praticien saura faire correspondre ces maladies artificielles aux maladies naturelles analogues. L'aconit est surtout apte à provoquer vertiges, syncopes, faiblesses, apoplexies et paralysies transitoires, paralysies générales et partielles, hémiplésies, paralysies de certains membres, de la langue, de l'anus, de la vessie, obscurcissement de la vue et cécité temporaire, ainsi que bourdonnements d'oreille. Il est aussi utile dans les cas de paralysies générales et partielles de ces parties, comme l'expérience l'a déjà partiellement prouvé. En tant que remède agissant de manière similaire, il a guéri plusieurs cas d'incontinence urinaire, de paralysie de la langue et d'amaurose, ainsi que des paralysies des membres. Dans les marasmes guérissables et les atrophies partielles, il sera certainement plus efficace que tous les autres remèdes connus, en tant que remède provoquant des troubles morbides similaires. On connaît déjà des cas de ce genre avec de bons résultats. De manière presque aussi spécifique, il provoque des convulsions générales et partielles des muscles de la face, des lèvres et du cou (d'un seul côté) et des muscles oculaires. Dans tous ces derniers cas, il s'avérera utile, de même qu'il a déjà guéri des épilepsies. Il provoque de l'asthme ; comment s'étonner dès lors qu'il ait guéri à plusieurs reprises différents cas d'asthme ? Il provoque des démangeaisons, des picotements de la peau, des desquamations, une éruption rougeâtre ; c'est pourquoi il est si utile contre les affections graves de la peau et les abcès. Sa prétendue efficacité contre les troubles vénériens les plus rebelles ne concernait donc que les symptômes du mercure utilisé contre ces maladies, comme les circonstances l'ont montré. Toutefois, il est précieux de savoir que l'aconit, en tant que remède



similaire provoquant douleurs, affections de la peau, tuméfactions et irritabilité, combat très efficacement le mercurialisme qui lui ressemble et qu'il a l'avantage par rapport au jus de pavot de ne pas causer une faiblesse persistante. Il provoque parfois autour du nombril une sensation de boule ascendante qui répand un froid dans la partie supérieure et postérieure de la tête ; ceci incite à l'essayer dans des cas similaires d'hystérie. Dans l'action ultérieure, le froid initial provoqué dans la tête semble se transformer en une sensation brûlante. On constate dans l'action initiale un froid généralisé, un pouls lent, une rétention des urines, une manie, mais dans l'action ultérieure un pouls peu marqué et rapide qui s'arrête par moments, une transpiration générale, une sécrétion excessive d'urine, de la diarrhée, des émissions involontaires de selles, de la somnolence. (Comme plusieurs plantes qui refroidissent dans leur action directe, il dissout les tuméfactions des glandes). La manie qu'il provoque est une gaieté alternant avec le désespoir ; en tant que remède agissant de manière similaire, l'aconit guérira les manies de ce genre. La durée habituelle de son efficacité est de sept à huit heures, excepté les cas difficiles avec des doses trop importantes.

532 En usage prolongé, la rose de Noël (*Helleborus niger*) provoque des maux de tête pénibles (d'où elle tire probablement son pouvoir contre certaines dépressions et les maux de tête chroniques) et de la fièvre. Elle a donc aussi le pouvoir de guérir la fièvre quarte d'où elle tire son pouvoir partiel contre l'hydropisie dont les formes sont toujours associées à une fièvre rémittente et contre lesquelles il est si utile grâce à son pouvoir diurétique (s'agit-il de l'action directe ou, comme je le suppose, de l'action ultérieure ?). Ce pouvoir est lié à la particularité de la substance d'exciter les vaisseaux sanguins de l'abdomen, de l'anus et de l'utérus. Sa singularité de provoquer une sensation suffocante, constructive dans le nez, peut inciter à la prescrire contre des troubles similaires (que j'ai également observés dans un genre de

- *Helleborus niger*

mélancolie). Sa fréquente confusion avec d'autres racines ne nous a laissé que ces quelques informations véridiques.

533 La douleur térébrante, déchirante provoquée par l'usage interne de l'anémone des prés (*Anemone pratensis*) dans les affections des yeux a conduit à son utilisation bénéfique dans les cas d'amaurose, de cataracte et d'obscureissement de la cornée. Le mal de tête aigu résultant de l'usage interne du sel inflammable cristallisé à partir d'eau distillée suggère l'utilisation de cette plante dans un cas similaire. C'est probablement pour cette raison qu'elle a guéri un jour un cas de mélancolie.

En plus de sa propriété aromatique, la benoîte commune (*Geum urbanum*) possède un pouvoir provoquant des nausées qui engendre toujours une sorte de fièvre dans l'organisme. Elle est donc utile contre la fièvre intermittente, comme les épices utilisées en même temps que l'ipéca.

534 L'action directe de la substance d'amande amère qui constitue la vertu médicinale du noyau des fruits du griottier (*Prunus cerasus*), du merisier à grappes (*Prunus padus*), du pêcher (*Amygdalus persica*), de la variété amère de l'amandier commun (*Amygdalus communis*), mais surtout des feuilles de laurier-cerise (*Prunus laurocerasus*), possède la particularité d'augmenter la force vitale et de contracter la fibre musculaire. Ces deux phénomènes baissent dans la même mesure pendant l'action ultérieure. A doses modérées, l'action directe produit de l'anxiété, une crampe d'estomac spécifique et d'autres crampes toniques, un trismus, un engourdissement de la langue, un opisthotonus alternant avec des crampes cliniques de différentes sortes et d'intensité variable. Toutefois, la substance excitante s'épuise peu à peu et la propriété qui contracte la fibre musculaire ainsi que la force vitale diminuent au cours de l'action ultérieure dans la même mesure qu'elles avaient augmenté auparavant. Froid, atonie, paralysie s'ensuivent,

- *Anemone pratensis*

- *Geum urbanum*

Pour les substances amères :

- *Prunus cerasus*
- *Prunus padus*
- .....

mais disparaissent bientôt.

536 L'eau de laurier-cerise fut parfois utilisée domestiquement comme analeptique dans des cas de faiblesse de l'estomac et du corps, c'est-à-dire comme palliatif agissant de manière contraire, avec de mauvais résultats bien entendu. Il en résultait des paralysies et des apoplexies.

537 Plus curieuse et plus spécifique à notre démarche est la vertu curative de son action directe (qui constitue une sorte de paroxysme fébrile) contre la fièvre intermittente. Si je ne me trompe pas, il s'agit en particulier des fièvres intermittentes qui ne peuvent être guéries par l'écorce seule en raison d'une capacité de contraction trop active de la fibre musculaire. L'eau de cerise noire a également été souvent efficace contre les convulsions des enfants. En tant que remède agissant de manière similaire, l'eau de laurier-cerise s'avérera utile dans les maladies causées par une fibre musculaire trop contractée ou lorsque la contractilité de la fibre musculaire dépasse de loin sa faculté de relâchement, à savoir dans la rage, le tétanos, l'occlusion spasmodique du canal d'évacuation de la bile et dans des crampes toniques similaires, dans certaines manies, etc., comme quelques expériences l'ont montré. L'eau de laurier-cerise mérite également notre attention pour lutter contre les maladies inflammatoires proprement dites où elle agira, du moins en partie, comme remède similaire. Si le pouvoir diurétique observé de la substance d'amande amère se manifeste dans son action ultérieure indirecte, ses vertus contre l'hydropisie avec inflammation chronique du sang laissent espérer de beaux succès.

538 Le pouvoir de l'écorce du merisier à grappes (*Prunus padus*) contre la fièvre intermittente repose aussi sur la substance d'amande amère qu'elle contient et grâce à laquelle elle agit comme remède similaire.

<p>De la rosée du soleil (<i>Drosera rotundifolia</i>) nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'elle provoque la toux et qu'elle a donc été utilisée avec de bons résultats dans les cas de toux catarrhales humides et de grippe.</p>	<p>- <i>Drosera rotundifolia</i></p>
<p>539 Dans son action initiale directe, le principe curatif contenu dans les fleurs et dans d'autres parties du sureau noir (<i>Sambucus nigra</i>) (et de l'hièble ?) semble augmenter la contractilité de la fibre musculaire particulièrement nécessaire aux fonctions naturelles et vitales, ainsi que la température du sang. Dans son action ultérieure indirecte par contre, elle réduit ce pouvoir de la fibre musculaire, diminue la chaleur, relâche l'activité vitale et réduit même les sensations. Si c'est le cas, comme il me semble, ces deux substances seront bénéfiques en tant que remèdes agissant de manière similaire, comme elles le sont dans la crampe tonique des extrémités les plus fines des artères en cas de refroidissement, de catarrhe, d'érysipèle. Les variétés de <i>Sambucus</i> ne seraient-elles pas capable de provoquer elles-mêmes des inflammations érysipélateuses passagères ?</p>	<p>- <i>Sambucus nigra</i></p>
<p>540 Certaines espèces du sumac, par exemple <i>Rhus radicans</i>, semblent posséder une tendance spécifique à provoquer des inflammations érysipélateuses de la peau et des éruptions cutanées. Ne serait-il pas efficace contre l'érysipèle chronique et les maladies de la peau les plus graves ? Le sureau noir (en tant que remède agissant de manière similaire ?) limite l'action trop forte du sumac.</p>	<p>- <i>Rhus radicans</i></p>
<p>A doses relativement élevées, le camphre diminue les sensations dans tout le système nerveux ; il inhibe l'influence des esprits vitaux en quelque sorte empotés (pour utiliser une expression un peu grossière) sur les sens et le mouvement. Il se produit une congestion cérébrale, une sorte de brouillard, des vertiges, une incapacité à contrôler les muscles, à penser, à sentir, à se souvenir. La capacité des fibres musculaires à se contracter, en</p>	<p>- le camphre</p>

particulier celles appartenant aux fonctions naturelles et vitales, semble diminuer jusqu'à la paralysie.

L'excitabilité baisse dans la même proportion, surtout celle des extrémités<sup>81</sup> des vaisseaux sanguins : celle des artères plus grandes baisse dans une moindre mesure et celle du cœur encore moins. Il se produit une sensation de froid dans les parties externes, le pouls devient faible, heurté, peu à peu plus lent et on observe de l'anxiété et des sueurs froides en raison de la différence entre l'état du cœur et celui des extrémités des vaisseaux sanguins. Cet état de la fibre musculaire produit une immobilité, par exemple de la mâchoire, de l'anus, du cou, qui prend l'apparence d'une crampe tonique. On observe une respiration profonde, lente, l'évanouissement<sup>82</sup>. Lors du passage à l'action ultérieure se produisent des convulsions, un état de démence, des vomissements, des tremblements. L'action ultérieure indirecte proprement dite commence par une sensation de réveil et, si je puis m'exprimer ainsi, par une reprise des activités nerveuses jusque là engourdis. La mobilité revient dans les extrémités des artères où elle avait presque disparu, le cœur triomphe de la résistance qu'il rencontrait jusque là. Les pulsations lentes jusque là deviennent plus rapides et plus fortes, l'interaction du système sanguin revient à son point de départ ou le dépasse même dans certains cas (doses de camphre élevées, pléthore, etc.). Le pouls devient plus rapide, plus ample. Plus les vaisseaux sanguins étaient immobiles, plus ils deviennent maintenant mobiles. Il se produit une chaleur accrue dans tout le corps, peut-être aussi des rougeurs et une exsudation uniforme, parfois abondante. Tous ces effets disparaissent après 6, 8, 10, 12, au maximum 24 heures. Parmi toutes les fibres musculaires, c'est le tube intestinal qui tarde le plus à recouvrer sa mobilité. Dans tous les cas où la capacité de contraction de la fibre musculaire l'emporte nettement sur sa capacité de relâchement, le camphre, agissant de façon contraire, apporte une aide rapide mais uniquement palliative dans certaines manies, dans des inflammations locales et générales de type purement rhumatismal

et erysipélateux, ainsi que dans les refroidissements.

543 Comme dans la vraie fièvre nerveuse maligne, le système des fibres musculaires, le système sensitif et la force vitale diminuée présentent une similitude avec l'action initiale directe du camphre, celui-ci œuvre durablement et efficacement en tant que remède agissant de manière similaire. Les doses doivent certes être suffisamment élevées pour voir apparaître une insensibilité et une lassitude presque encore plus grandes, mais elles ne seront administrées que rarement, environ toutes les 36 à 48 heures (si nécessaire).

544 Si le camphre fait vraiment disparaître la strangurie causée par la cantharide, il le fait en tant que remède agissant de manière similaire, car il provoque lui aussi la strangurie. En tant que remède inhibant la sensibilité et décontractant les fibres musculaires (donc en tant que remède contraire, palliatif, dans ce cas suffisant), il guérit en partie les troubles causés par les purgatifs puissants. Dans les effets ultérieurs néfastes de la squille, lorsqu'ils sont chroniques (une différence d'excitabilité trop importante de la capacité de la fibre musculaire à se contracter et à se relâcher), le camphre n'agit que de façon palliative et moins efficace si les prises ne sont pas fréquentes. Il agit de la même façon dans les états chroniques dus à l'abus de mercure. Comme remède agissant de manière similaire et énergique, il est efficace pour lutter contre les frissons persistants des fièvres intermittentes dégénérées (soporeuses) comme adjuvant de l'écorce. L'épilepsie et les convulsions ayant pour origine une fibre atonique, dépourvue d'excitabilité, sont guéries par l'action similaire du camphre. (Il est un antidote connu à des fortes doses de jus de pavot sur lesquelles il agit le plus souvent de manière contraire, en tant que palliatif, mais son action est suffisante car les troubles sont temporaires). De même, le jus de pavot est un contre-poison efficace aux doses élevées de camphre, comme l'expérience me l'a montré. Le jus de

pavot rétablit de manière contraire, mais dans ce cas suffisante, la force et la chaleur vitales diminuées par le camphre. Un phénomène étrange est l'action du café au cours de l'action directe de fortes doses de camphre. Il stimule de façon spasmodique l'irritabilité engourdie de l'estomac. On constate alors des vomissements convulsifs ou une évacuation rapide si on utilise un clystère. Toutefois, la force vitale n'augmente pas, les nerfs engourdis ne deviennent pas plus vifs mais sont au contraire encore plus engourdis, comme il me semble l'avoir appris. L'effet direct le plus étonnant du camphre sur les nerfs réside dans le fait que toutes les passions s'endorment en quelque sorte et qu'il s'ensuit une indifférence totale vis-à-vis des choses extérieures, si intéressantes soient elles, comme j'en ai fait l'expérience. En tant que remède agissant de manière similaire, il sera donc utile contre les manies dont le symptôme principal est l'indifférence avec un pouls étouffé et lent, et des pupilles rétrécies et, selon Auenberg, également en cas de testicules rétractés. Son utilisation contre toutes les formes de manie est inopportune. Il est vrai qu'en usage interne le camphre vient à bout des inflammations passagères, générales et locales. Il supprime même des inflammations chroniques pendant quelques heures. Cependant, dans le cas d'inflammations passagères, les doses doivent être répétées très fréquemment si on veut avoir un bon résultat, c'est-à-dire avant que l'action ultérieure ne se produise. En effet, dans l'action ultérieure, le camphre augmente encore plus la tendance à une nouvelle inflammation, la rend chronique et prédispose l'organisme aux catarrhes et aux refroidissements. En usage externe continu, il peut être plus efficace et on peut remédier d'une autre façon à ses effets secondaires néfastes.

546 Ceux qui s'intéressent aux nouveaux médicaments commettent généralement l'erreur de cacher soigneusement les phénomènes néfastes des médicaments qu'ils défendent, ce qui est tout à fait contraire au but recherché. S'il n'en était pas ainsi, nous

<p>pourrions par exemple, sur la base des effets morbides que l'écorce du marronnier d'Inde (<i>Aesculus hippocastanum</i>) est susceptible de provoquer, estimer ses vertus médicinales à leur juste valeur et étudier si cette écorce est efficace contre l'authentique fièvre intermittente ou ses variantes et lesquelles ? Le seul phénomène que nous connaissions d'elle est la sensation de striction de la poitrine qu'elle provoque. Elle sera donc utile contre l'asthme spasmodique (périodique).</p>	<p>- <i>Aesculus hippocastanum</i></p>
<p>547 Les symptômes particuliers provoqués par le raisin d'Amérique chez l'homme valent la peine d'être décrits en détail. Il s'agit certainement d'une plante très médicinale. Chez l'animal elle provoque la toux, des tremblements, des convulsions.</p> <p>Comme l'écorce de l'ormeau (<i>Ulmus campestris</i>) augmente les éruptions cutanées au début de son utilisation interne, il est plus que probable qu'elle ait une tendance à exercer le même effet par elle-même. Elle sera donc utile contre les éruptions cutanées, ce que l'expérience confirme largement.</p>	<p>- <i>Ulmus campestris</i></p>
<p>548 Le jus des feuilles du chanvre cultivé (<i>Cannabis sativa</i>) est apparemment un narcotique semblable au jus de pavot. Mais cela ne semble qu'être le cas selon les informations incomplètes relatives à ses effets morbides dont nous disposons. Je ne pense pas me tromper en annonçant qu'il possède des propriétés différentes qui vont se révéler être des vertus médicinales particulières quand elles seront connues. Il entraîne une baisse de la vue et toutes sortes de visions généralement agréables dans la folie qu'il provoque.</p>	<p>- <i>Cannabis sativa</i></p>
<p>549 Il semble que dans son action directe, le safran (<i>Crocus sativus</i>) diminue la circulation du sang et la chaleur vitale. On a constaté un ralentissement du pouls, un teint pâle, des vertiges et une lassitude. C'est sans doute pendant cette phase qu'on observe la tristesse et les maux de tête qu'il engendre parfois. Ce n'est probablement que pendant la deuxième phase, l'action ultérieure</p>	<p>- <i>Crocus sativus</i></p>



indirecte, qu'apparaissent une gaieté folle et débridée, l'engourdissement des sens, l'augmentation du flux artériel, la chaleur qu'il suscite et enfin les hémorragies qui en découlent. Pour cette raison, il peut probablement guérir des congestions sanguines en tant que remède agissant de façon similaire, puisque son pouvoir de renforcer la circulation du sang ne s'exerce que pendant l'action ultérieure et qu'il y a donc forcément une réaction contraire pendant l'action directe. Il s'est avéré efficace comme remède agissant de façon similaire contre les vertiges et les maux de tête accompagnés d'un pouls lent. Dans certains cas de mélancolie avec ralentissement de la circulation sanguine et dans l'aménorrhée, il semble également donner de bons résultats en tant que remède agissant de manière similaire. Il a entraîné la mort par apoplexie (dans son action directe) et on aurait constaté son pouvoir bénéfique dans des troubles identiques (probablement atones). Les troubles dus à son action ultérieure indiquent une forte excitabilité de la fibre musculaire. C'est sans doute pour cela qu'il provoque si facilement l'hystérie.

550 L'ivraie (*Lolium temulentum*) est une plante si active que celui qui connaît les symptômes morbides qu'elle provoque louera l'époque où l'on a appris à l'employer pour le bien de l'humanité. Les principaux troubles causés par l'action directe des graines sont des crampes apparemment toniques (une sorte d'immobilité) avec relâchement de la fibre musculaire et inhibition de la vitalité, grande angoisse, lassitude, froid, contraction de l'estomac, asthme, troubles de la déglutition, raideur de la langue, maux de tête oppressants et vertiges (ces deux dernières manifestations persistent plus longtemps que tout ce qu'on a pu observer avec n'importe quelle autre substance, c'est-à-dire pendant plusieurs jours à son paroxysme), bourdonnements d'oreilles, insomnie, absence de sensations ou faiblesse des sens extérieurs, rougeurs du visage, regard fixe, étoiles devant les yeux. Lorsqu'on passe à l'action ultérieure, les crampes deviennent cloniques. On observe

- *Lolium temulentum*

un bégaiement, des tremblements des vomissements, de fréquentes émissions d'urine, des sueurs (froides), (des éruptions cutanées, des ulcérations de la peau ?85), des bâillements (et autres crampes), une vue affaiblie, un sommeil prolongé. Dans la pratique, on rencontre des vertiges et des céphalées extrêmement opiniâtres que nous renonçons généralement à traiter en raison de leur caractère incurable. Les graines de l'ivraie semblent être destinées aux cas les plus graves de ce genre, probablement aussi à l'idiotie, ce scandale de l'art médical. Elles promettent également de bons résultats contre la surdité et l'amaurose.

551 La scille maritime (*Scilla maritima*) semble exercer une action forte de très longue durée sur l'organisme. Faute d'informations précises, je ne peux pas distinguer avec précision son action directe de son action ultérieure indirecte. Il me semble que cette force a une tendance très durable à diminuer la capacité du sang à fonctionner comme calorique et à créer ainsi dans le corps une tendance durable aux inflammations chroniques. Comme ce point est obscur, je ne saurais dire si on peut utiliser ce pouvoir de façon positive, car il a été jusqu'ici un écueil à l'utilisation de cette drogue. Mais ce pouvoir a certainement ses limites. Il n'exerce, du moins au début, qu'une action inflammatoire aiguë et sa propriété inflammatoire chronique de nature insidieuse ne se manifeste principalement qu'après une utilisation de longue durée. Aussi, la scille maritime me semble-t-elle plus indiquée contre les inflammations pures et dans les cas de contractions musculaires lorsque son utilisation est vraiment nécessaire, que dans les cas d'humeurs froides ou hectiques et inflammatoires, et de fibres musculaires décontractées et souples. Les bienfaits incomparables apportés par la scille dans les cas de pneumonie et son extrême nocivité quand elle est utilisée de façon continue contre la phtisie pulmonaire chronique ulcéreuse, ainsi que contre la phtisie glaireuse, en sont une preuve suffisante. Il ne s'agit pas ici de soulagements palliatifs. La force de la scille maritime permet aux

- *Scilla maritima*

muqueuses de sécréter un mucus liquide au lieu d'un mucus visqueux, comme le fait habituellement toute diathèse moyennement inflammatoire. A des doses élevées, la scille provoque de la strangurie. Par conséquent, elle est probablement très bénéfique dans les rétentions d'urine de certaines formes d'hydropisie en favorisant la miction, comme nous le confirme l'expérience quotidienne. Les hygromas aigus et d'apparition rapide constituent son domaine d'action par excellence. Elle a guéri certaines formes de toux irritative puisque elle-même provoque la toux.

553 L'ellébore blanc (*Veratrum album*), plante médicinale sans pareille a une action extrêmement toxique, ce qui va inciter le médecin qui recherche la perfection à être circonspect et aussi susciter chez lui l'espoir de vaincre certains cas des plus difficiles qui n'ont généralement pas pu être guéri à ce jour. Dans son action directe, cette plante provoque une sorte de folie qui s'exprime par un état de détresse et de désespoir à des doses élevées, et par de l'indifférence pour des choses perçues comme réelles par l'imagination, bien que n'existant pas à des doses faibles. Dans l'action indirecte, elle provoque: a) un échauffement de tout le corps ; b) une sensation de brûlure dans différentes parties externes du corps, comme les omoplates, le visage, la tête, etc. ; c) une inflammation de la peau et une enflure du visage et parfois de tout le corps (à des doses élevées) ; d) des éruptions cutanées et une desquamation de la peau ; e) une sensation de picotement dans les mains et les doigts, des crampes toniques ; f) une constriction de la gorge, une sensation d'étouffement ; g) un engourdissement de la langue, des glaires visqueuses dans la bouche ; h) une constriction de la poitrine ; i) des troubles pleurétiques ; k) des crampes de mollet ; l) une sensation d'angoisse (dévorante ?87) dans l'estomac, des nausées ; m) des coliques dans le ventre et des douleurs aiguës dans les entrailles ; n) une grande angoisse générale ; o) des vertiges ; p) des maux de tête (confusion

- *Veratrum album*

Nous ne pouvons que faire un renvoi au texte sur le même sujet traité par Hippocrate de ce travail.

mentale) ; q) une très grande soif. Lors du passage à l'action ultérieure indirecte, la crampe tonique disparaît et devient clonique. On observe alors: r) des tremblements ; s) un bégaiement ; ss) des yeux révoltés ; t) du hoquet ; u) des éternuements (en médication interne) ; v) des vomissements (à des doses élevées, des vomissements noirs, sanguinolents) ; w) de petites selles douloureuses, accompagnées de ténésme ; x) des spasmes locaux ou généralisés (à des doses élevées) ; y) des sueurs froides (des sueurs de sang à des doses très élevées) ; z) une miction aqueuse et abondante ; aa) une salivation abondante ; bb) des expectorations ; cc) une sensation de froid généralisée ; dd) une extrême faiblesse ; ee) des évanouissements ; ff) un sommeil long et profond. Certains symptômes dus à l'action directe, l) m) n) p) q) nous incitent à expérimenter cette plante contre la fièvre dysentérique et éventuellement la dysenterie elle-même. La folie qu'elle provoque, ainsi que certains symptômes dus à l'action directe tels que e) f) g) h) n) q) nous incitent à l'utiliser dans les cas d'hydropisie avec la perspective d'un résultat prometteur. Un chien y a réagi par un véritable accès de fureur qui a duré huit minutes. Les anciens louent les qualités de cette plante contre l'hydropisie. Les symptômes f) et h) lui confèrent une action spécifique (contre le tétanos ?) dans le cas de constriction spasmodique de l'oesophage et contre l'asthme spasmodique. Dans les éruptions cutanées chroniques, elle rendra des services durables à cause des symptômes c) et d), comme nous en avons fait l'expérience dans l'herpès. Elle est efficace contre les affections dites nerveuses si elles ont pour origine une contraction de la fibre musculaire ou des symptômes inflammatoires tels que a) et q), et que les symptômes présentent par ailleurs une très grande similitude avec la maladie de l'ellébore. Il en va de même pour les manies de ce genre. Un aubergiste vivant à la campagne, à la musculature d'une grande tonicité, au corps vigoureux, au visage rouge, à la mine resplendissante et aux yeux légèrement exorbités ressentait presque tous les matins au réveil une sensation

d'angoisse au niveau de l'estomac. Après plusieurs heures, elle envahissait la poitrine en la serrant, parfois jusqu'à l'arrêt respiratoire, puis quelques heures plus tard, le mal envahissait la région de la gorge et menaçait de l'étouffer (il lui était impossible d'avaler le moindre aliment solide ou liquide). A la tombée de la nuit, le mal quittait également cette région et s'installait dans la tête accompagné de mélancolie, de désespoir, de désolation et d'idées de suicide, jusque vers dix heures où tous les symptômes morbides disparaissaient avec la venue du sommeil. La folie spécifique à l'ellébore que j'ai décrite, la contraction de la fibre musculaire de ce malade et les symptômes f) g) h) l) m) m'ont incité à lui prescrire trois grains d'ellébore chaque matin. Il a suivi ce traitement pendant quatre semaines jusqu'à la disparition progressive de tous les troubles de cette affligeante maladie qui avait duré plus de quatre ans.

Une femme de 35 ans, qui avait eu de nombreuses crises d'épilepsie pendant ses grossesses, fut prise quelques jours après son dernier accouchement, d'une folie furieuse avec spasmes généralisés des membres. Pendant dix jours, on essaya sans succès de la purger par le haut et par le bas. Vers minuit, elle avait régulièrement un accès de fièvre accompagné d'une grande agitation. Elle s'arrachait alors tous les vêtements du corps et particulièrement tout ce qu'elle portait autour du cou. Le quinquina ne faisait disparaître la fièvre que pendant quelques heures et augmentait la soif et l'angoisse. Le jus épaissi de pomme épineuse administré sur le conseil de Bergius calma rapidement les spasmes et procura plusieurs heures de lucidité pendant lesquelles elle nous apprit que ce qui la gênait le plus (hormis la fièvre) était cette sensation d'étouffement au niveau de la gorge et de la poitrine, sans parler des douleurs dans tous les membres. C'est tout ce que ce remède pouvait faire. Au contraire, les derniers troubles décrits avaient tendance à s'amplifier en poursuivant le traitement: le visage se tuméfiait, l'angoisse devenait extrême, la fièvre montait. Les vomitifs n'agissaient pas, le jus de pavot causait de

l'insomnie et augmentait l'agitation ; les urines étaient brun foncé, la constipation permanente. L'extrême faiblesse de la malade interdisait les saignées qui de toute façon auraient été peu utiles. Les délires réapparurent malgré l'extrait de pomme épineuse, de même que les spasmes et l'enflure des pieds. Le matin, je lui administrai un demi-grain de poudre d'ellébore blanc et la même dose vers deux heures de l'après-midi. Des délires d'un autre genre apparurent, ainsi que des glaires visqueuses dans la bouche, mais pas de fièvre. Le sommeil vint et, au matin, les urines étaient blanchâtres et troubles. La patiente se sentait bien, elle était calme et raisonnable, mais très faible. La sensation d'étouffement dans la gorge avait disparu, son visage et ses pieds avaient désenflé. Le lendemain soir pourtant, alors qu'elle n'avait pas pris de médicament, elle ressentit un resserrement au niveau de la poitrine. On lui administra donc encore un demi-grain d'ellébore blanc l'après-midi suivant. On observa des délires à peine perceptibles, un sommeil calme et, tôt le matin, une miction abondante et plusieurs petites selles. Pendant deux jours encore, elle prit l'après-midi un demi-grain d'ellébore blanc. Dès ce moment, tous ses troubles étaient partis, la fièvre avait disparu et un bon régime de vie eut raison de sa faiblesse.

Je parlerai à un autre moment d'une colique spasmodique guérie encore plus rapidement par l'ellébore blanc.

En tant que remède provoquant des manies et des crampes, il s'est avéré efficace pour combattre les états obsessionnels. Il sera utile contre les crises d'hystérie et d'hypocondrie ayant pour origine une fibre musculaire contractée, comme il l'a déjà été par le passé. La pneumonie trouvera en lui un remède efficace. Son action est brève. Elle dure cinq à huit heures environ, dix heures au maximum y compris l'action ultérieure, sauf dans les cas graves nécessitant des doses élevées.

559 Les graines de l'herbe aux poux (*Sabadilla officinalis*) provoquent une confusion mentale et des convulsions et guérissent

- *Sabadilla officinalis*

ces même troubles. Les circonstances exactes ne sont toutefois pas encore connues. Ces graines engendrent aussi une sensation de picotement dans tous les membres, comme j'ai pu le constater. De plus, elles sont censées provoquer des maux d'estomac et des nausées.

Selon les informations dont je dispose, la fausse oronge (*Agaricus muscarius*) provoque dans son action initiale directe une folie proche de l'ivresse et dépourvue de peur (accompagnée d'intentions vindicatives et hardies et un penchant à faire des vers et à dire des prophéties), une augmentation des forces, des tremblements et des convulsions. Dans son action ultérieure, elle engendre lassitude et sommeil. Elle a donc été utilisée avec succès contre l'épilepsie accompagnée de tremblements (causée par une grosse frayeur). Grâce à ses effets, elle guérira des maladies mentales et obsessionnelles similaires. Son action directe dure douze à seize heures.

560 La noix de muscade (*Myristica aromatica*) diminue très durablement l'excitabilité de tout le corps, principalement des premières voies. (N'augmente-t-elle pas la contractilité de la fibre musculaire, principalement des premières voies, et ne réduit-elle pas sa capacité de se relâcher ?). A des doses importantes, son action initiale directe prend la forme d'une insensibilité totale du système nerveux, de surdité, d'immobilité, d'absence de discernement. Son action ultérieure engendre maux de tête et sommeil. Elle a des propriétés échauffantes.

Ne serait-elle dès lors pas utile dans les cas d'idiotie accompagnés de relâchement et d'excitabilité des premières voies ? Comme remède contre l'idiotie en tant que substance agissant de façon similaire et contre les deux autres troubles en tant que substance agissant de façon contraire ? Il semblerait qu'elle ait été efficace pour soigner les paralysies de la gorge, probablement comme remède agissant de façon similaire.

- *Agaricus muscarius*

- *Myristica aromatica*

561 La rhubarbe est plus efficace par sa tendance à favoriser l'évacuation des selles que par son pouvoir astringent dans les diarrhées afécales, même à des doses extrêmement faibles.

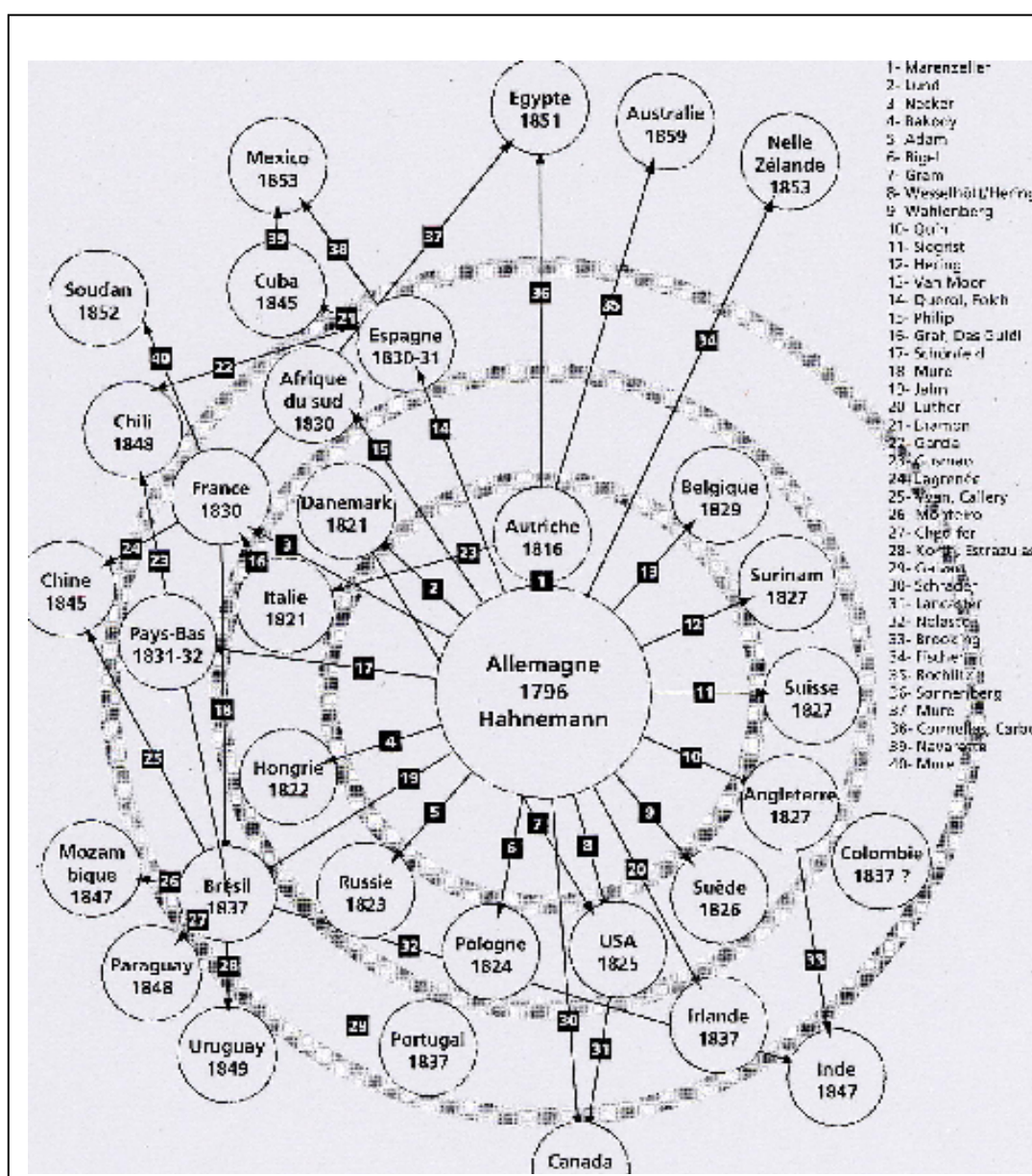
Les remèdes topiques contre la douleur comme la cantharide, les pansements à la moutarde, le raifort râpé, l'écorce du bois gentil, la renoncule écrasée, les ventouses calment la douleur sourde et permanente, par une douleur de nature différente provoquée artificiellement et ceci souvent avec un résultat positif et durable.

- *la rhubarbe*



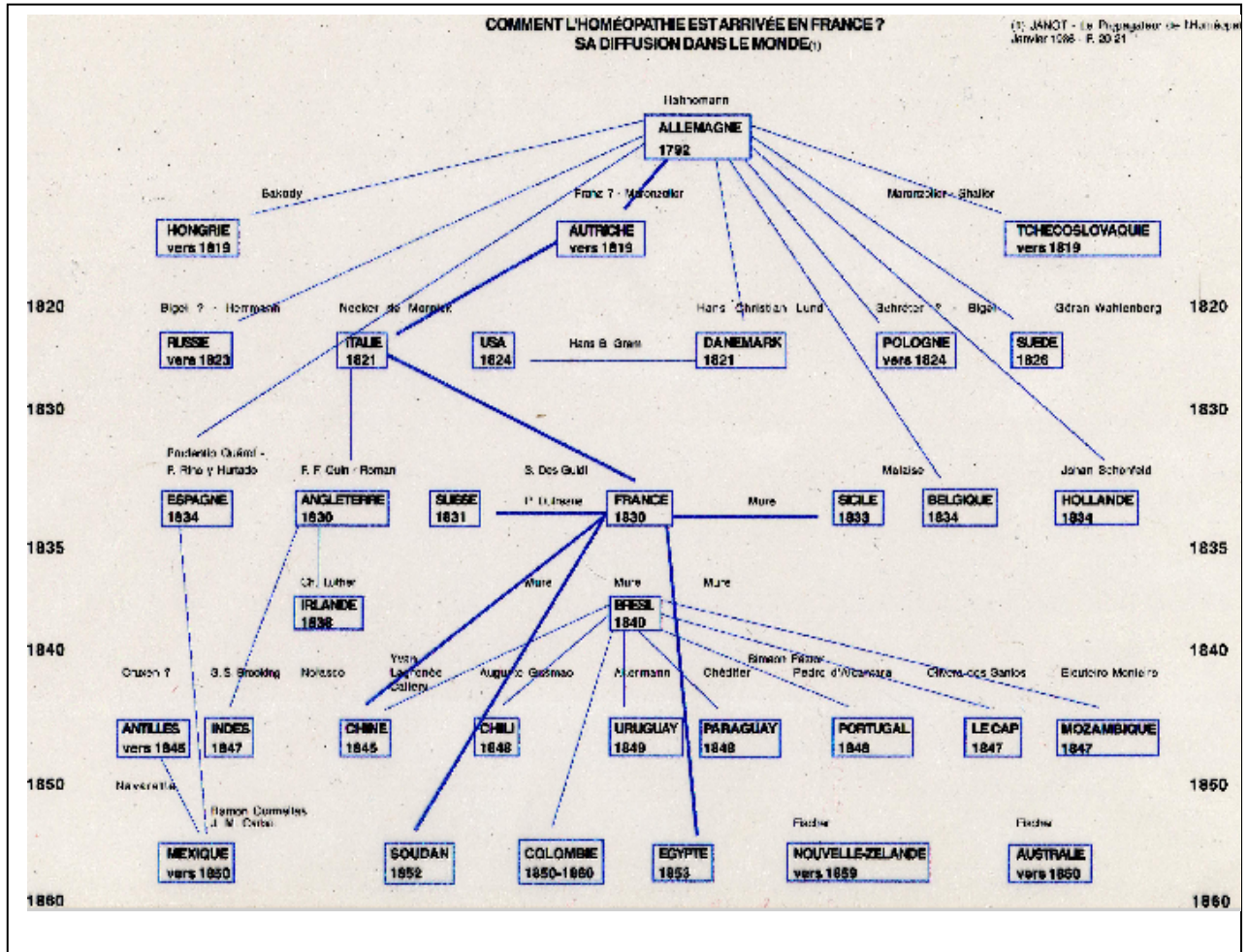
## Annexe n°3

### Diffusion de l'homéopathie



D'après Rodolphe Titchner, *Geschichte Der Homöopathie*, Leipzig, 1937, p 114

D'après Charles Janot, *Histoire de l'homéopathie Française*, compte d'auteur, 1955, p 146



## Annexe n°4

*Traité de la chymie, enseignant par une brève et facile méthode toutes ses plus nécessaires préparations, Christophle Glaser.*

Document électronique, D'après <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k26763n>



# TRAITE DE LA CHYMIE.

ENSEIGNANT PAR VNE  
briève & facile Methode toutes ses  
plus necessaires preparacions.

Par *CHRISTOPHLE GLASER*,  
*Apoicaire ordinaire du Roy & de*  
*Monseigneur le Duc d'Orleans.*

SECONDE EDITION.

Reueü & Augmentée par l'Authéür.

A PARIS,  
Chez *IEAN D'HOVRY*, au bout  
du Pont-neuf, sur le Quay des RR. PP.  
Augustins, à l'Image S. Iean.  
M. DC. LXVIII.  
*Avec Privilege du Roy.*



# TRAITE DE LA CHYMIE.

LIVRE PREMIER.

## CHAPITRE I.

*Des Noms & definition  
de la Chymie.*

**N**OSTRE dessein dans ce Traite  
est de donner vne connoissan-  
ce particuliere de la Chymie,  
tant pour sa Theorie que pour sa Prati-  
que, par vne methode la plus succin&e  
& la plus intelligible de toutes; & nous

A

## 2 TRAITÉ DE LA CHYMIE.

commencerons par les diuers noms qui luy ont esté donnez tant par les Anciens que par les Modernes : l'ethimologie du nom de la Chymie vient du mot Grec *χίμα*, qui signifie fondre, de là vient qu'on l'appelle Philosophie fusoire ; ou si on veut on la tirera de *χίμα*, c'est à dire suc, à cause qu'elle enseigne à extraire le suc interne des corps ; on l'appelle aussi spagyrie de *σπάγειν*, ou separer, & *σύνειναι*, qui veut dire assembler, à cause que par elle on separe & rassemble les substances ; quelques-vns l'appellent Pyrotechnie, parce que ses operations s'accomplissent par le feu : d'autres l'appellent art distillatoire, puis que cette operation est celle dont on se sert le plus. D'autres enfin l'art hermetique, pource que Hermes est vn de ses plus celebres & plus anciens Autheurs ; on y adjouste la particule al pour dire Alchimie, à l'imitation des Arabes, lesquels s'en seruent pour exprimer l'excellence des choses ; mais sans nous arrester aux differens noms, nous nous tiendrons à celuy de Chymie, comme estant le plus en

### LIVRE PREMIER. 3

usage. Et quoy que les Autheurs luy aient donné plusieurs definitions, ceux la l'ont assez bien definie qui veulent que la Chymie soit vn art scientifique, par lequel on apprend à dissoudre les corps pour en tirer les diuerses substances dont ils sont composez, & à les réunir & rassembler pour en faire des corps exaltez.



**TABLE DES MATIERES**  
Contenuës au second Liure.

**C**ertaines remarques que l'on doit faire  
auant que venir aux preparatiens,  
65

De l'Or,	76
Purification de l'Or par la coupelle,	77
Purification de l'Or par la cementation,	78
Purification de l'Or par l'inquart,	80
Purification de l'Or par l'Antimoine,	84
Or fulminant,	87
Calcination de l'Or par le Mercure,	90
Autre calcination d'Or,	92
Poudre d'Or diaphoretique,	93
De l'Argent,	95
Purification de l'Argent par la coupelle,	97
Vitriol de Lune,	98
Teinture de Lune,	100
Pierre infernale, ou caustique perpetuel,	103
Du Plomb, ou Saturne,	106
Purification du plomb,	107
Calcination du plomb,	107
Autre calcination du plomb,	110
Autre calcination du plomb,	110
Sel ou sucre de Saturne,	111

**TABLE.**

Esprit de Venus,	149
Vitriol volatil de Venus, & son Magistere,	151
Esprit de Venus,	154
Du Vis-Argent,	154
Purification du Mercure,	156
Sublimation du Mercure en Cinabre, & sa renouuvelation en Mercure coulant,	158
Precipité Rouge,	161
Turbith mineral,	163
Precipité blanc,	165
Sublimé corrosif,	167
Sublimation du Mercure doux,	169
De l'Antimoine,	171
Regule d'Antimoine ordinaire,	172
Regule d'Antimoine avec le Mars,	174
Preparations des fleurs d'Antimoine,	177
Autre preparation de fleurs d'Antimoine, avec addition de Salpêtre,	179
Autre preparation de fleurs d'Antimoine,	182
Antimoine diaphoretique,	183
Saffran des métaux,	185
Extrait d'Antimoine,	187
Beurre ou huile glaciale d'Antimoine, & son Cinabre,	188
Autre beurre, ou huile glaciale d'Antimoine,	190

**TABLE.**

Magistere de plomb,	114
Esprit ardent, dit de Saturne; mais plustoit esprit du sel volatil du vinaigre,	116
De l'Etain,	118
Purification de l'Etain,	119
Calcination de l'Etain,	119
Sel de Jupiter,	120
Magistere de Jupiter,	125
Du Fer,	125
Purification du Fer,	126
Calcination de Mars, & sa reduction en Saffran astringent,	127
Autre Saffran de Mars adstringent,	128
Saffran de Mars aperitif,	129
Vitriol de Mars,	130
Autre Saffran de Mars aperitif,	133
Autre Saffran de Mars aperitif,	134
Teinture de Mars aperitive par le moyen du Tarsse,	135
Extrait de Mars aperitif,	138
Extrait de Mars adstringent,	140
Sel de Mars,	141
Du Cuivre,	144
Purification du Cuivre,	145
Calcination du Cuivre,	146
Vitriol de Venus,	147
Autre Vitriol de Venus,	148

**TABLE**

Poudre Emetique, ou a' Algarot,	192
Bezoar mineral,	193
Verre d'Antimoine,	195
Correction du verre d'Antimoine,	196
Du Cinabre mineral,	198
Vinification du Mercure de Cinabre natif & separation de son soulfre en mesme temps,	200
Precipitation du Mercure de Cinabre naturel sans addition,	201
Du Bismuth, ou Estain de glace,	203
Magistere du Bismuth,	203
Fleurs du Bismuth,	204
Du sel commun,	205
Calcination du sel commun,	207
Esprit de sel,	208
Du Nitre ou Salpêtre,	211
Purification du Nitre,	212
Cristal mineral ou Sel prunelle,	213
Sel Antifebrile,	215
Sel Polycresse,	217
Esprit de Nitre,	219
Eau forte,	220
Eau Regale,	222
Autre eau Regale,	223
Autre eau Regale,	223
Du sel Armoniac,	224
Purification du sel Armoniac,	225

**TABLE**

<i>Poudre Emetique, ou a' Algarot,</i>	192
<i>Bezoar mineral,</i>	193
<i>Verre d' Antimoine,</i>	195
<i>Correction du verre d' Antimoine,</i>	196,
<i>Du Cinabre mineral,</i>	198
<i>Vivification du Mercure de Cinabre natif &amp; separation de son soulfre en mefme temps,</i>	200
<i>Precipitation du Mercure de Cinabre naturel fans addition,</i>	201
<i>Du Bismuth, ou Eftain de glace,</i>	203
<i>Magiftere du Bismuth,</i>	203
<i>Fleurs du Bismuth,</i>	204
<i>Du fel commun,</i>	205
<i>Calcination du fel commun,</i>	207
<i>Effrit de fel,</i>	208
<i>Du Nitre ou Salpêtre,</i>	211
<i>Purification du Nitre,</i>	212
<i>Cristal mineral ou Sel prunelle,</i>	213
<i>Sel Antifebrilé,</i>	215
<i>Sel Polycreffé,</i>	217
<i>Effrit de Nitre,</i>	219
<i>Eau forte,</i>	220
<i>Eau Regale,</i>	222
<i>Autre eau Regale,</i>	223
<i>Autre eau Regale,</i>	223
<i>Du fel Armoniac,</i>	224
<i>Purification du fel Armoniac,</i>	225

**TABLE**

<i>Sublimation du fel Armoniac en fleurs,</i>	226
<i>Distillation de l'effrit volatil urineux du fel Armoniac,</i>	227
<i>Distillation de l'effrit acide du fel Armoniac,</i>	231
<i>Fixation du fel Armoniac,</i>	232
<i>De l' Alum de Roche,</i>	234
<i>Purification de l' Alum,</i>	235
<i>Distillation de l' Alum, &amp; fa calcination en mefme temps,</i>	235
<i>Sel Febrifugue de l' Alum,</i>	238
<i>Du Vitriol,</i>	239
<i>Purification du Vitriol,</i>	241
<i>Vitriol vomitif, appellé Gilla,</i>	241
<i>Calcination du Vitriol,</i>	242
<i>Distillation du Vitriol,</i>	243
<i>Sel fixe de Vitriol,</i>	248
<i>Soulfre de Vitriol,</i>	249
<i>Du Cristal de Roche,</i>	251
<i>Teinture de Cristal,</i>	251
<i>Liquueur du Cristal,</i>	254
<i>Magiftere de Cristal,</i>	255
<i>Du Coral,</i>	256
<i>Sel de Coral,</i>	257
<i>Magiftere de Coral,</i>	259
<i>Teinture de Coral,</i>	259
<i>Autre teinture de Coral,</i>	263

## Les pharmacopées ayant référencés l'homéopathie

*d'après le Livre blanc de l'OMHI, 2003*

**1934** : Reconnaissance officielle en **Allemagne** de la **Pharmacopée Homéopathique** du Dr W. Schwabe

**1938** : **Federal Food, Drug and Cosmetic Act** : reconnaissance officielle du médicament homéopathique aux **États-Unis** par la FDA (Food and Drug Administration).

**1948** : Officialisation pour la première fois en **France** des techniques de fabrication du médicament homéopathique

**1965** : Officialisation de la préparation du médicament homéopathique dans la **Pharmacopée Française** (8<sup>e</sup> édition).

**1971** : Début de la publication de la **Pharmacopée Homéopathique Indienne**

**1976** : Publication de la 1<sup>ère</sup> édition de la **Pharmacopée Homéopathique Brésilienne**

**1978** : Publication de la 1<sup>ère</sup> édition du **HAB (Pharmacopée Homéopathique Allemande)**

**1980** : Reconnaissance de l'homéopathie au **Brésil** par le Conselho Federal de Medicina comme une spécialité médicale

**1982** : Publication de la **HPUS (Homœopathic Pharmacopœia of United States)**, 8<sup>ème</sup> édition, supplément A

**1983** : Publication de la nouvelle édition de la **Pharmacopée Française** (10<sup>ème</sup> édition) qui officialise les dilutions au-delà de 9 CH.

**1988** : Publication au Journal Officiel des **Bonnes Pratiques de Fabrication et de Production Pharmaceutique (BPF) en France**

**1988** : Publication par la FDA (Food and Drug Administration) d'un **Compliance Policy Guide** pour les médicaments homéopathiques aux **Etats-Unis**.

**1992** : Publication au Journal Officiel des Communautés Européennes de deux **directives européennes** portant spécifiquement sur les médicaments homéopathiques afin d'harmoniser la réglementation et de permettre à terme leur libre circulation

**1995** : Première publication d'une monographie « Préparations homéopathiques » dans la 2<sup>ème</sup> édition de la **Pharmacopée Européenne**.

**1995** : Transposition de la directive 92/73 aux **Pays-Bas** par l'arrêté du 29 décembre 1995

**1997** : Reconnaissance de l'exercice médical de l'homéopathie par le Conseil National de l'Ordre des médecins français (rapport Lebatard-Sartre)

**1997** : Publication de la 2<sup>ème</sup> édition de la **Pharmacopée Homéopathique Brésilienne** par le ministère de la Santé

**1998** : Parution au Journal Officiel du décret d'application (98/52) de la loi du 18 janvier

1994 (transposition des deux directives européennes concernant le médicament homéopathique en droit français)

**1999** : *Transposition de la directive 92/73 en **Belgique** par l'arrêté royal du 23 juin 1999*

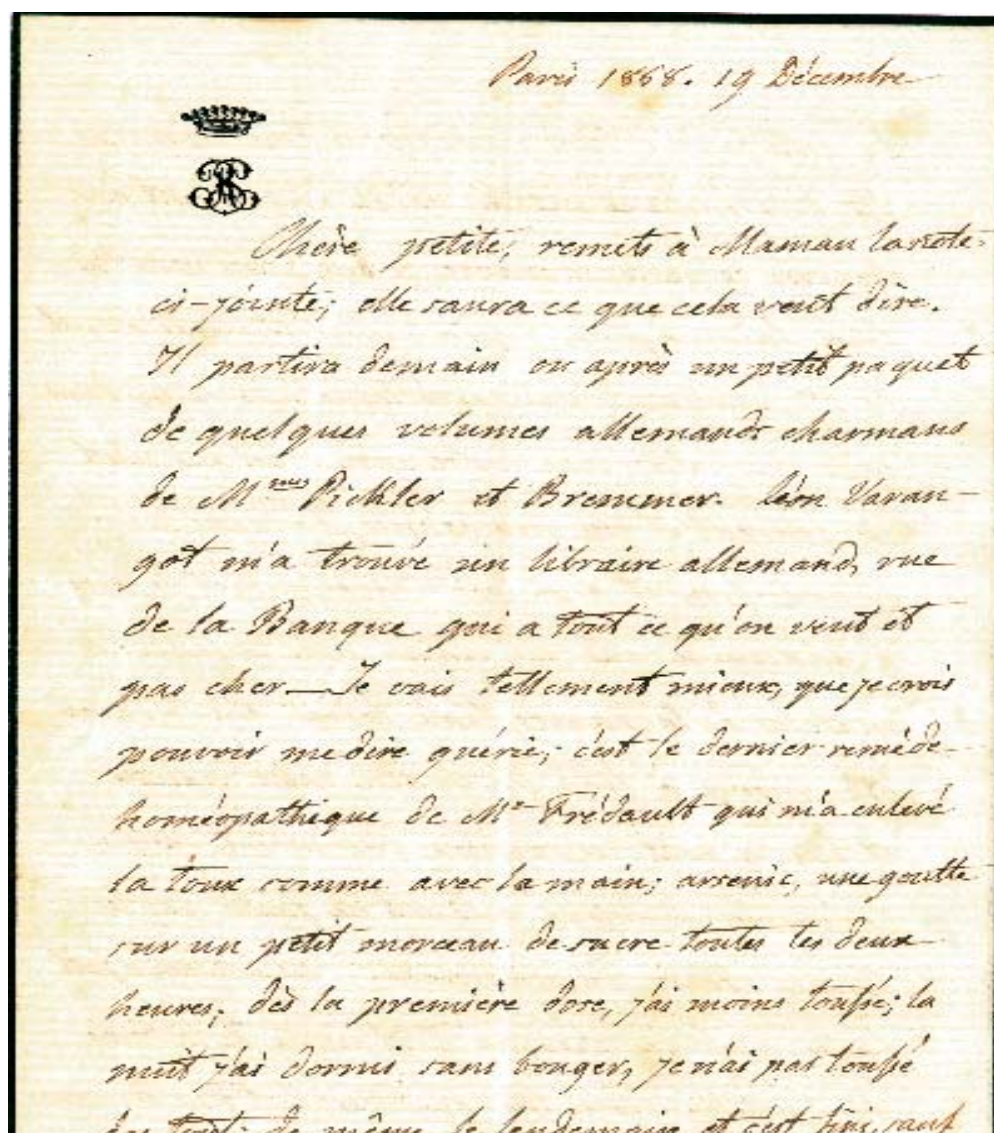
**2002** : *Publication de la 4<sup>ème</sup> édition de la **Pharmacopée Européenne** réservant un chapitre spécial aux médicaments homéopathiques.*



## Annexe n°6

### Lettres de la Comtesse de Ségur, Bibliothèque Labadens

Extraits des Cahiers séguriens, association des Amis de la comtesse de Ségur :  
Responsable de publication Rémy Saudrai, 3 rue de l'abbé Roger Derry, 61270 Aube.



Paris 1828 5 Novembre.



Chère bonne petite, je te remercie  
beaucoup de ta bonne longue lettre; comment  
peux-tu imaginer que je sois mécontente de ce  
que tu me m'écris pas plus souvent, quand j'ai  
de vos nouvelles tous les jours par Papa et Camille;  
pourquoi m'écrivais-tu quand je suis par eux au  
contraire de ce que vous convenez: Tu sais que je n'ai  
pas cette égouïté exagérée qui veut être le point de  
mise de toutes les actions, pensées, souvenirs, &c.  
Je serais bien fâchée que me sacrifiasse Camille ou  
Papa et je me demanderais en quoi je me suis attirée  
cette réprobation tacite. Pendant la maladie de ta  
pauvre tante Sabine je t'ai négligée ainsi que Camille  
pour que Maman ait la première, les nouvelles  
qui l'intéressaient tant. Il ne s'en suit pas que-

a très souvent de ces vomissements de sang; elle  
ne fait rien, mange et dort comme à l'ordi-  
naire et ne s'en porte que mieux — C'est tout à fait  
mais les médecins approchent plus de l'âge que de  
l'homme; en faisant exception, bien entendu, de  
certains médecins capables, consciencieusement in-  
telligents, tels que Dupin, Pédault, Croty, Blache, &c.  
Mais les pauvres médecins de campagne, demi-  
médecins, sont terribles — J'oubliais de te dire que ta  
tante Henriette va très bien; elle garde le lit quel-  
ques jours encore, mais elle mange, parle, lit &c.  
Elisabeth soupire après ta lettre; je lui ai envoyé  
par ta tante un imperméable ainsi qu'à Henriette  
la petite; elles en sont enchantées. Et d'un minute  
chérie, je me suis oubliée avec toi; j'ai neuf lettres  
pressées, en retard. Je t'embrasse.

## Annexe n°7

### *Observations sur l'homéopathie relatives à la décision prise par l'académie royale de médecine sur la nouvelle doctrine*

**Jules Mabit, Paris, 1835, fac simulé 1990, 115p**

Texte scanné par Robert Séror.

Une découverte récente, ou plutôt l'explication nouvelle de faits anciens et singuliers est soumise au monde médical, et en reçoit l'accueil qui devrait être réservé à l'erreur ou au mensonge.

L'histoire de l'esprit humain montre que tel fut toujours le sort des vérités nouvellement offertes à l'examen des savants. Les découvertes de Galilée, de Copernic, de Descartes, etc., n'obtinrent d'abord que des persécutions. La médecine, marchant avec les autres sciences en a partagé les préjugés. Nos anciennes facultés nièrent la circulation du sang, repoussèrent le kinkina, l'inoculation, etc. L'Académie royale de médecine, fidèle à la tradition de ses devanciers, dédaigne de s'occuper de l'homœopathie, c'est-à-dire, du traitement des maladies par les semblables, ou par des remèdes qui produisent des effets analogues.

L'irréflexion s'est laissé persuader que l'homœopathie est encore un de ces systèmes fallacieux qui ne tiennent aucune de leurs promesses ; on ignore que la nouvelle doctrine éloigne toutes les hypothèses, se borne à la pure observation, ainsi que le veut Hippocrate, et ne se fonde que sur des faits, sur des vérités expérimentales parmi lesquelles l'illusion ne saurait faire pénétrer aucun de ses mensonges. La guérison des maladies est l'unique argument et la seule garantie de cette doctrine.

Ces vérités ont été méconnues par le corps savant qui était appelé à prononcer sur cette doctrine. Je viens, appuyé sur des faits irrécusables, discuter l'opinion qu'il a émise sur ce sujet en répondant au ministre de l'instruction publique, dans le département duquel j'ai l'honneur de servir. Je viens en appeler aux académiciens impartiaux du jugement de l'Académie.

Tout me fait un devoir de proclamer l'utilité et les bienfaits de l'homœopathie ; l'intérêt de la vérité, un véritable amour de l'humanité, comme le désir de reculer les limites de la science à laquelle je me suis voué tout entier. J'y suis engagé par mes fonctions de médecin d'un des premiers hôpitaux du royaume, et par le besoin de justifier les traitements faits aux malheureux que la charité publique y reçoit.

Adoptant fréquemment cette méthode dans ma pratique particulière, ne dois-je pas aussi la défendre. aux yeux des personnes qui m'honorent d'une confiance que je veux mériter et conserver ?

Tout me commande donc d'exposer les éléments de ma conviction profonde, d'opposer à des accusations injustes les preuves multipliées que l'homœopathie est la plus utile découverte en médecine ; qu'elle ne peut manquer de rendre les plus grands services, en faisant obtenir, par des moyens plus simples et plus certains, la guérison d'un grand nombre de maladies, contre lesquelles les efforts les plus rationnels ont été impuissants jusqu'à ce jour.

Je n'affirmerai rien sans preuves, et je démontrerai que la décision de l'Académie n'est qu'un jugement erroné résultant de sa précipitation à répondre au Gouvernement. Je citerai textuellement les paroles de mes honorables adversaires en les réfutant, et les laisserai les maîtres de conclure d'après leur conviction sans leur imposer la mienne ; je ne me montrerai animé d'aucune autre intention que de celle d'approfondir mon sujet, et ne chercherai point à l'embellir par des phrases élégantes, ni à l'égayer par des sarcasmes.

Je donnerai un coup d'œil rapide à l'état actuel de la médecine rationnelle, et je signalerai ensuite les principales bases de l'homœopathie. Après avoir comparé ces deux doctrines et indiqué les services que l'une peut rendre à l'autre, je répondrai aux objections adressées à l'homœopathie, soit par les orateurs de l'Académie, soit par la lettre officielle de ce corps savant au ministre ; j'aurai alors prouvé, qu'un procès qui n'a pas été instruit, ne peut être perdu ; je solliciterai un nouvel examen, et j'indiquerai les conclusions que celui-ci ne pourra manquer de fournir.

On me trouvera peut-être, bien téméraire de m'attaquer à si forte partie. Mais dans cette lutte inégale je suis soutenu par la bonté de ma cause, par de nombreuses observations, et par la confiance qu'inspire une doctrine que l'on croit vraie ; d'ailleurs, quelle que soit la conclusion qu'on tirera de mes raisonnements, je suis sûr, du moins, que personne ne mettra en doute ni ma conviction ni ma véracité.

Chaque profession a ses devoirs spéciaux. Le premier de ceux qui sont imposés au médecin, lorsqu'il écrit sur son art, est de dire la vérité tout entière. Honte à celui qui oserait faussement affirmer qu'il a obtenu d'heureux résultats de tels traitements dans telle maladie ; mais aussi une honte égale doit venger l'humanité du mensonge de celui qui, pour favoriser des intérêts privés, altérerait les résultats des faits qui par leur importance, méritent un examen consciencieux ou se parerait d'une instruction qu'il n'a pas acquise pour juger des faits qu'il n'a pas observés.

Dans la position difficile où je me trouve placé, je ne puis me soustraire à deux inconvénients : le premier est de combattre une Académie pour laquelle je suis accoutumé à professer une profonde estime. Mais n'est-ce pas lui donner une preuve de ce sentiment, en venant lui signaler des vérités qui ont pu lui échapper ?

Le second est celui de parler de moi. Il faut bien pourtant que je dise que j'ai d'abord partagé les préventions des académiciens, et quelles circonstances ont amené une complète révolution dans mes idées....

En 1826, je lus *l'Organon* de Hahnemann, et fus frappé de l'originalité de ce livre.

J'y trouvai la critique des opinions médicales les plus accréditées ; elle était vraie ; mais je trouvai que son auteur adressait des reproches peu mesurés et même injustes aux hommes qui les avaient émises ou les professaient. Il ne remplaçait pas encore ce qu'il détruisait : les faits pratiques qui devaient servir de base à cette nouvelle théorie, se trouvaient consignés dans d'autres ouvrages qui m'étaient inconnus. Je n'éprouvai d'abord que de la répugnance contre une réforme qui s'annonçait d'une manière aussi tranchante. Ne peut-on proclamer une vérité nouvelle sans blesser ceux qu'elle doit éclairer ? Je conclus de cet examen rapide qu'il fallait attendre d'autres expériences pour que l'homœopathie méritât une étude sérieuse. Je rencontrai la même opinion chez le professeur Laennec qui vint me voir l'année suivante, et m'annonça son projet de faire quelques essais.

En 1829, le voyage de S. M. Sicilienne renouvela mes rapports avec son médecin, le professeur D. Cosmo de Horatiis. Cet ancien condisciple de l'école de Scarpa vint visiter mes

salles de l' Hôtel-Dieu de Bordeaux. J'avais à peine commencé à lui rendre compte de l'état de chaque malade, et à lui demander son avis sur les traitements que j'opposais à leurs maux, qu'il m'interrompit pour me dire que mes prescriptions, aussi rationnelles que pouvaient l'être celles de l'ancienne médecine, n'étaient plus celles qu'il faisait ; car il ne pratiquait plus que la médecine réformée. Je lui demandai quelle était cette médecine, et il me répondit qu'il s'agissait de l' homœopathie, dont je n'avais retenu que le nom. Je lui soumis mes doutes qu'il essaya de dissiper ; mais il insista surtout pour que je visse quelques faits. Il me demanda si je n'avais pas dans mes salles quelques malades qui fussent dans un état presque désespéré, et pour lesquels la médecine ordinaire ne m'offrit aucune ressource prompte et certaine. Je lui désignai entre autres trois malades dont l'un était atteint d'un rhumatisme articulaire, assez voisin de la paralysie, l'autre d'une pneumonie avec suppuration, et le troisième d'une phtisie laryngée. Il me fournit les doses homœopathiques qu'il fallait opposer à ces maladies qui, à mon grand étonnement, furent promptement guéries.

J'appris de lui que soixante médecins du royaume de Naples ne pratiquaient plus que la médecine réformée par Hahnemann ; que parmi eux on comptait Mauro, Romanis, La Raja, etc., etc., et qu'il y avait une clinique homœopathique dans la capitale. Tout cela suffisait pour m'engager à en faire une étude pratique ; mais ignorant la langue allemande, je ne pouvais puiser aux principales sources ; le docteur D. Cosmo me promit quelques traductions italiennes que je reçus l'année suivante.

Il fallait presque deviner les principes de cette théorie, et leurs rapports avec des faits peu détaillés. Je trouvai souvent de l'exagération dans l'enthousiasme de Bigel, célèbre praticien de Varsovie, et le premier qui ait parlé de l'homœopathie dans la langue française. Ne me sentant pas en état d'interroger les faits, je me bornai à la préparation des médicaments, et leurs atténuations, je l'avouerai, me parurent presque ridicules ; mais il fallait suivre aveuglément ces indications ; ces préparatifs étaient indispensables pour me mettre à même de comprendre et de conclure plus tard.

J'étais occupé de ces soins peu encourageants, lorsque le choléra morbus asiatique s'approcha de notre belle patrie. Je crus de mon devoir d'aller au loin reconnaître l'ennemi que j'aurais à combattre. Dans mon voyage, je ne manquai pas de voir à Paris et à Londres les docteurs Fréd. Quin, Belluomini et Pictet. Ils m'entretinrent des puissants effets de l'homœopathie, non moins contre le fléau qui nous menaçait, que contre toutes les maladies. Je fus témoin de quelques traitements heureux. Le savant docteur Quin me fit connaître les moyens préservatifs du choléra, et je crus devoir les rapporter dans l'instruction que je rédigeai plus tard au nom de l'Intendance sanitaire de la Gironde. Mais je regrettai vivement de n'être témoin d'aucun traitement homœopathique du choléra confirmé, sur les résultats duquel je conservais plus que de l'incertitude.

Ce fléau fit irruption à Bordeaux dans le mois d'Août 1832 dans mon service de l'hôpital, je répétai religieusement les traitements allopathiques qui m'avaient été désignés dans les deux capitales, comme ayant été les moins malheureux. Dans les trois autres divisions comme dans les dépôts créés à cet effet, chacun usa de toutes les ressources qu'offre la médecine ordinaire ; cependant sur deux cent trente-quatre cholériques déclarés et observés, il y eut cent soixante-huit morts.

Le choléra reparut en Novembre, après quarante six jours de suspension. Cette fois il borna ses ravages au dépôt de mendicité, refuge d'individus affaiblis par l'âge, la misère, les infirmités ou la débauche. La maladie, trouvant un accès plus facile dans ces corps usés, marchait si rapidement à une terminaison funeste, qu'ils semblaient n'entrer à l'hôpital que

pour y mourir ; on avait à peine le temps de les distribuer dans un service qui me fut laissé provisoirement. Je pensai alors que le moment était venu de commencer avec prudence les essais homœopathiques. J'y procédai aidé de MM. Ferrier, Cattenat, Lavergne, Dusson ; etc., élèves distingués, en présence des docteurs Bailles\*, Bagard, Dauzat et de plusieurs autres médecins qui ne venaient pas habituellement, tels que M. Léon Dufour, correspondant de l'Institut, domicilié à Dax (Landes) M. Pons, d'Agen, Nicod, de Limoges, Dupuy, Lefort, Paillou, etc., etc.

Le résultat dépassa mes espérances : sur trente et un malades, dont l'état ne pouvait être l'objet d'aucune contestation, nous n'en perdîmes que six, encore pourrais -je ôter de ce nombre deux cholériques pour les symptômes desquels je manquais des spécifiques, et une femme qui mourut d'indigestion après la cessation de la période algide. Je crus devoir alors signaler ces faits à la Société Royale de notre ville, et lui adressai la lettre suivante .

«Bordeaux, le 31 Décembre 1833

M. Le Secrétaire Général,

Depuis quelque temps l'hôpital St-André a reçu un grand nombre de cholériques provenant du dépôt de mendicité. Ils ont été placés dans mon service, et la mortalité a d'abord été plus forte qu'elle ne le fut l'été dernier. Les écrits de Hahnemann, Quin, Bigel, Seider, Gerstel, Beroldi, Schmidt, Stuller, Haubold, etc., etc., me disaient que le traitement homœopathique devait rendre de plus grands services que les secours déjà employés.

J'ai cru devoir le tenter, et des faits nombreux me prouvent aujourd'hui que ces savants ont dit la vérité. Les résultats que j'ai obtenus appelleront sans doute, l'attention de la Société royale de médecine de Bordeaux. Si elle chargeait des commissaires de lui faire un rapport sur cet objet intéressant, je suis prêt à fournir à ceux-ci tous les renseignements qu'ils désireraient sur cette doctrine encore peu répandue. Tous les matins, à ma visite de dix heures, ils seraient témoins de la situation des cholériques et des prescriptions. A toutes les autres heures de la journée, Messieurs les membres de la Société peuvent venir examiner les malades, et lire les observations qui, déjà recueillies en public, restent attachées au lit de chaque malade.

Mes confrères vérifieront bientôt avec moi que la médecine, fille de l'expérience, peut espérer quelques bienfaits d'une théorie qui mérite au moins un examen approfondi et consciencieux.

Agrérez, etc. »

Je reçus le même jour, qui était celui de la réunion hebdomadaire de la Société, la réponse du secrétaire général, M. Dupuch - Lapointe, lequel m'annonça qu'une commission dont il faisait partie avec MM. les docteurs Gintrac, Burguet, E. Pereyra et Gergerès, se rendrait à ma visite du lendemain. Ces Messieurs vinrent effectivement dans mes salles ; ils me dirent que leur attention et leurs rapports ne porteraient que sur des malades qu'ils auraient observés dès leur entrée à l'hôpital. Il leur paraissait inutile de parler de ceux qu'ils trouvaient en convalescence, et dont ils ne pouvaient attester la maladie, bien que chacun d'eux portât encore sur ses traits le sceau effrayant du choléra indien. Le service des cholériques fut partagé le lendemain. Je

---

Ce médecin espagnol, aujourd'hui fixé à Valence, capitale du royaume de ce nom, a traité en 1834 à Suecas, ville voisine, six cent cholériques par la méthode homœopathique, et n'en a perdu que onze, ce qui ne fait pas deux décès pour cent malades. Depuis, en 1834, M. le professeur Ouvrard, chirurgien en chef de l'hôpital St. Jean, à Angers, a vu guérir tous les malades qu'il a traités homœopathiquement d'après mes notes. Tous ceux qui ont reçu d'autres soins ont succombé.

gardai la salle des hommes qui n'en reçut plus aucun. Dans la salle des femmes, il en vint trois qui succombèrent, malgré les traitements les plus rationnels dirigés par mes honorables confrères. Depuis lors, la ville et l'hôpital ont été délivrés de ce fléau.

J'ai regretté de n'avoir pas essayé plus tôt les traitements homœopathiques qui m'auraient permis de rendre de plus grands services ; et j'avoue encore aujourd'hui qu'il m'est impossible de comprendre comment on ne les a pas essayés partout contre une maladie aussi redoutable, et qui résiste presque toujours aux efforts de l'ancienne médecine, tentés par les hommes qui en connaissent le mieux tous les secrets, et qui les emploient avec un zèle aussi infatigable qu'héroïque.

Quant à moi, je ne recourrai jamais à d'autres moyens contre le choléra, et je les administrerai avec une entière sécurité. Pour apprendre à discerner cette peste nouvelle, je n'avais pas craint d'aller m'exposer à être une de ses victimes ; mon courage fut moindre quand je vis le danger menacer ma famille et mes amis ; aujourd'hui, si ce fléau reparaisait, j'en concevrais moins d'alarmes, par le souvenir des résultats heureux que j'ai obtenus en 1832.

Depuis lors, sachant bien, par une pratique de vingt-cinq ans, ce qu'il y a de bon et d'incertain dans les anciennes doctrines, j'ai voulu interroger la nouvelle ; dans les cas surtout où l'autre ne répondait pas aux besoins des malades.

J'ai expérimenté sur moi-même les effets de plusieurs médicaments. Plusieurs de mes honorables confrères ont vérifié avec moi qu'ils produisent réellement les effets annoncés dans les écrits de Hahnemann, ou de ses disciples. J'ai continué mes expériences homœopathiques ; j'ai cherché, dans l'étude de la langue allemande, à m'éclairer par les auteurs originaux. J'ai suivi les conseils du vénérable fondateur de l'homœopathie ; il est, m'a-t-il écrit, impossible de diriger le moindre traitement sans la connaissance des ouvrages de *Rückert* et de *Bonninghausen*. J'ai tiré également un grand avantage de ceux de *Hartmann*, *Hartlaub* et *Trinks*, *Weber*, *Jahr*, *Weikart*, *Stapf*, etc.

Ennemi de tout système exclusif, et voulant que mes essais subissent l'examen de tous les hommes de bonne foi, j'y ai invité tous les médecins, et principalement ceux qui témoignaient des doutes. Dans les cas d'un difficile diagnostic, je me suis méfié de moi-même, et je soumettais mon opinion à la leur, lorsque les motifs se balançaient.

L'homœopathie s'occupe peu de cette division de la pathologie, qui enseigne à reconnaître une maladie là où elle est, et à ne pas la supposer là où elle n'est pas ; cependant ses remarques sont de la plus grande importance, lorsqu'il s'agit de comparer le résultat de deux théories souvent opposées.

Les observations sur les divers malades, chaque jour recueillies à la visite, restent constamment dans les salles, pour la satisfaction des médecins qui ne peuvent se rencontrer avec moi. Ce n'est qu'avec une grande défiance de mes faibles lumières, que j'ai scrupuleusement noté tous les symptômes, et recherché les spécifiques.

Tout a été prévu pour ne pas être exposé au reproche de cette négligence qui s'appelle imprudence chez celui qui veut savoir la vérité, et mauvaise foi chez celui qui pourrait avoir quelque intérêt à l'anéantir. Les résultats heureux qui ont été obtenus pendant les essais, ne pouvaient manquer d'influer sur les conseils que je donnais aux malades de la ville. En 1834, je fus appelé chez M. Nath. Johnston, l'un des négociants les plus estimés de notre ville. Je

reconnus, avec toute la famille, que le fils aîné, âgé de trois ans, présentait tous les symptômes du croup, dont il avait été atteint un an auparavant, et auquel on avait opposé force sangsues, vésicatoires et émétique. A ce traitement avait succédé une convalescence de dix mois dont il était à peine rétabli. Je n'osais me livrer aux espérances que m'offrait l'homœopathie, ne pouvant les appuyer sur aucun fait qui me fût personnel. Faisant part à la famille de mes craintes et de ma perplexité, je réunis auprès de moi tous les moyens habituels : sangsues, émétique, vésicatoires, et d'un autre côté les remèdes homœopathiques. Je commençai par ces derniers qui furent suivis d'une aggravation dont les parents et moi-même fûmes effrayés. Je me décidai alors à appliquer des sangsues. La première était à peine posée, que l'amendement survint, et l'enfant fut entièrement rétabli, sans convalescence, vers le troisième jour.

Ce résultat, heureux ne m'enhardit pas complètement. Quelques mois après, mon petit-fils, Alfred Le Gouès, âgé de deux ans, présenta la même maladie. Je réunis encore autour de moi tous les moyens indiqués par les deux doctrines. Les remèdes homœopathiques suffirent encore, toute crainte cessa avant le second jour, et je reconnus ainsi l'efficacité de la doctrine nouvelle dans ces cas dangereux. Je n'étendrai pas plus loin l'énumération de ces résultats personnels. Les écrits des auteurs homœopathes en offrent d'également incontestables. Je me bornerai seulement à conclure qu'un médecin doit du moins s'en enquérir.

La médecine est la science de l'homme : *Baglivi* la nommait la fille du temps et de l'observation. Elle est fondée sur des faits recueillis avec exactitude et sagacité, mais qui, restant isolés, ne constitueraient pas plus une science, que des matériaux amoncelés au hasard sur la voie publique, ne formeraient un monument. Il fallut donc une méthode pour réunir ces nombreux détails, les classer afin d'en retrouver la trace au besoin ; car les systèmes sont aussi nécessaires pour aider notre esprit, que les leviers de la mécanique pour multiplier les forces physiques.

La science de notre organisation et des fonctions de chacune de ses parties, n'existait pas encore, ou plus tard n'était pas assez avancée, pour qu'on pût essayer de classer les symptômes de maladie d'après les organes dont ils signalent la souffrance. On dut alors avoir recours à des explications qui n'étaient que des suppositions ; on voulut deviner la cause prochaine, l'essence des maladies, et l'orgueil scientifique persuada qu'on y était parvenu.

*Sydenham* disait en vain que l'intelligence qui a coordonné l'univers, s'est réservé à elle seule la connaissance des ressorts qui maintiennent l'économie de notre corps ; *Haller* a prouvé que nul être créé ne peut porter des regards assurés dans l'intérieur de l'organisme ; *Hufeland* a été forcé également de répéter que nous ne pouvons pas plus approfondir les mystères de la maladie que ceux de la vie, bien que les causes de l'une et de l'autre soient également réelles. Depuis les brillantes spéculations de *Galien* jusqu'aux promesses de la doctrine physiologique, toutes les théories explicatives, qui ont voulu subordonner à une seule vue les faits si variés et si nombreux que nous a légués l'observation des âges précédents, ne sont que le produit de l'imagination ; toutes présentent plus ou moins de probabilités, et ont à peu près les mêmes droits à vanter leur supériorité : si on les croyait, il n'en est aucune qui n'ait dérobé son secret à la nature, et rendu inutiles de nouvelles recherches. La vérité seule manque à ces assertions.

Les systèmes ne se sont pas bornés à coordonner les faits en les expliquant ; ils ont exigé qu'on ne les observât qu'à travers le prisme de ces mêmes explications et de la méthode qu'on avait créée. Au lieu d'imiter les fondateurs de la science, qui ne recherchaient que ce qui tombe sous les sens, qui ne s'attachaient qu'aux changements sensibles des fonctions, qu'aux symptômes ; enfin, au lieu de se livrer purement à l'observation, les auteurs systématiques ont tracé arbitrairement des descriptions de maladies, en y rapportant des phénomènes dont la réunion ne se présente jamais ; leurs successeurs veulent que ces groupes soient, d'une



manière absolue, l'image des maladies, bien que la nature ne produise pas plus deux maladies semblables, que deux individus tout à fait pareils. Vallesius a dit, et tous les observateurs non prévenus ont répété après lui qu'il n'y a jamais eu deux maladies identiques, et qu'il n'y en aura jamais deux qui réclament le même traitement. Cette vérité séculaire est toujours méconnue, et on continue de composer des tableaux fantastiques dépourvus de toute ressemblance ; on multiplie les maladies des livres, qui ne ressemblent jamais à celles des malades. Les plus savantes nosographies ne sont que la réunion de ces descriptions sans type, auxquelles on a imposé autant de noms qu'on a voulu. La synonymie de nos maladies est si vaste, que la meilleure mémoire ne peut s'en charger, et que les plus gros dictionnaires sont toujours incomplets. Une doctrine nouvelle, ne nous rendit-elle d'autre service que celui de nous délivrer de ce luxe parasite, qui ne sert qu'à déguiser la pauvreté de la science, nous lui aurions une immense obligation.

Dans la pathologie qui est l'histoire naturelle de l'homme malade, l'étude importante des causes occasionnelles des maladies ne figure que dans les cadres scolastiques ; le praticien voit chaque jour les causes les plus opposées produire les mêmes effets, et les maladies les plus disparates succéder à la même cause. Les écrivains ne pouvant expliquer ces faits, négligent souvent de les mentionner, ou ne parlent que de ceux qui favorisent leurs opinions systématiques. L'étiologie des maladies n'a pas dans l'ancienne doctrine l'importance qu'elle devrait avoir.

Tels sont les éléments de la théorie médicale rationnelle. Son application doit se ressentir de ses imperfections que j'ai énoncées avec franchise. Les principes incertains conduisent presque toujours à l'erreur : La thérapeutique est l'art de guérir les maladies. Elle se compose de la connaissance des traitements indiqués par les théories qui ont tour à tour dominé la science. Bien que chacune d'elles ait proposé, contre les mêmes maladies, des remèdes différents, celles-ci semblent soumises à la règle invariable *contraria contrariis curantur*.

Cet axiome, auquel l'ancienne médecine obéit aveuglément, est aussi insignifiant que dangereux aux yeux de celui qui veut approfondir l'étude des moyens véritablement propices à rétablir l'organisme malade.

L'essence des maladies étant inconnue, que peut signifier *contraria* ? Ce premier terme de la comparaison étant ignoré, le principe est erroné, et la sentence n'a déjà plus de justesse. Que signifie alors *contrariis* qui se rapporte aux remèdes ? Peut-on indiquer des remèdes contraires à un mal qu'on ne connaît pas ? On ne le pourrait même pas en connaissant le mode d'action des remèdes ; mais cette connaissance manque encore. Le hasard, que Bordeu nommait si bien le père de tant de poisons et de remèdes, a indiqué ceux-ci dans l'état de maladie ; le souvenir en a été conservé, bien que dans des cas disparates, le médicament utile une fois, ait été souvent inutile ou dangereux dans d'autres circonstances. On est trop heureux quand les remèdes ne donnent pas de maladies nouvelles qui se confondent avec les premières, et multiplient les tourments des malades ; les engorgements abdominaux produits par le kina, laissent subsister les fièvres ; les affections mercurielles ajoutent leurs désordres à ceux de la syphilis, sans guérir celle-ci, etc.

Les essais des remèdes faits sur le malade, ne peuvent fournir que des documents douteux. Ce n'est pas connaître l'action d'un médicament, que de se souvenir qu'il fut utile dans des cas qui ne se présenteront plus avec les mêmes circonstances. Aussi, que de traitements loués la veille sont oubliés le lendemain ! On ne peut, sur ces données, administrer de fortes doses qui multiplient les maladies, et encore moins des mélanges de remèdes ; car le bon sens dit qu'avant de recourir au composé, il faudrait connaître le simple.

Les expériences sur les animaux vivants n'éclairent pas mieux sur le mode d'action des médicaments. Les travaux remarquables de Halle et de Magendie ont appris que les évacuations (vomissements), effet le plus certain des remèdes, étaient moins le résultat de leur

action propre, que celui de la réaction des organes pour expulser du corps ces substances vénéneuses ; car si on les injecte dans des parties qui n'aient point d'issue directe, dans les veines, par exemple, elles causent de suite la mort, quoiqu'on se soit servi des plus faibles doses. Quand l'animal survit à ces essais, ceux-ci n'apprennent rien, parce que l'animal ne saurait faire connaître les sensations qu'il a éprouvées.

Si l'action des médicaments ne peut être révélée par les expériences ni sur l'homme malade, ni sur les animaux vivants, et je ne sache pas que l'allopathie ait recouru à d'autres sources d'exploration, il faut bien convenir que cette action est inconnue. Alors la pensée exprimée par *contrariis*, n'a aucun fondement ni aucune vérité, et l'aphorisme *contraria contrariis* ne signifie pas plus que *ignola ignotis*.

Telle est pourtant la devise de cette thérapeutique, en faveur de laquelle l'Académie repousse toute innovation ! Les faits ont trop démontré que cette partie de la science en est la moins positive ; qu'elle n'atteint les maladies que par à peu près, et qu'elle n'est jamais assurée de l'effet de ses remèdes. Dans l'état actuel de la science, elle est toujours une expérimentation périlleuse, comme le prouve cette sentence hippocratique : *Ostendit curatio morborum naturam eorum*, et la règle de porter une continuelle attention aux *juvantibus et loedentibus*, et enfin la loi de ne persévérer dans un traitement que *ab usu in morbis*. Toutes ces précautions ne décèlent-elles pas l'incertitude des principes ?

Cette imperfection est décourageante pour le jeune médecin qui craint d'être trompé, et de hasarder une prescription qui serait fatale à son malade. Elle est aussi embarrassante pour le vieux praticien ; averti par les faits de la futilité des indications curatives les plus savantes, il finit par douter, dans les cas malheureux, si ses médications ont été vaincues par la maladie, ou si le malade n'a succombé que sous les remèdes. La pratique a conduit beaucoup de médecins à l'incrédulité de leur science, comme la délicatesse a éloigné de la pratique beaucoup de jeunes docteurs qui n'ont pas osé courir les chances d'une méthode dont leurs méditations leur avaient dévoilé l'incertitude.

Ces vérités ne sont plus un secret pour le public il ne s'étonne plus de voir guérir des maladies par des remèdes qui, d'après les opinions reçues, devaient être nuisibles. La science finit par inspirer moins de confiance, et c'est parler avec éloge d'un médecin que de dire qu'il donne peu de remèdes, c'est-à-dire qu'il fait peu de médecine.

Des imperfections aussi graves appellent nécessairement une réforme dans les théories et dans les pratiques médicales. L'humanité et le sentiment de nos devoirs nous imposent la loi de chercher une méthode qui, retraçant fidèlement la marche de la nature dans les altérations de la santé, ne donne que des conseils rigoureux et certains, précise ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, et anticipe ainsi les bienfaits de l'expérience.

Cette doctrine serait le flambeau salutaire à l'aide duquel on pourrait consulter sans danger tous les écrits de nos pères, et retirer d'un juste oubli de nombreuses vérités étouffées par une masse de suppositions et d'erreurs. La science qui veille à la conservation des individus, n'a de valeur que par la certitude de son application, que par la possibilité de prévoir l'avenir par le présent. La médecine actuelle n'offre point encore cet avantage. Ce défaut ne saurait être contesté par aucun esprit sage : aucune théorie n'a même abordé directement cette difficulté, si ce n'est l'homœopathie, qui se flatte de l'avoir résolue. Il n'entre dans mon plan de faire ici ni l'histoire, ni l'exposition de la doctrine des semblables ; mais je suis forcé d'en indiquer quelques principes fondamentaux pour être compris par ceux qui ne pourraient consulter les écrits de la nouvelle école.

L'inefficacité des traitements opposés à nos maladies, ne pouvant s'expliquer que par des situations différentes de l'organisme dans des maladies qu'on avait cru identiques, *Haller* ne fut pas le premier qui soupçonna qu'on obtiendrait une connaissance plus vraie de l'action des remèdes par leur étude sur l'homme sain. *Hahnemann* a eu le courage de faire ces essais sur

lui-même. Il ne tarda pas à s'apercevoir que les substances médicamenteuses produisaient chez l'homme sain des symptômes analogues à ceux qu'elles guérissaient chez le malade. Il fut ainsi conduit à supposer qu'elles ne produisaient cet effet chez l'homme malade, que parce qu'elles en avaient déterminé un analogue chez l'homme sain. Il répéta longtemps ces essais chez des individus dans l'état de santé parfaite, et en contrôla les résultats dans leur application à l'état de maladie. Des faits heureux lui annoncèrent que sa supposition était vraie, et que le médicament, qui produisait dans l'état de santé certains symptômes, suffisait pour les faire cesser chez le malade. Ces expériences, qui, comme nous l'avons déjà dit, sont la seule partie authentique de la médecine, ont été répétées avec un égal succès par un millier de médecins ; elles sont l'unique base de l'homœopathie.

Le sens commun dit qu'il n'est pas possible que tant de savants, personnellement étrangers les uns aux autres, tiennent un langage aussi uniforme, s'ils ne sont pénétrés d'une même conviction. Pour contester l'authenticité de ces résultats qui oserait supposer que tant d'expérimentateurs aient publié un aussi grand nombre de mensonges, et se soient entendus, d'un bout de la terre à l'autre, pour s'avilir en mentionnant simultanément des faits que le moindre examen peut détruire à l'instant ?

Mais, si l'on ne veut pas s'en rapporter à l'assertion consciencieuse de nos contemporains, que ne cherche-t-on dans les écrits de nos prédécesseurs ? On y trouvera nombre prodigieux de faits semblables. J'en prendrai quelques-uns chez les auteurs les plus recommandables. Dans le livre des épidémies, le père de la médecine et de l'aphorisme *contraria contrariis curantur*, fournit un exemple de choléra-morbus guéri par l'ellébore qui produit cette maladie. Longtemps après, *Willis* et *Sennert* assurèrent que dans la suette, on n'a obtenu des succès réels que dès l'instant où l'on a combattu, par des sudorifiques, les sueurs par lesquelles les malades étaient enlevés. *Hoffmann*, *Stalh* et *Quarin* déclarent que la mille-feuille produit des hémorragies et suffit pour les faire cesser. *Huxham*, *Treid*, *Hoffmann* et *Cullen* reconnaissent que le camphre altère la sensibilité, et diminue les forces ; ils le prescrivent pour guérir ces symptômes. *Sydenham* employait avec succès l'opium, pour guérir des fièvres dont l'assoupissement est un des caractères ; de nos jours, le docteur *Bretonneau*, célèbre praticien de Tours, conseille de combattre la diphtérie par l'application d'un aide qui suffit pour la produire. *Petit*, de Lyon, guérissait les érysipèles en posant un vésicatoire sur le lieu enflammé.

Laennec, avouant qu'il avait retiré d'heureux effets des *alcalins* dans l'asthme humide, dit qu'il se servait de ce remède, qu'aucune doctrine n'autorisait, comme d'un algébrique pour examiner quelques-unes des propriétés d'une cause de maladie, chose qui de sa nature peut bien passer pour une inconnue, et pour arriver, s'il se peut, à la dégager de l'économie . Après avoir dit qu'il n'y attachait aucune importance, il ajoute, plus loin, que, par ces moyens, il procurait des soulagements très grands et durables à ses malades.

La découverte de Hahnemann donne le mot de ces énigmes, de ces faits jusqu'à ce jour inexplicables, qu'une érudition facile pourrait multiplier à l'infini, et montre que ces cas, déclarés rares et exceptionnels, ne sont que des faits homœopathiques.

On aurait des preuves surabondantes que la théorie des semblables a été offerte par les faits à tous les âges ; qu'il ne faut être étonné que de voir passer à côté d'elle, sans la reconnaître, tant de siècles riches en faits de cette nature, tant d'hommes d'un immense savoir qui eussent pu la produire au grand jour. C'est au génie immortel de Hahnemann, éclairé par la médecine de tous les temps et de tous les lieux, que cette gloire était réservée. Sa découverte va rattacher à un corps de doctrine tous ces faits épars, que l'amour de l'humanité doit interroger de nouveau.

Les faits observés depuis sont innombrables ; tous conduisent naturellement à une conclusion aussi rationnelle que simple. Chaque maladie n'est qu'une individualité qui ne se reproduit jamais avec les mêmes traits, et, par conséquent, n'admet jamais un traitement uniforme et calculé d'avance.

La nouvelle doctrine ne voit dans la plupart des maladies qu'un désaccord purement dynamique de la force vitale, et attend la guérison de la réaction de cette même force vitale, contre un médicament bien approprié ; voilà toute sa doctrine.

La simple exposition des faits forme ainsi toute la pathologie spéciale de l'homœopathie. Elle ne s'occupe que de ce que nos sens peuvent apercevoir. Les erreurs de nos maîtres nous ont fait connaître les dangers de l'imagination qui voudrait porter l'esprit humain au-delà de ses bornes. L'observateur doit s'arrêter là où l'évidence lui échappe.

Le médecin homœopathe renonçant à toute espèce de conjectures, éclairé par l'anatomie et la physiologie, applique tous ses soins à recueillir tous les symptômes, et à les apprécier selon leur degré d'importance. Il constate quelles parties sont primitivement malades, et quelles autres altérations ne proviennent que de la sympathie qui unit toutes les parties de l'organisation ; il s'informe aussi minutieusement de toutes les causes occasionnelles, comme de toutes les circonstances sous l'influence desquelles peut se trouver le malade, telles que l'âge, le tempérament, le régime.

Enfin, il lui reste la tâche bien plus difficile d'acquérir des notions précises sur l'état moral du malade. Des expériences nombreuses ont prouvé à Hahnemann et à ses disciples la vérité de cette sentence hippocratique : *animi mores corporis temperiem sequuntur*, qui serait également juste en la retournant de cette manière : *animi mores corporis temperies sequitur*.

Une liaison intime des facultés physiques et morales préside à leur développement, et exerce une influence réciproque sur leurs désordres.

Les médecins et les philosophes disent que la tranquille succession des phénomènes du corps et des opérations de l'esprit, constitue la santé de l'un et la sagesse de l'autre. Ces deux parties de l'organisation n'acquièrent leur perfection que par l'exercice. Les maladies du physique et du moral offrent les mêmes points de contact ; il en est dont le germe est héréditaire, et d'autres qui naissent des rapports sociaux. Combien de désordres se propagent par contagion, et portent dans les idées cette exagération et cette instabilité qui sont aux actes de l'entendement, ce que les convulsions sont au mouvement !

La médecine, et la philosophie qui se dit aussi la médecine de l'esprit, ont trop généralisé leurs conseils de traitement, ont fait trop d'abstractions, n'ont pas assez distingué les individualités, la force et la supériorité des unes, la faiblesse et l'ignorance des autres. La doctrine de Hahnemann constate toutes ces différences, et sait les convertir en éléments de guérison.

La thérapeutique, que nous avons dit être la partie essentielle de la médecine, consiste, dans la nouvelle doctrine, à changer les symptômes des maladies, dont la cause est souvent inconnue, en une affection artificielle ou médicamenteuse de courte durée.

Ces remèdes annoncés comme utiles par des expériences sur l'homme sain, ont été expérimentés sur le malade, et l'observation a répondu qu'ils désaccordent l'organisation d'une manière analogue au désaccord produit par les maladies naturelles. Des faits nombreux ont prouvé que cette réaction était suivie de la guérison.

Ces règles se réduisent à celle-ci : après avoir étudié tous les phénomènes qui accompagnent un cas morbide, il faut chercher le médicament qui offre le plus grand nombre de rapports avec les effets pathogénétiques produits par cette substance. Plus ce rapport sera prononcé, plus tôt on obtiendra, par l'administration de ce remède, la cessation du désordre naturel, plus tôt on aura fait cesser les symptômes, c'est-à-dire l'état maladif.

Chacun des symptômes sera ainsi combattu l'un après l'autre ; un vieil apologue peut donner une idée assez claire de ce mode de traitement, en l'opposant à celui de l'ancienne doctrine :

un homme cherchait vainement à arracher la queue d'un cheval, en la tirant tout entière ; un autre survint et se mit à tirer un crin après l'autre ; l'animal n'eut bientôt plus de queue.

Quand le médecin peut reconnaître la cause, elle réclame le premier soin. Il doit attaquer les phénomènes morbides selon leur degré d'importance ; il ne traite que secondairement les signes sympathiques, qui disparaissent le plus souvent après la guérison des symptômes essentiels. Le choix des remèdes est constamment influencé par la connaissance de l'état moral, et des circonstances dans lesquelles se trouvent placés les malades.

L'emploi de chaque remède est suivi d'une aggravation causée par la réaction de la maladie naturelle, contre la maladie médicamenteuse ; cette surexcitation morbide est toujours proportionnée à l'intensité de la maladie, à l'énergie du remède, et à la force de la dose ; dans les cas aigus, elle est suivie d'un sommeil bienfaisant, après lequel les malades sont soulagés ou guéris. Souvent les aggravations sont moins régulières. Quant aux succès obtenus par l'homœopathie dans les affections chroniques, ils montrent la vérité de cette pensée du célèbre *Damas*, de Montpellier, qui disait que ces maladies, d'une longueur désespérante, ne sont que le résultat de plusieurs affections élémentaires, qui demandent un traitement relatif à chacune d'elles.

La connaissance, si douteuse autrefois du mode d'action des remèdes, étant devenue certaine par l'expérimentation sur l'homme sain, on distinguera facilement les symptômes positifs de la maladie primitive, des résultats éventuels du mode de traitement. L'homœopathie ne donne qu'un seul remède à la fois, et attend la fin de son action avant d'en donner un autre qui pourrait produire le contraire de ce qu'on veut obtenir. De cette manière, elle arrête dans leur marche les maladies aiguës, et guérit le plus grand nombre des maladies chroniques.

L'homœopathie offre encore des remèdes assurés contre une foule de souffrances, de symptômes habituels qui paraissent trop isolés, pour mériter de figurer dans les cadres nosologiques, mais qui n'en sont pas moins un tourment continu pour ceux qui les éprouvent, tels que la constipation, l'odeur de l'haleine, etc.

Elle proscrit l'emploi de ces applications douloureuses, qui, pour détourner au loin un mal inconnu, donnent une nouvelle maladie. Ses moyens spéciaux remplacent presque toujours les évacuations débilitantes. On ne saurait contester qu'elle guérit plus vite que toutes les autres doctrines, et que si la maladie était abandonnée aux seuls efforts de la nature.

Si les fortes doses de l'allopathie détournent pour un instant la maladie de son siège primitif, cette guérison n'est que palliative ; il est facile de vérifier que celles de l'homœopathie sont radicales. En effet, Hahnemann a bien prouvé que deux maladies ne pouvant exister à la fois sur un même point, l'homœopathie, en provoquant un nouvel état morbide analogue dans l'organe malade, agit d'une manière plus sûre ; la maladie naturelle est remplacée par celle qui résulte des petites doses, et la réaction de la force vitale a bientôt fait disparaître l'effet de ces dernières.

L'observation prouve encore que ces traitements préviennent les longues convalescences, ces renaissances orageuses à la vie que le moindre souffle peut encore détruire.

Les faits rapportés dans les quatorze journaux homœopathiques, publiés en Europe, donnent la preuve irrécusable de ces bienfaits de la nouvelle doctrine ; et comme je l'ai déjà dit, l'érudition peut aisément les multiplier, en recherchant, dans les anciens auteurs, ces histoires de guérison qu'ils regardaient comme des anomalies inexplicables, parce qu'elles faisaient exception à leur théorie.

L'homœopathie offre ses médicaments comme spécifiques, non contre les maladies, mais contre les symptômes ; elle pense qu'ils agissent plus par leur qualité, que par leur quantité.

Chacun de ces remèdes a une durée d'action, fixée par l'expérience, et variant depuis cinq minutes jusqu'à quarante jours.

Tous ces médicaments sont préparés d'une manière assez uniforme. En général, un grain ou une goutte de la substance médicamenteuse est incorporé avec cent grains de sucre de lait, ou cent gouttes d'alcool, et dynamisé jusqu'à trente fois. Cet unique mode de préparation des remèdes, remplace les potions, les pilules, les décoctions, les infusions, les solutions, etc., dans lesquelles il y a souvent décomposition de leur base par les mélanges, la fermentation, etc.

Les faits prouvent encore que les vertus des remèdes, souvent latentes, sont développées, ou accrues par la division et par le frottement qui fournissent des degrés différents de dynamisation, suivant une loi constatée par l'expérience, mais, qui n'est pas encore expliquée.

" Il y a là-dessous un mystère qui a échappé à tous les regards", dit Hufeland, l'un des premiers praticiens de Berlin, et même de l'Europe.

Quant à moi, dit cet auteur, je suis bien convaincu que la quantité des remèdes actuellement employée, n'est pas le principe de leur action, et que, dans plusieurs cas, un seul grain agit avec plus de force que dix ; enfin que la plus petite quantité produit souvent une action qu'on n'observe pas avec les grandes doses du même médicament ". (Pathogénésie, vol. 2, p. 152.)

Le médecin homéopathe donne rarement une goutte entière de la dynamisation ou atténuation du remède indiqué. Une goutte peut imbiber cent globules, et on n'en administre ordinairement que trois ou quatre. J'ajouterai qu'aucun dégoût n'accompagne l'usage de ces remèdes, et que leur exigüité les présente à l'organisme d'une manière inaperçue.

Quelques médecins ne connaissent de l'homéopathie que les petites doses, et d'autres croient qu'elle ne consiste que dans l'administration de globules ; enfin il en est fort peu qui distinguent les principes des moyens, le fond de la forme. Les doses sont prescrites aussi faibles que possible, parce qu'elles doivent agir sur des organes dont la sensibilité est considérablement accrue ; la quantité du remède administré paraît n'être rien, en comparaison de celle de l'ancienne thérapeutique qui doit employer de très fortes doses, puisqu'elle les dirige sur des organes sains pour déplacer la maladie.

Les doses homéopathiques ne sont point absolues ; le médecin les élève ou les abaisse selon les cas, jusqu'à ce que leur effet salutaire soit produit, après avoir occasionné au malade le moindre trouble possible. Elles sont plus fortes dans les maladies chroniques que dans les affections aiguës, où l'intensité du mal oblige de les diminuer beaucoup.

L'homéopathie, bien certaine de l'efficacité de ses doses, pense qu'elles ne peuvent devenir nuisibles, bien que le vulgaire répète que les remèdes qui ne peuvent faire du mal, ne sauraient faire du bien. La nouvelle doctrine, ne s'occupant que des symptômes, dirige ses moyens contre un organe souffrant, et dont la susceptibilité est considérablement accrue ; si alors le remède est bien choisi, la faible dose est suffisante ; dans le cas contraire, le remède administré n'aurait d'action due sur un organe, dont la sensibilité ne serait pas exaltée ; alors la faiblesse de la dose ne pourrait produire aucun effet nuisible.

Cependant, tous les médecins homéopathes ne poussent pas aussi loin que *Hahnemann* la division des remèdes. Braun, le doyen de la nouvelle thérapeutique, âgé de quatre-vingt-six ans, et l'un des plus habiles, s'en tient à la première dynamisation, et administre des doses d'un ou deux centièmes de grain. Avec la belladone ainsi préparée, il a guéri vingt hernies étranglées ; il ne répète les doses que dans les cas de danger. Le docteur Kopp, célèbre praticien de Hanau, qui a commencé par combattre la doctrine *similia similibus*, l'a ensuite

adoptée pour y rester toujours fidèle ; mais il a beaucoup élevé les doses des remèdes homœopathiques qu'il donne à deux ou trois grains, ou gouttes, tous les jours.

Le premier pas vers la perfection est de savoir en quoi elle consiste ; celle de l'homœopathie ne peut être que le fruit de méditations continuelles sur de nouvelles et nombreuses observations. J'avoue qu'il reste encore beaucoup à faire pour que cette théorie arrive au degré de perfectionnement désirable pour l'humanité. Cette tâche ne saurait être accomplie par une seule génération. La nécessité de ce travail ne doit pas plus diminuer notre reconnaissance envers *Hahnemann* et ses disciples, que les erreurs des pères de l'art ne peuvent infirmer le mérite de leurs observations.

J'ai indiqué, sans exagération, les imperfections de la doctrine rationnelle ; j'ai prouvé qu'elles étaient la conséquence de la fausse route que l'on avait suivie ; je serai aussi sévère envers l'homœopathie ; j'indiquerai ses moindres lacunes, quoique je sois bien convaincu qu'elles ne tiennent encore qu'au peu de temps qui s'est écoulé depuis la découverte de son principe.

Vingt-six siècles de travaux glorieux n'ont pu compléter la théorie des contraires, et celle des semblables n'est précisée et bien connue que d'un petit nombre de médecins, et depuis peu d'années.

D'un autre côté l'étude de l'homœopathie offre beaucoup de difficultés aux médecins français qui ignorent la langue allemande, langue maternelle de l'homœopathie. Nos traductions actuelles sont insuffisantes pour tous les besoins. On n'y trouve pas le traitement de tous les cas morbides. Tout ce qu'on a publié jusqu'à ce jour ne peut servir utilement qu'au médecin, non seulement profondément instruit dans nos écoles et nos livres, mais encore par une expérience propre. Les conseils de l'homœopathie n'ont encore de valeur que pour celui qui peut comparer les résultats des deux doctrines. Je conviendrais même qu'il faut avoir été témoin éclairé des guérisons homœopathiques, pour apporter quelque ardeur à l'étude des ouvrages sur cette thérapeutique, et à celle des symptômes accumulés dans la matière médicale pure.

On peut aussi découvrir quelques erreurs dans ce grand travail ; mais quelle conception humaine en est exempte ?

Dans les remarques pathogénétiques sur chaque substance médicamenteuse, les observateurs n'ont pas distingué les effets primitifs des effets secondaires, ou bien ont mis quelque confusion dans cette indication.

L'importante question de la répétition des doses, est encore aussi vague que les règles de la posologie allopathique. L'application des principes des deux doctrines à cet égard, semble abandonnée au génie ou à l'expérience de chaque médecin particulier. Il en est résulté des malheurs pour l'ancienne pratique ; on doit les prévenir pour la nouvelle. *Hahnemann* a déjà beaucoup perfectionné cette partie importante, depuis ses premières publications.

Mais ces difficultés qui ne concernent que des détails, ne peuvent être résolues que lorsque le principe de la doctrine sera plus généralement adopté ; l'homœopathie, alors cultivée par nos adversaires, s'enrichira bientôt de nouvelles vérités, que l'esprit humain ne peut découvrir sans avoir été fécondé par l'expérience ; mais pour rendre hommage à l'évidence, faut-il attendre que cette doctrine soit parfaite ?

Je n'ai dissimulé aucune des lacunes de cette théorie si jeune, relativement à son aînée ; je ne craindrai pas non plus de reconnaître l'erreur de quelques enthousiastes qui, séduits par des succès inespérés, ont pu croire que l'homœopathie devait tout bouleverser, et fonder une médecine toute nouvelle.

Cette prétention s'explique facilement. Toute découverte inattendue cause une confusion momentanée dans la science qu'elle concerne, elle imprime à l'édifice ancien une secousse qui en ébranle les fondements, et fait songer à lui donner une toute nouvelle disposition : le choc dure encore.

Tous les médecins disposés à admettre la vérité, doivent convenir que l'homœopathie paraît aujourd'hui la meilleure route à suivre, pour porter la médecine au plus haut degré d'utilité, et pour ne lui donner d'autres bornes que celles de la nature elle-même ; ses principes imposent silence à toutes les conjectures, et portent avec eux cette évidence de clarté, compagne inséparable de la vérité, et qui, tôt ou tard, entraîne l'assentiment universel.

Ce résultat deviendra plus évident, lorsque j'aurai répondu à toutes les objections hasardées contre l'homœopathie, soit par les médecins, soit par les académiciens. Je vais démontrer l'inconséquence des reproches adressés à cette doctrine ; mais je dédaignerai de répondre à la paresse, qui ne veut pas descendre à de nouvelles et pénibles études, et qui tient à prudence de n'accueillir les nouvelles doctrines que lorsqu'elles sont si généralement reçues, qu'on se trouve en quelque sorte obligé de les admettre sans les examiner. Je n'ai rien à dire, ni à la routine, qui craint de s'écarter du sentier qui l'a conduite d'une erreur à l'autre, ni à la jalouse médiocrité, qui ne calomnie que pour excuser son ignorance. Je voudrais pouvoir taire d'autres causes de récrimination. La science est une propriété intellectuelle, à laquelle le médecin attache d'autant plus de prix, qu'elle lui a coûté plus de peine à acquérir. Il craint de la voir discréditer par des améliorations qu'il pourrait bien s'approprier, mais dont la certitude ne lui est pas encore démontrée, ou est niée par des autorités qu'il respecte. Si peu d'hommes pensent par eux mêmes ; la perplexité est grande, le danger est imminent. C'est pour ces médecins consciencieux que je vais repousser d'abord les objections faites contre l'homœopathie par le peuple médical ; je m'occuperai ensuite de répondre aux assertions officielles de l'Académie.

L'ignorance répète chaque jour cette objection que les faits démentent ; elle ajoute qu'il est impossible d'attribuer aucune action à ces doses. Mais je demanderai à ces redoutables adversaires s'ils comprennent les grandes doses de leur pratique ; ils seront forcés de convenir qu'ils l'ignorent. Cela prouve d'abord qu'on n'a pas besoin d'être instruit du mode d'action des doses, grandes ou petites, énormes ou exiguës, pour les prescrire dans les cas bien observés, où les résultats ont démontré leur utilité. Laissons à la présomption cette ambitieuse idée, que la nature ne saurait rien faire que nous ne puissions comprendre, et qu'il ne soit facile d'expliquer.

Qu'on demande à la physique si l'action des corps est toujours en raison de leur poids : elle répondra que les agents les plus puissants de la nature, l'électricité, le calorique, etc., sont impondérables et imperceptibles à nos sens.

La chimie montre, chaque jour, l'action des corps organiques ou inorganiques, les uns sur les autres, bien que réduits aux plus faibles quantités, et moindres que des doses homœopathiques. Une solution d'amidon rend sensible la présence d'un trente-deux millionième de grain d'iode, par une coloration et une saveur spéciale ; le sulfate de cuivre fait reconnaître, dans un liquide, la présence d'un vingt mille d'acide hydrocyanique.

Qui pourra penser que des substances qui réagissent aussi fortement l'une sur l'autre, n'exerceront aucune action sur l'organisme vivant ? *Dumas* dit avoir vu périr, dans une demi minute, le moineau auquel il avait fait avaler une goutte d'une solution contenant un centième de grain de *cyanure de potassium*.



Rien n'est plus facile que de vérifier soi-même, qu'une solution aqueuse de strychnine faite à froid, et ne contenant qu'un six millième de son poids, peut être étendue dans cent fois son volume d'eau, et conserver une amertume fort désagréable.

Comment un médecin, éclairé par ces faits incontestables, refuserait-il d'admettre la réaction de l'organisme, dont la susceptibilité est augmentée par l'état de maladie, contre des substances qui conservent une telle activité à des doses si faibles ? Il ne peut douter que le corps humain tout entier ne se ressente de cette action, qu'il ne comprend pas davantage. Si le savant peut seul répondre par ces faits concluants, il n'est personne qui ne détruise également l'objection avec autant de facilité, en citant ce que nous pouvons voir tous les jours. Qui ne sait que des fleurs ou des plantes odorantes conservées dans des appartements clos, occasionnent des vertiges et des syncopes ? Les molécules de plâtre, répandues dans l'atmosphère d'un appartement nouvellement réparé, ne produisent-elles pas des maux de tête, d'yeux ou de poitrine ? Qui peut calculer la quantité de ces substances qui ont pénétré dans le corps, pour y produire un désaccord si pénible et si grave ? Dans l'Inde, les Bramines colorent avec le cinabre les bougies qui ornent leurs pagodes ; les voyageurs assurent qu'on est pris de salivation, après en avoir vu brûler quelques pouces. En Chine, les voleurs s'assurent de l'impunité, en allumant des pastilles dont la fumée plonge dans l'assoupissement ceux qu'ils viennent dépouiller. Je pourrais multiplier à l'infini ces preuves de l'action forte des doses imperceptibles d'un grand nombre de substances sur notre organisme. Elles ne sauraient être contestées que par ceux qui sont résolus à tout nier. Ce n'est pas pour eux que j'écris.

Mes adversaires diraient-ils que les grandes doses de l'ancienne doctrine sont plus proportionnées à la force du mal ou de ses causes ? Mais connaît-on le volume ou le poids du principe matériel, qui est le germe de la gale, de la scarlatine, de la fièvre des marais, etc. ? Le miasme invisible, qui répand la peste, ajoute-t-il au poids de la lettre qui va la propager ? La petite goutte, dont l'insertion produira la vaccine et préservera de la petite vérole, doit elle avoir un poids rigoureux ? On ne saurait répondre à ces faits évidents, ni les nier. On sera réduit à garder le silence, comme dans l'Académie, quand M. Pariest a demandé quelle quantité de mercure s'unissait au lait d'une nourrice, pour guérir un nouveau né de la syphilis congéniale.

Quand on a médité sur les travaux de Hahnemann et de son école, il ne faut pas de grands efforts d'intelligence pour concevoir la possibilité d'action des faibles doses. Les médicaments agissent selon la loi des spécifiques, et lorsqu'ils sont bien choisis, ils portent directement leur action sur la partie malade. Ils provoquent un désordre analogue à celui qui existe déjà, et qu'ils surpassent un peu en intensité. Alors se vérifie la sentence hippocratique, confirmée par toutes les générations médicales, qui dit qu'une douleur plus forte fait taire la plus faible. Hahnemann y ajoute une nouvelle pensée : il dit que deux maladies identiques ou analogues ne peuvent exister en même temps sur le même organe ; la maladie naturelle plus faible doit cesser par la maladie médicamenteuse plus forte, qui à son tour est dissipée par la réaction vitale.

La guérison est ainsi produite par de très petites doses, qui n'auraient produit aucun effet sur un organe sain, mais qui sont suffisantes pour stimuler un organe malade, et irritable par la moindre impression. Dans l'état de santé, l'œil peut longtemps se fixer sur la lumière la plus vive ; dans l'état de maladie, le demi-jour est de trop, et peut lui causer des souffrances intolérables. Bien que les faits fournis par les sciences naturelles eussent suffi pour détruire cette objection tant répétée, que les doses homœopathiques ne font rien, j'ai voulu combattre, avec quelque développement, ce reproche qui vient le premier à l'esprit du vulgaire. Cependant j'aurais pu me borner à répondre qu'il ne s'agit pas ici de comprendre ou de nier l'efficacité des doses infinitésimales, mais que l'important est de vérifier si elle est réelle. Interrogez les malades, voyez les faits, et ils vous répondront que la maladie cesse sous

l'influence de ces petites doses. J'en conclus qu'elles ont agi, et que leur action est puissante. Mes honorables adversaires peuvent en déduire une autre conséquence tout aussi vraie, c'est que la maladie qui avait été vainement combattue par les fortes doses, et qui guérit après l'emploi des infiniment petites, n'était entretenue que par les premières qui, conséquemment, étaient nuisibles.

Il serait fort heureux que cette objection eût quelque vérité ; un trop grand nombre de docteurs ne serait plus excusable d'ignorer la nouvelle doctrine ; mais comment concilier ce reproche avec celui de tant de praticiens, qui ont consacré beaucoup de veilles à cette étude, et qui n'ont encore pu se pénétrer de son esprit, au point de pouvoir en faire, consciencieusement, l'application? Il est vrai que l'homœopathie exige bien plus de temps et d'attention que l'exercice de l'ancienne doctrine, et offre plus de difficultés. Ce n'est même qu'après une assez longue expérience, que l'on peut assez bien se ressouvenir des effets pathogénétiques des médicaments, pour les comparer promptement aux symptômes de la maladie naturelle. C'est sans doute un inconvénient que les progrès de la science feront disparaître, mais ce ne peut être une objection fondée.

J'ai prouvé que cette doctrine réclamait avant tout une connaissance approfondie de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie générale, et de toutes les parties positives de l'ancienne médecine. Je doute qu'il existe quelqu'un doué d'une assez haute intelligence et d'une assez vaste capacité pour retenir tout cela dans quelques jours.

Tandis que les uns disent que les remèdes homœopathiques ne font rien, d'autres affirment que ce sont des poisons, sans se douter que tous les remèdes peuvent devenir des poisons, et que la nouvelle doctrine n'en emploie pas un seul qui ne lui ait été fourni par l'ancienne. Si ces remèdes sont dangereux, pourquoi les administre-t-on, et à des doses cent millions de fois plus fortes que dans l'homœopathie ?

A-t-on voulu dire que ces substances n'étaient dangereuses qu'à doses infinitésimales, que lorsqu'elles sont données à longs intervalles, par des médecins qui en connaissent le mode d'action, tandis qu'elles sont utiles à grandes doses, prodiguées tous les jours et sans savoir pourquoi ? Voilà pourtant la seule valeur de cette objection.

Nous répondrons ensuite et toujours par les faits qu'on aille s'enquérir auprès des malades qui ont été traités par cette doctrine, et ils répondront qu'aucun de ces médicaments n'a agi chez eux comme un poison.

D'autres savants ont dit que l'homœopathie n'est que palliative, et qu'elle ne guérit que les lésions de fonctions, ou les maladies dynamiques.

Encore un reproche contradictoire. En disant que les médicaments homœopathiques sont palliatifs, on convient qu'ils ont fait cesser des symptômes importants. Certes on ne peut attendre ces résultats de la pure expectation et des remèdes palliatifs ; quoique ceux-ci soient encore précieux, et qu'en outre ils n'offrent aucun danger.

La distinction des maladies que l'homœopathie guérit, n'est pas plus exacte ; l'expérience prouve que cette méthode a souvent guéri des lésions organiques, qui avaient résisté à des traitements faits selon les règles des anciennes doctrines.

L'ancienne doctrine a très bien senti l'importance du régime, et lui a dû des succès éclatants ; l'homœopathie n'a souvent rien à ajouter aux règles tracées pendant les longs et inutiles traitements qui ont précédé son emploi, et pendant lesquels la maladie persistait. Si elle cède

aux doses infinitésimales, dire alors que c'est le régime qui a guéri, pourrait être appelé une assertion sans fondement.

Cette remarque n'est pas plus vraie que celle qui attribue la guérison à l'abstinence, car il est de principe en homœopathie, que jamais le malade ne doit souffrir de la faim ; la quantité des aliments n'est jamais en question ; leur qualité seulement est l'objet de l'attention, car ils ne doivent pas contrarier l'action des remèdes ; s'il en était autrement, on pourrait dire, avec vérité, que l'homœopathie n'est pas rationnelle.

Je conviens que la première partie de cette proposition est exacte, mais je suis loin de voir dans cette assertion un motif de reproche, puisque j'ai prouvé qu'il y avait plus d'hypothèses que de vérités dans les anciennes théories. D'ailleurs, de quels principes veut-on parler ?

Est-ce des principes généraux de la médecine ? Je n'en connais pas d'autres que l'anatomie, la physiologie et la pathologie, dont j'ai annoncé l'importance ; ce sont les flambeaux de l'homœopathie, et ceux qui méconnaissent leur utilité n'ont pas la moindre idée de la nouvelle doctrine.

Veut-on parler des principes du traitement des maladies ? Je demanderai s'il y a des principes absolus qu'il suffise d'indiquer pour être compris : je n'en connais pas. Si l'on avait voulu parler des principes dans lesquels un médecin a été instruit, et dont l'incertitude est si évidente, je pourrais dire que ceux qui y tiennent le plus, sont ceux qui les ont admis sur la parole du maître, et retenus sans les apprécier.

En sortant de l'école, chaque médecin les a refaits à sa manière, et nul n'a les mêmes. Je demanderai à tous mes confrères, et je m'en rapporte à leur bonne foi, s'ils ne se sont jamais écartés des principes absolus, et s'ils n'ont pas dû en faire plus d'une fois le sacrifice pour ne pas compromettre la vie des hommes qui s'abandonnaient à eux ?

Au début de sa carrière médicale, le praticien est d'abord guidé par le souvenir des faits qu'il a observés ; plus tard, il en rencontre qui sont insolites. Pour les combattre avec quelque probabilité de succès, il appelle à son secours l'analogie ; ce guide est souvent insuffisant ; l'imagination fournit alors la solution spéculative de la nouvelle difficulté, plus promptement que l'observation n'en a présenté une réelle.

On doute rarement de la bonté de ses idées ; favorisées par quelques résultats heureux, les conjectures deviennent des démonstrations, et on arrive peu à peu au fanatisme des opinions. L'estime de sa doctrine personnelle fait de chaque médecin l'ennemi secret de toutes les autres, selon le degré d'opposition qu'il leur suppose à ses principes.

Les académiciens qui ont répété cette objection, voulaient-ils dire que l'homœopathie est opposée à leurs principes ? Je dirai à mou tour que ce corps savant est formé de la réunion des opinions les plus contradictoires ; que tandis que l'un de ses membres place la vie dans les solides, l'autre la place dans les liquides ; tel veut que son centre soit le cerveau ; tel autre le met dans l'estomac. On remarque dans l'Académie, comme dans la société, des médecins vitalistes qui attribuent tout au désordre de la puissance vitale, et conseillent toujours des calmants ; on y trouve des partisans du controstimulus, qui voient partout des phlogoses, même sans qu'elles soient annoncées par aucun signe extérieur ; on y rencontre des humoristes qui comptent bien reprendre le rang dont *Pinel* les a dépossédés, et qui, en attendant, prescrivent autant de purgatifs que *Guy Patin*, etc. Certes l'homœopathie repousse tous ces principes systématiques, mais on ne me prouvera pas que ce soit un mal.

Qui a pu imaginer que l'adoption de la nouvelle doctrine fût un coup mortel porté à la médecine ? Une accusation semblable a été dirigée contre toutes les découvertes importantes qui ont modifié ou perfectionné quelque science. Dans l'astronomie, le système de Ptolémée avait prévalu pendant dix siècles, il fut renversé par les découvertes de Copernic et de Galilée,

qui constatèrent le mouvement de la terre autour du soleil : non seulement cette science n'en a pas moins subsisté ; mais, encore, elle a dû à cette révolution d'immenses progrès. Les théories de *Galien* s'écroulèrent devant la découverte de *Harvey*, qui annonça la circulation du sang. Cette vérité inattendue éprouva l'opposition que rencontre aujourd'hui l'homœopathie ; seulement alors on disait avec plus de bonhomie. « *Malo cum Galeno errare, quam cum Harveo esse circulator* » ; depuis lors, la médecine loin de périr est devenue plus savante. Les médecins, qui ne peuvent ou ne veulent pas expérimenter par eux-mêmes, allèguent pour excuse la nullité des résultats des essais tentés par M. le professeur *Andral*. Je suis forcé de rechercher quel degré de confiance méritent les observations de ce savant académicien, qui, du moins, a reconnu qu'avant de prononcer sur une question, il fallait l'étudier ; qu'avant de juger un fait, il fallait l'examiner.

Ce médecin est le seul qui ait annoncé avoir répété les expériences sur lesquelles s'appuie l'homœopathie ; seul il a parlé à l'Académie de ce qu'il a fait, vu ou pensé ; ses communications ont été la seule instruction pratique offerte aux membres qui ont jugé. Si je fais remarquer quelque malentendu ou quelque erreur dans ses expérimentations, et dans la conclusion qu'un en a tirée, j'aurai déjà sapé les bases de la sentence académique.

M. A. a fait deux séries d'essais : les premiers, dont il n'a pas jugé convenable de rapporter les détails, ont eu pour but de vérifier l'action des remèdes sur l'homme sain, et de s'assurer s'ils produisent chez lui des maladies analogues à celles qu'ils guérissent chez le malade. M. A. dit que ces essais n'ont rien produit ; cela est très probable, si on en attendait une des maladies décrites dans nos livres ; car ces remèdes, quels qu'ils fussent, ne pouvaient produire que des symptômes, non pas identiques, mais semblables à ceux qu'ils guérissent, et encore sous la condition rigoureuse que ces substances médicamenteuses seraient secondées par un régime convenable et par toutes les précautions rigoureusement conseillées par l'école de *Hahnemann*. On assure avoir pris ces mesures ; mais si l'on n'en eût négligé aucune, on en aurait fait l'énumération, afin d'éloigner tout soupçon de négligence ou de prévention. Je ne puis m'empêcher de croire à quelque omission qui frappe de nullité ces expériences ; je ne pense pas que la parole puissante de l'expérimentateur détruise les assertions opposées de tant de médecins recommandables. Mes essais personnels m'ont donné des résultats contraires ; quoi qu'il en soit, c'est un travail à refaire.

La seconde série des essais de M. A. devait apprendre si les remèdes homœopathiques guérissaient. J'ai déjà posé les conditions de ce résultat. Le médecin doit d'abord apprécier les symptômes ; et ce n'est pas connaître l'esprit de l'homœopathie, que de croire qu'il suffit de trouver un nom à la maladie, de remarquer un symptôme, et de le dire prédominant.

Dans quelle doctrine, ancienne ou nouvelle, a-t-on dit ou pensé que la fièvre et la fréquence du pouls étaient le principal symptôme de la gastrite, de l'amygdalite, des tubercules, ou de l'arthrite ; les vertiges de l'hydropéricardite ; le trouble de la vue, de l'hémiplégie ? Je ne puis croire que ce soit un médecin qui ait rapporté ces choses ; j'ai même douté que ces notes eussent passé sous les yeux de M. A., jusqu'à la lecture du compte rendu de la séance académique du 17 Mars dernier, dans laquelle cet expérimentateur les a rappelées pour appuyer ses conclusions.

Le choix des remèdes répond à la sagacité des observations. M. A. a opposé *l'aconit* aux gastrites et aux tubercules, *l'arnica* à la dysménorrhée, *la belladone* aux affections du cœur, etc. Qui pourrait m'apprendre dans quel livre d'homœopathie ces remèdes se trouvent conseillés dans ces cas. Je réponds bien que l'auteur de la clinique médicale ne saurait le dire. S'il est singulier de voir un académicien affirmer ces faits devant ses collègues assemblés, et leur donner ses propres idées pour des principes homœopathiques, sans crainte d'être contredit, n'est-il pas surprenant que, parmi tous ses auditeurs qui vont déclarer au ministre leur profonde capacité en homœopathie, il ne s'en soit pas rencontré un seul pour dire à l'orateur qu'il n'avait pas reconnu les symptômes prédominants ; qu'il ne s'agissait pas du tout

du nom des maladies ; qu'il n'avait pas su choisir les remèdes indiqués, et que presque jamais on ne traitait les maladies aiguës par un seul remède, parce que rarement elles se composent d'un seul symptôme. On eût pu aussi ajouter que les remèdes perdent leur efficacité, quand les malades sont abreuvés de tisanes souvent énergiques, quand le régime n'est pas sagement prescrit et exactement suivi, quand ils mangent toute sorte d'aliments, boivent du vin pur, etc., etc. Mais aucune voix ne s'est élevée, nul n'a dit que les traitements faits à la Pitié étaient tout ce qu'on voudra, excepté de l'homœopathie !!

Les personnes qui ne connaissent pas M. A. seront étonnées qu'il livre ses malades à des traitements aussi hasardés ; quant à moi, je n'y vois que la persuasion, du reste, annoncée longtemps auparavant par lui-même, que les doses homœopathiques ne peuvent rien faire. Les grands travaux de ce professeur et sa vaste pratique, ne lui permettaient pas de donner un temps suffisant à des observations minutieuses ; il en résultait pour lui l'obligation d'appeler à ses essais un médecin homœopathie, non, pour donner des conseils superflus, en rappelant les règles d'une sage expérimentation, mais pour attester, par sa présence, un bon vouloir dont il fallait conserver les formes, par égard pour des confrères dont on voulait condamner la croyance.

J'ai prouvé que toutes ces expériences de M. A. sont incomplètes dans l'observation et l'appréciation des faits, et nulles par l'erreur du choix des remèdes. Elles ne peuvent donc fournir aucune conclusion raisonnable. Je remarquerai néanmoins, mais sans faire servir cette observation à ma cause, que l'expérimentateur, fût-il même persuadé de la fidélité de ses recherches, ne devait pas dire que les *moyens homœopathiques n'avaient pas empêché les maladies de marcher*, puisque, sur les cinquante-quatre malades observés à la Pitié, huit ont éprouvé une amélioration qui s'est prolongée sans autre médication, et sept ont offert une légère modification dans leur état ; ces quinze faits méritaient d'être au moins indiqués dans les conclusions que l'Académie a entendues et qu'elle a saluées de ses applaudissements !

Voilà les essais qui ont entraîné l'Académie à commettre un véritable déni de justice, en refusant d'examiner les observations recueillies en Allemagne par le fondateur de la doctrine et ses disciples *Stapf, Gross, Rückert, Bonninghausen, Haubold, Trinck, Muhleinbein, Siemers, Schzweikert*, etc. ; en Italie par *C. de Horatiis, Mauro, Raja*, etc. ; en Angleterre par *Quin*, etc. ; en France par MM. *Des Guidi, Gueyard, Doin, Petroz, Rapou, Hoffmann*, etc. - La bibliothèque homœopathique de Genève contient un grand nombre, de faits précieux recueillis par MM. *Dufresne, Peschier*, etc., les assertions de tous ces médecins sont pourtant de quelque poids.

Je vais maintenant examiner l'opinion officielle de l'Académie royale de médecine. S. Exc. le ministre de l'instruction publique demandait à ce corps illustre son avis sur l'opportunité d'ouvrir des dispensaires ou des salles d'hôpital aux traitements homœopathiques qui seraient alors mieux connus. Les académiciens ont employé plusieurs séances à parler sur cette question. Dès le premier jour, on voit le parti pris, non de préparer un jugement consciencieux, mais de ne trouver que des mensonges dans la doctrine qui demande à se produire au grand jour.

On ne peut donner le nom de discussion à des entretiens dépourvus de dignité, dans lesquels les assertions des orateurs ne sont appuyées que sur des ouï-dires, ou sur des articles de journaux intéressés à dénaturer la question. On voit des médecins qui, au lieu d'approfondir le sujet, se donnent le futile plaisir d'égayer une assemblée qui aime mieux rire sans réfléchir, que réfléchir sans rire. D'autres membres, prodiguant des invectives aux partisans de la doctrine qu'ils ignorent, fournissent une nouvelle preuve qu'il est plus facile de trouver des injures que des raisons.

Le premier soin de tout juge, intègre ou non, est d'éloigner de lui tout soupçon de partialité ; ce devoir était d'autant plus étroitement imposé à l'Académie, qu'on lui a reproché plus d'une

fois d'écouter moins la vérité que l'esprit de corps. On sait que les sociétés savantes sont presque toujours opposées aux découvertes qui ne proviennent pas d'elles. Lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, la passion seule est écoutée, la modération est appelée lâcheté ; les plus grandes erreurs font honneur à celui qui les met en avant ; la majorité les appuie, parce que nul n'est responsable de la détermination de tous. L'expérience qui corrige les hommes, ne corrige jamais les corporations où il est de maxime de faire toujours ce qu'on a déjà fait.

L'amour de la science et de l'humanité exigeait qu'au lieu de nommer à peine l'homœopathie, on en eût donné la définition, recherché son histoire, ses moyens et son but ; et qu'on ne l'attaquât qu'avec des preuves et des raisons convenables à l'élite des premières notabilités de la science.

Rien ne pouvait dispenser de ce devoir, que la conviction intime de la perfection actuelle de la médecine. L'Académie est trop éclairée pour s'abuser à ce point. Aucun de ses membres ne peut croire que son art soit arrivé au plus haut degré auquel les hommes puissent s'élever. Ce corps est institué pour encourager tous les efforts qui tendent à rapprocher de ce but. Il ne doit repousser aucune proposition sans examen. Son autorité n'est que dans la conviction qu'il inspire ; et sa volonté, fût-elle despotique, ne pourra jamais enchaîner toutes les intelligences ; il en est qu'elle ne rabaissera jamais à l'imitation de l'ouvrier qui, pour fabriquer une corde, a toujours les yeux fixés sur son point de départ, et le dos tourné vers le but qu'il veut atteindre.

Dans l'examen de la décision de l'Académie, il me sera pénible de signaler une prévention continuelle. Il en est plusieurs auxquels j'ai voué l'attachement le plus vrai et l'estime la mieux sentie. D'ailleurs il faut considérer que les médecins les plus renommés sont presque tous à la fin de leur carrière ; alors on n'aime guères les nouveautés : l'amour-propre des vieillards tient plus à conserver qu'à hasarder. Ils ne sauraient consentir à reconnaître l'infériorité de leur science, relativement à celle qu'on leur offre. On ne peut exiger qu'ils viennent se ranger au nombre de ceux qui étudient la nouvelle doctrine.

Ma conviction, assise sur ce que j'ai vu, et non sur ce que j'ai imaginé, m'a imposé le devoir de répondre à chacune des phrases de la lettre de l'Académie ; je vais la rapporter tout entière :

Sa position écrite au ministre  
MONSIEUR LE MINISTRE,

« *L'homœopathie qui se présente à vous en ce moment comme une nouveauté, et qui voudrait en revêtir les prestiges, n'est point du tout chose nouvelle, ni pour la science ni pour l'art* » .

Cette première assertion de l'Académie n'est qu'un *considérant* assez insignifiant ; mais j'en ferai remarquer l'erreur, afin de ne rien laisser passer sans réponse. Quelle déplorable similitude entre la conduite des vieilles facultés et celle de la nouvelle Académie ! Au lieu de juger le mérite d'une découverte, on commence par la contester à son auteur. On disait à *Colomb* qu'avant lui on avait soupçonné un continent lointain ; à *Harvey*, que les anatomistes connaissaient la circulation avant qu'il en eût parlé. Une récrimination aussi injuste n'ôtera point à *Hahnemann* la gloire d'avoir découvert une vérité à laquelle personne n'avait fait attention, et de la démontrer tous les jours par des succès signalés à *priori*. Mais l'intention désobligeante de lui disputer cet honneur, pouvait recevoir son exécution d'une manière plus digne des profondes connaissances de MM. les académiciens. Parce qu'*Alberta* a trouvé dans le nitre quelques vertus homœopathiques, dont il n'a pas cherché à tirer parti, il ne fallait pas lui attribuer une pensée qu'*Hippocrate* a mieux développée en disant *Vomitus vomitu curatur*, et ailleurs, *per similia adhibita, morbi sanantur*.

On eût trouvé le principe homœopathique plus formellement énoncé, dans les écrits de Thomas Erastus qui, en 1595, disait « que la méthode de guérir par les semblables, *similia similibus*, était la seule bonne et préférable ».

Avec un peu d'érudition on eût pu attribuer la gloire de la découverte à *Sthal* qui, en 1738, écrivait « que la règle adoptée en médecine, de guérir les maladies par leurs contraires, était tout à fait *fausse* et *absurde* ; qu'il était convaincu que par un remède, qui produit une souffrance semblable à celle de la maladie ; celle-ci était mieux réprimée et guérie ; il ajoute » ensuite, entre autres preuves, que les aigreurs de l'estomac cessent sous l'influence de quelques petites doses *d'acide sulfurique* ».

Certes, voilà là de la véritable homœopathie, et des citations qui pourraient en contester la découverte à Hahnemann, si on ne savait que l'invention appartient bien moins à celui qui l'a confusément entrevue, qu'à celui qui l'a placée dans tout son jour, l'a développée avec clarté, et l'a constituée loi fondamentale de la science à laquelle elle appartient.

L'Académie ne s'est donc point livrée à un assez grand nombre de recherches, relativement à l'ancienneté du principe de l'homœopathie et des faits qui s'y rattachent. Sa première assertion n'est donc point aussi motivée qu'elle eût pu l'être ; elle ne prouve rien contre la bonté de cette doctrine.

« Depuis plus de vingt cinq ans, ce système erre ça et là, d'abord en Allemagne, ensuite en Prusse, plus tard en Italie, aujourd'hui en France, cherchant partout, et partout en vain, à s'introduire dans la médecine ».

Cette phrase contient trois assertions au moins inexactes.

La première annonce que *ce système*, c'est-à-dire l'homœopathie, *erre depuis vingt-cinq ans*. Veut-on parler des faits ? J'ai démontré qu'ils sont observés depuis vingt-cinq siècles. Si on entend parler de la doctrine, elle a été clairement signalée depuis deux cent quarante ans. S'il ne s'agit que du nom, comment peut-on ignorer, dans une Académie de la capitale, qu'il a été donné par *Hahnemann* depuis plus de quarante ans ?

La seconde assertion nous apprend que cette doctrine erre en *Allemagne*, et *ensuite en Prusse*. Je suis fort aise d'apprendre que la Prusse n'est pas en Allemagne, puisque l'Académie distingue l'une de l'autre : mais je me demande que signifie ici *errer* ? Ce mot serait vide de sens, s'il n'indiquait que l'homœopathie est repoussée de ces contrées qu'elle ne peut s'y fixer ou y être adoptée. Je pourrais prouver que l'Académie est mal informée des progrès de cette théorie, qui, pour être dédaignée par elle, n'en poursuit pas moins sa marche assurée. Je pourrais redire les causes des inimitiés qu'elle a soulevées, et ajouter que la promptitude de l'adoption d'une doctrine, ne fut jamais la mesure de sa vérité. Je me contenterai d'observer que, dans presque toutes les villes du Nord, l'état de pharmacien est plutôt une charge privilégiée qu'une profession. **Elle donne le droit exclusif de la vente de toutes les substances médicamenteuses. Le nombre des pharmaciens est très limité, et les frais d'établissement sont très dispendieux. Hahnemann, l'un des premiers chimistes du siècle, ne voulut d'abord s'en rapporter qu'à lui-même pour la préparation de ses remèdes.** En les administrant sans l'intermédiaire des pharmaciens, il blessa leurs intérêts et excita leurs plaintes. Les médecins s'unirent à eux pour des motifs faciles à expliquer. Les persécutions furent telles, qu'elles indignèrent les honnêtes gens, qui demandèrent si la société était instituée pour les pharmaciens, ou les pharmaciens pour la société\*. Enfin la troisième

---

\* On n'a pas à redouter *une haine aussi vigoureuse* de la part des pharmaciens français. L'homœopathie promet, au contraire, de rendre, à cette profession, son antique éclat. Les profondes études chimiques de

partie de la phrase assure que l'homœopathie a vainement cherché à s'introduire dans la médecine.

L'Académie n'a pu parler ainsi que du nom de l'homœopathie, si elle n'ignorait pas les détails que j'ai donnés sur les faits, et qui ont prouvé que cette assertion est tout à fait fausse. Cette doctrine qui a été proposée par un médecin, adoptée par mille, n'a pour but que l'intérêt de l'humanité confié à leurs soins. Plusieurs universités d'Allemagne réclament des chaires d'homœopathie. La célèbre faculté d'*Heidelberg* en possède déjà une. Il me semble que ce sont-là les seules conditions de l'incorporation de toute doctrine dans la médecine.

« L'Académie en a été plusieurs fois, et même assez longuement entretenue ».

Le premier devoir des sociétés savantes, est d'examiner avec calme et réflexion les vérités nouvelles, de les juger avec impartialité, et de les débarrasser des erreurs qui s'y mêlent trop souvent. Mais suffit-il à l'Académie, pour bien accomplir cette tâche, *d'en avoir été plusieurs fois et longuement entretenue ?*

Je ne le crois pas, et je donne pour preuve de mon opinion ces mêmes entretiens dans lesquels la question n'a jamais été définie, où la matière a été à peine effleurée, et dans lesquels l'Académie n'a entendu que des faits incomplets et des assertions sans preuves.

« De plus, il est à peine quelques-uns de ses membres qui n'ait pris à devoir plus ou moins sérieux, d'en approfondir les bases, la marche, les procédés, les effets. »

J'aurais peine à croire à la vérité de cette assertion, si mon respect pour l'Académie me permettait d'en douter. - En l'admettant, cette déclaration prouve-t-elle que tous les membres de l'Académie soient en état de juger la doctrine nouvelle ? dans le cas de l'affirmative, aurait-on laissé passer, sans les signaler, les nombreuses erreurs qui ont été données pour des raisons ? n'eût-on pas fait quelques remarques, ne fût - ce que pour prouver qu'on était un peu au courant des recherches homœopathiques ? Si M. A. avait raconté ses essais devant des personnes qui eussent connu les travaux de l'école de Hahnemann, ne lui auraient-elles pas dit qu'ils n'avaient d'homœopathiques que le nom ?

<<Chez nous comme ailleurs l'homœopathie a été soumise en premier lieu aux rigoureuses méthodes de la logique, et tout d'abord la logique a signalé dans ce système, une foule de ces oppositions choquantes, beaucoup de ces absurdités palpables, qui ruinent inévitablement tous les faux systèmes aux yeux des hommes éclairés, mais qui ne sont pas toujours un obstacle suffisant à la crédulité de la multitude.>>

Il n'y aurait qu'inconséquence dans cette objection, si l'on admet avec moi que la saine *logique* part des idées simples avant d'arriver aux idées complexes. En médecine, surtout, cette partie de la philosophie doit se borner à examiner les faits, pour en tirer des conclusions. Elle ne peut ni suppléer les faits, ni en admettre d'inexactes, ni récuser ceux qui sont authentiques. Or, ce n'est pas raisonner juste que de dire que quelques négations détruisent des milliers de faits, attestés par des médecins chez, lesquels la science s'unit à la probité. Je conviens qu'une bonne logique a autorisé l'Académie à trouver l'homœopathie dont on lui a parlé, *pleine d'oppositions choquantes ;* je ne peux m'empêcher d'y voir *beaucoup d'absurdités palpables ;* mais ces reproches de l'Académie s'adressent moins à la véritable homœopathie qu'à l'exposé informe qu'en a présenté M. A.

---

nos pharmaciens aboutiront à autre chose qu'à débiter seulement des sangsues, du sirop de gomme et du petit lait, unique matière médicale de plusieurs médecins.



Je ne peux supposer que l'Académie ait voulu condamner si sévèrement des travaux dont on ne lui a pas parlé, qu'elle ne connaît pas du tout, des faits que Hahnemann a recueillis dans la lecture des meilleurs ouvrages de la médecine de tous les temps et de tous les lieux ; enfin des expériences qui se renouvellent chaque jour, et qu'il était si facile aux académiciens de vérifier. Je conçois que l'intérêt blessé et la prévention soient injustes envers *Hahnemann*, déjà célèbre avant d'avoir prononcé le mot d'homœopathie ; mais ce dont je ne peux me rendre compte, c'est qu'on puisse méconnaître la probité ainsi que la gloire de *Hufeland*, patriarche des médecins, non de la Prusse seulement, mais même de toute l'Allemagne ; lequel, après avoir douté de l'homœopathie, rend chaque jour justice à cette doctrine, et l'a adoptée pour de nombreuses maladies.

Comment a-t-on osé appeler *absurdité*, les principes suivis par des hommes à qui une longue pratique et des mœurs irréprochables ont assuré l'estime publique. C'est plus que de l'injustice, que d'appeler ainsi les opinions de *Schüller* après soixante ans de pratique, de *Rau* après trente-trois ans, de *Scheweickert* après vingt-quatre ans, etc. L'Académie insulterait à elle-même, si elle méconnaissait les égards qu'elle doit à des docteurs formés dans nos écoles, et qui ont vieilli en partageant ses doctrines.

A qui fera-t-on croire qu'un médecin sensé, jaloux de l'estime publique, qui est son premier besoin, expose à la fois son présent et son avenir, pour se livrer à l'étude et à la pratique d'une doctrine qui serait infructueuse, ou ne donnerait que de fâcheux résultats ? Il faut bien peu connaître le cœur humain, pour penser qu'un homme raisonnable fit de tels sacrifices à l'homœopathie. Beaucoup de médecins ne l'étudièrent d'abord que dans l'intention de la critiquer, à l'exemple de *Rau* et de *Kopp* ; et comme ces derniers, après en avoir reconnu les avantages, ils s'y livrèrent tout entiers, et ne s'en sont jamais détachés.

<<Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a subi l'épreuve de l'investigation des faits ; elle a passé au creuset de l'expérience ; et chez nous, comme ailleurs, l'observation, fidèlement interrogée, a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères.>>

Cette assertion manque de clarté, d'exactitude, et j'allais ajouter de vérité. L'Académie ne peut dire que *l'homœopathie a subi l'épreuve de l'investigation des faits* ; car l'Académie n'a vu aucun cas morbide, traité homœopathiquement. La discussion n'a mentionné que les expérimentations de M. A., qui ont été faites à huis clos, sans qu'elle y ait assisté et sans la participation des médecins qui auraient voulu en être spectateurs.

L'Académie, en les adoptant, sans demander à plus de cent autres observateurs français, quel a été le résultat des essais auxquels ils se sont livrés, et quels faits ont éclairci leurs doutes, a pu vouloir donner un témoignage de sa considération pour l'un de ses plus illustres membres ; mais elle n'a rien vu, et ne peut affirmer que par ouï-dire.

Ce n'est pas ainsi qu'on acquiert le droit de dire que cette doctrine a été *passée au creuset de l'expérience*. J'en appelle à la probité des académiciens. En est-il un seul qui ose garantir toutes les assertions du collègue dont il estime le plus le savoir ? Dans les détails scientifiques, l'opinion d'un autre est rarement identique à la nôtre. Est-on jamais bien sûr de ce que les autres ont vu, ou disent avoir vu ? Peut-on jamais être bien certain qu'ils n'ont rien omis, rien changé dans la suite des circonstances qui constituent le fait sur lequel nous voudrions être fixés ? En se dégageant de toute prévention, on conviendra que le jugement de ce qu'on n'a pas observé soi-même, est toujours mal assuré.

L'Académie n'a fait aucun essai, et ne fournit aucune preuve de son assertion, qui alors ne signifie rien. Pour la justifier, elle devait faire des essais publics, où chacun eût pu voir de ses yeux et toucher de ses propres mains. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle eût pu parler *des réponses sévères* de l'expérience ; elle les eût alors spécifiées, et on eût cru à leur fidélité. Si

L'Académie n'a rien vu, rien demandé, elle n'a pu obtenir de réponse ; cette assertion est encore nulle.

Car, si l'on préconise quelques exemples de guérison pendant les traitements homœopathiques, on sait du reste que la préoccupation d'une imagination facile, d'une part, et d'autre part les forces médicatrices de l'organisme revendiquent à juste titre le succès.

L'Académie convient donc qu'il y a des guérisons opérées par les traitements homœopathiques. C'en était assez pour décider des hommes de bonne foi à expérimenter. L'Académie a préféré les attribuer, toujours sans motif avoué, à *une imagination facile, ou aux forces médicatrices de l'organisme.*

J'ai été obligé de réfléchir longtemps pour deviner ce que l'Académie entendait *par imagination facile* ; elle fait sans doute allusion à l'influence qu'exerce un médecin sur son malade. Mais nos adversaires inspirent aussi une très grande confiance à leurs malades, et leurs titres pompeux influent beaucoup sur les imaginations faciles. Comment se fait-il que l'homœopathie guérisse des maux qui avaient résisté à cette confiance ? Le fait est pourtant incontestable, il se reproduit chaque jour. La véritable raison de cette différence est que le médecin homœopathe, connaissant l'effet de ses remèdes, réussit plus souvent. J'ajouterai aussi que la nouvelle doctrine étudie les rapports de l'état physique avec l'état moral, et qu'elle sait les faire concourir tous deux au même but. Après ces explications incontestées, elle s'enorgueillit de la vérité de l'objection, qui n'en est pas une.

Il faut cependant remarquer que les résultats les plus brillants de l'homœopathie s'observent chez les enfants dans le premier âge ; les prompts guérisons du croup et de la coqueluche en sont la preuve. Voudrait-on aussi n'attribuer qu'à l'imagination la guérison du choléra morbus asiatique, des amauroses, des rhumatismes articulaires, etc. ? Il faudrait prouver que ces maladies cèdent à une imagination facile ; et c'est pour répondre à cette supposition, que j'ai traité et guéri à Bordeaux des chevaux atteints de la morve, comme mon ami, le docteur *Quin*, avait guéri en *Moravie* des moutons atteints du *tournis*.

L'Académie n'a pas été plus logique en attribuant les guérisons aux forces médicatrices de l'organisme. Qu'a-t-elle voulu désigner par ces mots ? Nous appelons ainsi l'unité des propriétés dont les organes ont été doués et des lois qui en dirigent l'exercice. Voilà la seule définition exacte de ce pouvoir de la nature, qui a été admis ou repoussé par les auteurs, selon le besoin que chaque système avait ou non de s'en étayer.

On le trouve d'autant plus invoqué, que la physiologie était moins avancée. Hippocrate et Boerhaave, etc., l'ont beaucoup, vanté, mais ne lui cédaient le traitement d'aucune indisposition ; Van Helmont et Johnston ne le citent que pour signaler son inconstance ; Ferrein dit qu'il vaut mieux s'en rapporter aux efforts de l'art qu'à ceux de la nature. *Richter* pose en fait incontestable qu'on ne peut discerner quand la nature agit pour se rétablir ou se détruire ; Linnée avoue qu'il a longtemps et vainement cherché l'action de ce pouvoir, et mon illustre compatriote, Victor de Seze, a décrit avec force les maux que cette puissance cause tous les jours ; il a conclu avec Hahnemann que le médecin devient coupable lorsqu'il compte sur elle.

Le médecin homœopathe apprécie les forces médicatrices de l'organisme et les met en action utile, sans croire que la force vitale puisse seule guérir les maladies ; il pense que ses remèdes agissent d'une manière analogue à celle de la force médicatrice. L'Académie eût trouvé, dans l'observation des faits, la preuve de cette vérité qui détruit son assertion.

Si le pouvoir des forces médicatrices suffit pour produire les guérisons, pourquoi MM. les académiciens ne lui abandonnent-ils pas leurs malades, au lieu de leur prodiguer des remèdes d'une action inconnue et à des doses que nous trouvons trop énergiques ?

Jusqu'à ce qu'une réponse ait été faite à cette question, je dirai qu'il y a légèreté à contester à l'homœopathie l'avantage d'avoir guéri des maladies contre lesquelles avaient longtemps et vainement agi le pouvoir d'une imagination facile, les forces médicatrices de l'organisme, et les traitements les plus puissants de la méthode qui se dit rationnelle, nous avons déjà vu à quel titre.

<<Par contre, l'observation a constaté les dangers mortels, de pareils procédés, dans les cas fréquents et graves de notre art, où le médecin peut faire autant de mal, et causer non moins de dommage en n'agissant point du tout, qu'en agissant à contre sens.>>

Je suppose que cette phrase veut dire que l'homœopathie est parfois dangereuse. Je ne crierai point à la calomnie, je dirai seulement que cette assertion n'est encore qu'une supposition dénuée de preuves et de vérité, comme toutes les précédentes. Car s'il y avait eu à citer un seul exemple des dangers de l'homœopathie, non seulement l'Académie n'eût pas manqué de le signaler dans la discussion, mais même elle l'eût fait ressortir dans sa lettre au ministre. Certes il en eût moins coûté à certains orateurs d'insinuer que cette doctrine était périlleuse pour l'humanité, que de dire que ceux qui la pratiquent étaient des fripons et des ignorants !! Ces attaques désespérées jugent une cause et la perdent sans retour. L'ancienne médecine ne peut jamais assurer quel bien résultera d'une foule de moyens dont elle ignore les effets, le traitement des maladies inflammatoires, qui est son plus beau titre de gloire, n'est pas arrivé à ce point de certitude, qu'on puisse toujours soustraire le malade à une désorganisation funeste. Dans ces cas graves précisément, dans ces moments de danger, l'homœopathie que l'on veut ici accuser du crime d'omissions, guérit plus souvent que ne le font les saignées, les vésicatoires, les potions, etc. C'est à dessein que je me sers du mot guérir pour la nouvelle doctrine, tandis qu'en général celui de traiter convient mieux à l'ancienne car je crois que la fluxion de poitrine qui ne cesse qu'après un mois de remèdes, a été seulement traitée, tandis que celle qui, par les soins de l'homœopathie, a fini heureusement dans cinq ou six jours, celle-là seule a été guérie. Je pourrais multiplier ces exemples, qui, au lieu de montrer des dangers particuliers à l'homœopathie, prouvent au contraire qu'elle double ses bienfaits en les faisant moins attendre. Pour réfuter entièrement l'assertion de l'Académie, il m'eût suffi de citer le vieil adage de nos pères, qui disait : souvent il vaut mieux ne rien faire, que faire beaucoup et mal. L'homœopathie rendrait au moins ce service négatif.

<<La raison et l'expérience sont donc réunies pour repousser de toutes les forces de l'intelligence un pareil système, et pour donner le conseil de le livrer à lui-même, de le laisser à ses propres moyens.>>

Cette conclusion est vague ; car, quelle raison repousse l'homœopathie ? Est-ce la raison universellement avouée, celle qui n'intervertit pas la marche de l'esprit humain, et qui veut que les faits précèdent la théorie ? Celle-ci ne repousse pas les faits qu'elle n'a pas vus, elle juge les perceptions, mais ne les fournit pas.

A-t-on voulu parler de la raison des faits ? Mais quel esprit juste ne sait que ceux-ci sont impénétrables : *Pascal* disait « que la dernière démarche de la raison est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ; elle est bien faible si elle "ne va jusque là. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut " Cette raison n'est pas celle qu'a consultée l'Académie.

Est-il question de la raison des académiciens ? mais qu'est celle-ci ? Le fruit de leur éducation médicale, de leurs préférences hypothétiques, ou l'ordre habituel de leurs idées. Certes il y a difficulté à mettre en harmonie ces idées souvent systématiques, avec les propositions de la nouvelle doctrine. On ne sait donc quelle raison la repousse ; d'ailleurs la connaissance

profonde de l'histoire de la médecine n'a pas encore montré une doctrine médicale qui fût le fruit de la seule raison. L' Académie veut-elle corroborer sa *raison* par son *expérience* ? L'une vaut l'autre : et j'ai démontré l'erreur de toutes les deux. Je pourrais, s'il en était besoin, ajouter à mes preuves la sage distinction que *Zimmermann* fait entre la véritable et la fausse expérience. Ce qu'il dit à ce sujet suffirait pour réfuter les critiques de l'Académie ; car l'auteur ne cesse de répéter : vérifiez toujours ; c'est au lit du malade, et non avec des idées préconçues qu'on peut juger les nouvelles doctrines.

<<C'est dans l'intérêt de la vérité, c'est aussi pour leur propre avantage que les systèmes, en fait de médecine surtout, ne veulent être ni attaqués, ni défendus, ni persécutés, ni protégés par le pouvoir.>>

J'admets ce principe comme vrai, mais j'en cherche vainement l'application dans la manière dont l'homœopathie a été traitée par l'Académie. Ce corps savant a reçu du *pouvoir* la mission de juger la nouvelle doctrine dans l'intérêt de la vérité. *Si* cet intérêt voulait que ce système ne fût ni attaqué ni persécuté, pourquoi en parler avec tant de dédain ? Pourquoi poursuivre avec une haine si injuste ceux qui ont cherché dans les nouvelles idées les moyens d'être plus utiles ? Quel motif a pu dicter une conduite aussi opposée au principe énoncé par les académiciens eux-mêmes ? Je ne vois ici qu'une contradiction de plus. Les attaques et les persécutions de ceux que le pouvoir avait donnés pour juges à l'homœopathie, loin de rien prouver contre cette doctrine, ne font que donner la mesure des préventions qui l'ont condamnée. Du reste, elle ne sollicite point d'être protégée par le pouvoir, elle ne lui demande qu'examen et justice.

Une saine logique en est la plus sûre expertise ; leurs juges naturels, ce sont les faits ; leur infallible pierre de touche, c'est l'expérience : force est donc de les abandonner à la libre action du temps, arbitre souverain de ces matières ; seul il fait justice des vaines théories, seul il assied avec stabilité dans la science, les mérites qui doivent en constituer le domaine.

Cette phrase ne fait que reproduire d'une manière moins claire l'objection fondée sur la raison et la logique, et que j'ai réduite à sa juste valeur. Il est curieux de voir l'Académie en appeler aux faits, pour s'opposer à ce que des établissements publics soient ouverts à l'observation de ces mêmes faits.

Quelque grandes que soient les imperfections de notre science, quelque affligeants que soient les malheurs qui en résultent, ne nous occupons pas du soin de les faire cesser ; abandonnons-nous à la libre action du temps, qui assied la vérité ; voilà la logique ou la raison de l'Académie : celle des médecins consciencieux eût prononcé différemment.

<<Ajoutons que la prévoyance, qui est aussi la sagesse de toute administration publique, commande impérieusement une pareille détermination.>>

Je ne comprends pas la prévoyance qui veut attendre du temps ce qu'il serait facile d'avoir de suite, c'est-à-dire des faits qui reproduiraient les guérisons obtenues par l'homœopathie dans un si grand nombre de maladies mortelles ou incurables. Est-il sage de se confier à l'avenir, alors qu'une expérimentation facile peut promptement faire justice de toutes les assertions, et que l'intérêt des malades le commande impérieusement. Le singulier langage que celui de l'Académie ! Il se traduit toujours par la même pensée, il faut voir ce que promet l'homœopathie, mais on doit l'empêcher de faire des essais, ou du moins s'abstenir d'y prendre part : voilà la détermination qui est commandée impérieusement à l'administration publique.

<<Chacun connaît assez de nos jours l'empire des précédents, essayons d'en prévoir et d'en calculer les suites dans l'espèce.>>

Chacun sait de nos jours, qu'il y a des précédents pour tout ce qu'on veut, comme pour tout ce qu'on ne veut pas.

En France, comme partout et de tout temps, les gouvernements ont consulté les Académies, sociétés ou facultés de médecine, pour accorder soit des prix, soit des récompenses aux inventeurs des moyens annoncés comme utiles. Nos anciens rois achetaient les remèdes secrets qui leur étaient recommandés par les corps savants, après expérimentation ; c'est ainsi que fit Louis XIV pour l'ipécacuanha, qu'il acquit par les conseils du père du célèbre Helvétius. Il y a peu d'années que la Société de l'école de médecine de Paris, qui était l'Académie d'alors, fut consultée sur la valeur du remède *de Pradier*, contre la goutte. Les savants commissaires qui furent chargés de vérifier les promesses peu logiques de cette recette, ne prononcèrent qu'après avoir recueilli de nombreuses observations, dont ils avaient été les témoins journaliers.

L'impartialité exigeait que l'Académie se conformât à ce précédent, pour une doctrine qui appelait bien plus son attention que d'obscures formules, et qui lui était recommandée par l'affirmation d'un grand nombre de médecins estimés, et ayant droit à des égards, que la prévention seule a pu méconnaître.

L'Académie eût dû calculer *les suites* de sa décision, et prévoir que ce *précédent* pourrait être un motif de douter de la sagesse de ses délibérations.

<<Après les dispensaires et les hôpitaux pour le Brownisme, après les dispensaires et les hôpitaux pour le magnétisme animal, nous aurions les dispensaires et les hôpitaux pour l'homœopathie, et c'est ainsi pour toutes les conceptions de l'esprit humain ! L'administration appréciera comme nous les conséquences d'une pareille conduite.>>

Ce dernier considérant achève de démontrer la justesse de la logique académique ; je ne sais pas qu'on ait demandé ni accordé des dispensaires et des hôpitaux pour l'expérimentation de la théorie surannée du Brownisme, qui n'a jamais été adoptée en France, et dont l'erreur fut ci habilement démontrée par l'école de Montpellier. Je ne crois pas davantage que semblable requête ait été présentée pour les essais du magnétisme animal, dont l'existence seule nous est révélée, mais dont l'application au traitement des maladies, est plus qu'incertaine, d'après l'aveu même des plus zélés partisans de Mesmer.

Placer sur la même ligne un système mort-né pour nous, quelques faits inexplicables ou sans résultats certains, et une doctrine basée sur des millions de faits, et qui n'a pour principe et pour but que la guérison des maladies, c'est insulter au bon sens, à la vérité et à la confiance du gouvernement. Puisse la médecine offrir des *conceptions* plus rationnelles que l'homœopathie, attestées par un plus grand nombre de faits !

<<La conduite de l'administration qui les mettra au grand jour, méritera notre reconnaissance, et tout honnête homme bénira les conséquences d'une telle sagesse.>>

Par ces considérations, et pour ces motifs, l'Académie estime que le gouvernement doit refuser de faire droit à la demande qui lui est adressée en faveur de l'homœopathie.

A cette conclusion digne des *considérations* erronées, et des *motifs* illusoire, j'opposerai celle qui résulte des observations précédentes.

L'Académie a affirmé ce qu'il fallait constater. La prévention lui a dit qu'il n'y avait rien à voir, et elle ne s'est pas donné la peine de regarder ; mais une théorie expérimentale ne doit

être jugée que par l'expérience, et non par des paroles ; celles-ci sont impuissantes contre les faits, et le propre de la vérité est d'être impérissable.

La décision de l'Académie s'est fondée sur des objections dont j'ai facilement démontré l'erreur évidente ; elle n'exercera donc aucune influence sur le sort de la doctrine qu'on veut appeler nouvelle.

Malgré toutes les persécutions, elle continuera de répandre ses principes, et le nombre de ses partisans s'accroîtra tous les jours. Il n'en serait pas ainsi si elle ne renfermait de grandes vérités. Le nom de ses adversaires sera depuis longtemps oublié, avant que l'homœopathie soit dépassée par une découverte plus utile et plus remarquable.

Je remarquerai en passant, que MM. les académiciens se sont placés dans une singulière position. Si en condamnant l'homœopathie, l'assemblée n'a voulu proscrire qu'un nom, elle a perdu un temps précieux. Si ce sont les traitements qu'elle a entendu repousser, elle frappe inconsidérément des faits attestés par les plus grands maîtres.

Alors, pour être conséquents, tous les membres doivent éviter de recourir aux remèdes reconnus homœopathiques. Pour se conformer à l'esprit de corps, aucun docteur de l'Académie ne pourra désormais prescrire le kinkina, le mercure, les eaux minérales, etc., etc. Un académicien distingué, M. le docteur Sper, ancien chirurgien en chef des ports, remarque cependant que ces médicaments, appréciés aujourd'hui, forment les quatre cinquièmes des ressources les plus usitées.

Je peux aussi montrer que presque tous les remèdes homœopathiques se trouvent indiqués par des auteurs plus ou moins anciens, et dont quelques-uns ont écrit il y a plusieurs siècles. J'offrirai dans une note à la fin de ces observations, quelques exemples de ces curieux rapprochements ; le lecteur impartial y verra, non sans quelque étonnement, que, dans les cas morbides les plus fréquents comme dans les plus graves, l'expérimentation seule a conduit l'homœopathie à administrer les remèdes signalés par des succès et indiqués par les fondateurs de la science. Ces traitements qu'un hasard aveugle avait offerts à l'observation de nos maîtres, dont le temps et l'esprit de système avaient méconnu l'utilité ; le rationalisme de l'école de *Hahnemann* les garantit à jamais d'un injuste oubli.

Il me serait facile de multiplier les preuves que j'annonce, car je les ai empruntées à un travail où, passant en revue les maux qui affligent l'humanité, je prouve que les traitements homœopathiques sont presque tous justifiés par des résultats pratiques obtenus dans tous les âges et sous l'influence des opinions les plus opposées. L'importance de ces faits qu'il est si aisé de vérifier, méritera sans doute un examen approfondi, plus facile dans une société savante que pour un praticien isolé.

L'aphorisme *contraria contrariis curantur*, n'est qu'un sophisme pour les médecins homœopathes ; ils résument toute leur doctrine dans cette sentence *similia similibus sanantur*, sans admettre aucun autre moyen curatif que ceux qui sont justifiés par leur expérimentation. La citation des succès obtenus par nos prédécesseurs à l'aide des moyens que les homœopathes emploient, vient à l'appui de cette assertion que, dans le plus grand nombre de cas, on ne peut obtenir de guérison sans l'emploi des remèdes qui exercent une action homœopathique.

Les vieilles archives de la médecine, plus encore que les volumineux recueils de nos contemporains, m'ont offert de ces faits concluants qui montrent que de tout temps on a eu recours avec succès à l'emploi des remèdes homœopathiques. Ces rapprochements engageront sans doute l'Académie à se livrer sérieusement à des expérimentations que jusqu'ici elle a refusé de faire, par prévention contre une doctrine qu'elle n'a regardé que comme une innovation. Nous attendons avec confiance le résultat de ces essais ; ils ne peuvent que proclamer la vérité et l'utilité de l'homœopathie. Alors notre langage, toujours modéré, n'adressera aucun reproche à ceux qui nous ont condamnés avant de nous avoir compris. Nous

leur dirons seulement : Emparez-vous promptement de ces ressources plus certaines que nouvelles, et accomplissez votre mission, en servant l'humanité et la science. Perfectionnez celle-ci par ce que l'homœopathie vous a montré de réel, et désormais donnez la préférence au mode qui guérit le plus promptement et le plus sûrement. L'expérience peut donner une place utile à chaque traitement proposé par n'importe quelle doctrine.

Celle de Hahnemann ne repousse aucune fusion. Ce grand médecin, auquel vous rendrez enfin justice, ne vous imite-t-il pas en conseillant les stimulants dans l'asphyxie, et en proposant les substances neutralisantes dans les empoisonnements ? *Muller*, l'un de ses disciples, ne dit-il pas que l'homœopathie et l'allopathie ne sont que les deux extrémités d'une même ligne, et que beaucoup de points intermédiaires les mettent en rapport l'une avec l'autre ? La première guérit en excitant une affection analogue dans les organes qui sont déjà malades ; l'autre, en provoquant une dans les organes sains plus ou moins éloignés, qui ne sympathisent pas toujours avec la partie malade. Les succès de l'une de ces pratiques ne sont pas exclusifs de ceux de l'autre.

Cette doctrine expérimentale que vous adopterez plus tard, parce que, comme nous, vous ne voulez ni tromper, ni être trompés, montrera de nouveau que, dans leurs commencements, les découvertes bouleversent toujours les connaissances acquises ; mais après ce premier effet, qui n'est pas sans inconvénient, les esprits profitent de ce qu'elles offrent de salutaire. C'est ainsi que, dans la suite, l'ensemble médical subira des modifications heureuses. Je vais les annoncer pour chacune de ses parties.

L'ANATOMIE qui fait connaître la texture de chacun de nos organes, la PHYSIOLOGIE qui étudie leurs fonctions, seront plus fructueusement étudiées sous l'influence de la doctrine qui, sans elles, ignorerait le point de départ de nos douleurs, et la valeur de chaque phénomène morbide. Ces deux branches essentielles de la science sont plus nécessaires au médecin qui, dans l'étude des faits, ne peut négliger aucun détail, qu'à celui qui se contente de vaines explications. Le premier doit les étudier avec un zèle plus actif et plus profitable.

L'homœopathie accroîtra les richesses de L'HYGIÈNE ; elle donnera une connaissance exacte de toutes les substances purement nutritives, et distinguera toutes celles qui peuvent nuire à l'action des remèdes. Tout aliment ne doit contenir que des sucs nutritifs, et jamais aucun principe médicamenteux qui puisse désaccorder l'organisme.

Le régime qui peut si facilement troubler l'action des petites doses, sera désormais précisé ; il ne sera soumis qu'à des précautions indispensables, pour rendre la guérison plus facile, plus prompte et plus sûre. L'homœopathie à qui l'on devra ces services, fera ainsi éviter toutes les causes qui prolongent le cours des maladies.

La SÉMÉIOTIQUE ou la connaissance des symptômes qui accompagnent nos souffrances, est depuis longtemps trop négligée, malgré les travaux de MM. *Double* et *Landré Beauvais*, qui ont réuni tout ce que l'observation avait fait connaître à ce sujet, depuis les premiers temps. Ces savants académiciens conviendront avec moi que plusieurs médecins mettent plus d'empressement à pénétrer l'essence de la maladie, sa cause prochaine, qu'à en étudier tous les signes, ils ont plutôt caractérisé une inflammation, une lésion organique, qu'ils n'en ont constaté tous les symptômes.

L'homœopathie met sa gloire à ne rien omettre dans l'étude des symptômes ; elle n'y ajoute pas de commentaire. Elle tient compte des modifications de chaque phénomène morbide ; elle l'étudie pendant le repos, l'exercice, la veille, le sommeil, etc. ; elle distingue dans le même symptôme son apparition aux diverses époques de la journée ; elle étudie surtout l'état moral du malade.

La sémiotique a décuplé ses matériaux par la minutieuse observation de *Hahnemann* et de ses disciples. On croirait facilement que cette branche importante des recherches médicales semble avoir déjà atteint son complément.

La PATHOLOGIE, ou l'histoire générale des maladies de l'homme, éclairée par l'homœopathie, profitera mieux des services éminents que tant de grands hommes ont rendus à la médecine. Si, malgré leurs efforts, la science la plus difficile est encore imparfaite, faut-il moins admirer leurs pénibles recherches? Si la cause des maladies leur est restée inconnue, faut-il leur faire un crime de l'avoir cherchée? Ce sont ces mêmes insuccès qui ont fait sentir la nécessité de nouvelles études; ce sont eux qui ont conduit à l'homœopathie.

Les nosographies, monument de l'érudition et du zèle de nos maîtres, ne serviront plus que pour l'histoire de la science. *Laennec* disait que l'erreur seule y avait introduit les classifications par genre et espèces à la manière des naturalistes. Les espèces zoologiques et botaniques sont des êtres, et les maladies, ajoutait-il, ne sont que des modifications dans la texture des organes de l'économie animale, dans la composition de ses liquides, ou dans l'ordre de ses fonctions.

La pathologie, ainsi débarrassée de ces descriptions et de ces classifications sans vérité, appréciera mieux l'importance du mal, elle en indiquera plus sûrement l'issue. Tous les observateurs sembleront se servir des mêmes yeux, et leurs conseils n'égareront plus leurs confiants successeurs.

Si l'explication de l'action des causes des maladies semble interdite à la faiblesse de notre intelligence, leur étude n'en est pas moins indispensable. Nous en observerons mieux toutes les circonstances du passage de l'état sain à l'état morbide, et apprendrons ainsi à faire cesser plus promptement ce dernier; mieux les causes seront connues, plus on empêchera les effets de se développer, moins l'exercice de la médecine sera susceptible d'erreurs. *Hahnemann* a montré, plus qu'aucun autre médecin, combien il était important de se livrer à ces recherches.

La pathologie, toute expérimentale, ne cherchant que des symptômes dans chaque cas morbide, et dans ceux-ci que l'expression de la souffrance d'une ou de plusieurs parties de l'organisme, ôtera à la pratique la grande difficulté des complications, souvent aussi énigmatiques pour le médecin qu'alarmantes pour le malade.

La nouvelle doctrine ne conserve pas davantage l'indication des anomalies, de ces cas regardés comme bizarres, parce qu'ils étaient inexplicables, et qu'on nommait désordonnés ou ataxiques, comme si on eût tout connu dans la marche ordinaire de la nature. On ne sera jamais assez en état de juger les lois invariables de notre organisation, pour pouvoir dire qu'il y a des phénomènes qui s'en éloignent.

La connaissance des maladies médicinales ou des phénomènes résultant des remèdes administrés, ajoutera beaucoup à la précision de l'art de guérir, comme à sa certitude. Cette utile instruction résulte tout entière des expérimentations homœopathiques. On ne verra plus des médecins accuser les traitements ainsi perfectionnés, d'avoir produit d'autres maladies chroniques.

L'empire de la médecine, comme le disait *Buffon* de celui de l'histoire naturelle, ne sera plus un désert où l'on trouve quelques sentiers pénibles marqués çà et là par des pas de géant. Ce sera un pays cultivé, semé de toutes parts de routes faciles qui conduiront de l'une à l'autre, et qu'on pourra parcourir sans fatigue.

C'est surtout à la THÉRAPEUTIQUE, à cette branche de la science qui s'occupe spécialement du traitement des maladies, que l'homœopathie rendra les plus grands services. On sait que la doctrine de *Hahnemann* prescrit d'agir directement sur les organes souffrants, en leur imprimant une action analogue à celle qui constitue le désordre. Ce principe, le plus expérimental de tous ceux qui ont régi l'art de guérir, et, par conséquent, le plus utile, est aussi rationnel que toutes les doctrines connues. Un voile impénétrable nous cache les mystères de



la vie et de la maladie ; nous ne pouvons que les entrevoir, et c'est peut-être un bonheur pour l'humanité. Il est également vrai que le créateur nous a entourés des moyens propres à guérir les souffrances, et que nous ne pouvons pas plus deviner les vertus des remèdes que l'essence des maladies. Nous n'avons donc que la voie de l'expérimentation pour nous servir des premières contre les secondes. Les essais tentés dans le cours variable des maladies, sont hasardés et dangereux. Pour savoir quelque chose de certain, nous ne pouvons donc expérimenter les substances médicamenteuses que sur l'homme sain. Alors, on leur voit produire des résultats analogues à plusieurs maladies. Une seconde épreuve dit qu'elles guérissent chez le malade l'état semblable à celui qu'elles produisent chez l'homme qui se porte bien. Ma raison ne trouve dans cette médecine toute d'expérience qu'un nouveau gage de la bonté du créateur, et qu'une consolation de plus pour l'humanité. Le point le plus important et le plus difficile sera toujours de bien choisir le remède. Ce n'est qu'à cette condition que le praticien peut atteindre son but, c'est-à-dire guérir. Les doses, toujours calculées pour ne pas produire une surexcitation trop forte dans l'organisme, ne doivent être que suffisantes. Si le but était dépassé, car on ne peut tout prévoir, un antidote certain ferait bientôt cesser la douleur causée par l'aggravation.

On sera peut-être longtemps à comprendre comment d'aussi petites quantités peuvent amener d'aussi grands résultats, comment des médicaments regardés autrefois comme insignifiants, peuvent être des instruments assurés de guérison : les faits n'en seront pas moins reconnus réels. Ceux-ci prouveront encore que cette thérapeutique est exempte de tout danger.

A cet avantage incontestable sur toutes les autres doctrines, l'homœopathie joint celui de proscrire à jamais les expérimentations faites à grandes doses sur les malades, avec des substances inconnues, qui peuvent être des poisons. Le médecin honnête, disait *Storck*, ne devrait s'en servir qu'après les avoir essayées sur lui-même.

C'est ainsi que se conduisent *Hahnemann* et les médecins qui ont reconnu la vérité de ses conseils. C'est sur cette base que s'est fondée la thérapeutique homœopathique. La nouvelle doctrine exerce déjà quelque influence sur la pratique de ses adversaires. On en voit quelques-uns se confier à des doses bien moindres que celles qu'ils employaient auparavant. Ils s'apercevront bientôt aussi que la répétition trop fréquente des remèdes détermine un excès de réaction vitale, qui éloigne l'action secondaire de laquelle on attend la guérison.

L'homœopathie guérit d'une manière plus sûre, plus prompte et moins désagréable ; cependant elle ne guérit pas toujours, elle ne promet rien de ce qui est au-dessus des forces humaines, et ne donne pas l'immortalité refusée par le créateur. Tout ce qui vit sur la terre a eu un commencement et doit avoir une fin. Les lacunes de l'une des deux doctrines peuvent être remplies par les succès de l'autre. J'ai déjà dit que *Hahnemann* emprunte à la théorie des contraires les premiers soins à donner aux noyés et aux asphyxiés ; il s'en sert jusqu'au moment où ils commencent à donner quelques signes de vie ; alors seulement il entreprend le traitement homœopathique, c'est-à-dire qu'il ne se dirige plus que d'après les symptômes.

La thérapeutique ainsi perfectionnée et agrandie, sera mieux cultivée qu'elle ne l'est actuellement. Les meilleurs ouvrages de nos contemporains accordent à peine quelques lignes au traitement des maladies. On dirait que notre art est aujourd'hui plus celui de raisonner sur les maladies que de les guérir.

La MATIÈRE MÉDICALE sera enrichie d'un grand nombre de spécifiques inconnus à l'ancienne doctrine. Les remèdes conseillés par l'homœopathie, justifiés par les faits, appartiendront à tous les temps. Il sera toujours facile d'en bien connaître les effets, et leur souvenir ne se perdra plus, comme celui de tant de remèdes, dont nous ne pouvons expliquer ni le succès ni l'oubli. Des faits certains constitueront désormais une science exacte, et l'assièront sur des fondements inébranlables.

L'humanité, plutôt débarrassée des maux inséparables de sa condition, et moins torturée, bénira à jamais le nom *d'Hahnemann*, qui a introduit en médecine une expérimentation circonspecte et attentive, comme *Hippocrate* y avait porté la plus pure observation.

L'Académie, mieux instruite, et s'associant à ces grands perfectionnements, rendra aux médecins la considération due à leur profession, et dont nos discussions tendent chaque jour à la priver. La pratique du plus utile et du plus précieux des arts, n'offrira plus de scandaleuses divergences d'opinion ; les mêmes maux attestés par les mêmes symptômes seront combattus par les mêmes moyens. Une doctrine rationnelle et sûre unira tous les médecins ; la haine et la jalousie ne souilleront plus une carrière dans laquelle tous suivront la même ligne. Aucune doctrine n'a promis une plus heureuse fusion de la théorie et de la pratique, désormais intimement unies.

D'après ce que nous venons de dire, l'Académie ne peut plus refuser un examen consciencieux à l'homœopathie ; elle sent trop bien les devoirs que lui imposent sa position et sa dignité, pour s'exposer au reproche d'un orgueil scientifique qui serait coupable dans une question aussi importante, et où les besoins de l'humanité doivent seuls occuper l'esprit.

On pardonnera à un médecin contemporain d'avoir découvert un mystère que chacun pouvait pénétrer auparavant ; l'Académie cessera de trouver mauvais qu'une vérité nouvelle soit venue à son insu ajouter aux lumières acquises, et laisser en arrière quelques savants distingués.

Ceux-ci reprendront leur rang, lorsqu'ils auront examiné et prononcé avec franchise. La prochaine décision de l'Académie ajoutera à notre respect pour ce corps savant, et le concours de tous les médecins aura bientôt agrandi les bienfaits de l'homœopathie. Les hommes qui pensent aujourd'hui que j'en ai exagéré les services, verront bientôt que j'ai moins promis qu'elle ne peut tenir.

Si cet espoir était déçu, je ne désespérerais pas encore du destin de l'homœopathie ; la nécessité, trop évidente d'agrandir la science, excitera le zèle de nos jeunes collègues ; c'est à eux qu'il appartient de consacrer de longues veilles à ce travail glorieux. Il est difficile de l'exiger des praticiens qui, vieillis dans l'étude, ne peuvent se livrer à des recherches pénibles, et recommencer une nouvelle instruction.

Cependant l'homœopathie compte dans ses rangs plusieurs de ces honorables vétérans qui, luttant victorieusement contre les infirmités de l'âge, se dérobent à un repos nécessaire, et sacrifient leurs derniers loisirs à enrichir la science qui leur assurera une nouvelle illustration. Les nombreuses sociétés savantes qui honorent la France, mieux instruites aujourd'hui, et peut-être averties par ce faible travail qu'un léger examen a détruit de fond en comble toutes les objections faites contre l'homœopathie, et qu'il ne reste à lui reprocher que les préventions de l'Académie royale, ne laisseront pas échapper cette occasion de rendre un grand service à la science qu'elles enrichissent chaque jour. Elles proposeront des prix pour les nouvelles recherches homœopathiques.

Espérons aussi que le Gouvernement, dans sa sollicitude pour les intérêts réels des peuples, reconnaîtra que le soin de conserver ou de rétablir la santé des hommes, est aussi important que les travaux matériels des canaux, chemins de fer, etc. Les états constitutionnels de l'Allemagne ont créé des chaires d'homœopathie ; partout on a procédé à des enquêtes qui ont démontré la nécessité d'une étude approfondie de cette doctrine. Ce ne serait point une protection que le Gouvernement français accorderait à l'homœopathie, que de lui faciliter les moyens d'être appréciée ; je n'y verrais qu'une sage prévoyance et qu'un encouragement à de nouveaux progrès.

La vérité serait bientôt connue et proclamée, si l'on faisait inspecter le service qui m'est confié à L' Hôtel-Dieu de Bordeaux, par des professeurs choisis dans chacune de nos facultés de médecine. Je ne récuserai point de tels juges. Ils ne viendront pas avec une répugnance plus

forte que celle qui retarda mes essais pendant plusieurs années. Ils ne pourront être plus méfiants que je ne le fus moi-même. Je me soumetts d'avance à toutes les précautions que leur mission rendra nécessaires. Je n'aurai pas besoin de leur dire que, quand on recherche la vérité, il faut se convaincre par soi-même, ne croire, ni ne repousser avec prévention, mais seulement après un examen irréprochable.

J'ai dit comment on doit interroger les faits, et c'est un engagement dont je ne me départirai pas avec fidélité devant ces commissaires l'image des cas morbides ; à l'aide des souvenirs de la physiologie et de la pathologie, je ferai ressortir les symptômes prédominants ; je distinguerai ceux-ci des effets médicamenteux des remèdes prescrits. Ce soin n'ajoutera que peu de choses à mes travaux journaliers. On peut toujours consulter, dans chacune de mes salles, les feuilles des observations recueillies chaque jour ; on y verra la prescription homœopathique écrite en marge à côté du symptôme qui paraît le plus important à combattre. Je mettrai encore à la disposition de ces Messieurs les histoires nombreuses des faits recueillis depuis trois ans par MM. les docteurs Pelka, Dauzat, Borchard, par MM. Hernandes, Cattenat, Beth, Bruneau et Crougneau.

On jugera à la fois le passé et le présent. Nous pourrons aussi procéder à des essais comparatifs ; et nous y verrons, si je ne me trompe, quelle grande supériorité a l'homœopathie dans le traitement des maladies. Si ces travaux servent à l'avancement de la science, je m'estimerai heureux d'y avoir concouru ; je n'aspire pas à d'autre récompense.

## Annexe n°8

### *Histoire de la doctrine médicale homéopathique, son état actuel dans les principales contrées d'Europe*

**Rapou A., Paris, Baillière, 1847, T1, 643, T2 705**

Chapitre 1 : de l'ancienne et de la nouvelle médecine.

SOMMAIRE. — Des deux principes fondamentaux de l'art de guérir. — Nature médicatrice. — Origine de la médecine primitive. — Son caractère hygiénique. — Hippocrate la développe, *Galien* la modifie. — Médecine rationnelle dite allopathique. — Son insuffisance. Indication d'une méthode plus efficace. — Pathologie et thérapie spéciales — Importance et propriétés des substances spécifiques. — Homœopathie — Coup d'œil rétrospectif sur la loi des semblables. — Examen comparatif de l'ancienne et de la nouvelle méthode. — Expérimentation des remèdes sur l'homme sain. — Des doses. — Dynamisme médicamenteux. — Spécialisation, généralisation. — Matière médicale. — *Cito, tutu et jucunde sanare*. — Répulsion dont l'homœopathie est l'objet ; ses causes. — L'homœopathie imprime une direction nouvelle à l'art médical. — Appel à la conscience et au savoir des médecins.

L'art de guérir embrasse l'ensemble des agents capables de modifier l'organisme, et ses nombreux procédés constituent différents systèmes de médications.

Il y a eu jusqu'à présent, parmi les praticiens, le plus complet désaccord au sujet de la valeur relative de ces médications et des indications de leur emploi, tellement que l'histoire de la médecine est moins l'exposé des progrès de la science que la nomenclature des systèmes qui ont successivement surgi et captivé, pour un temps, les suffrages des médecins. L'expérience n'a pas encore mis un terme à cette anarchie d'opinions.

De tout temps il a existé des observateurs isolés, préoccupés chacun d'un objet spécial ; mais cet esprit expérimental, dirigé vers un but constant, invariable, qui fonde l'édifice de la science sur une base solide, en transmettant aux générations suivantes les résultats acquis, un tel esprit a complètement fait défaut à la médecine. L'art de guérir [Nous n'entendons point parler de la chirurgie à laquelle le principe rationnel est entièrement applicable et qui se progressivement par des expériences positives.] est aujourd'hui ce qu'il était autrefois ; ni plus ni moins imparfait, il consiste toujours en un certain nombre de méthodes qu'on ne sait à quel principe rattacher, et qu'un applique sans règle, au gré d'opinions individuelles et variables.

Ce règne déplorable de l'arbitraire et des conjectures, signalé à toutes les époques par les grands praticiens, touche enfin à son terme. Il vient de se former, en Allemagne, une école expérimentale qui, laissant de côté les théories préconçues touchant la vie, les maladies et les propriétés médicamenteuses, a placé, pour la première fois, la médecine

sur le terrain où se développent les sciences positives et a déjà permis de reconnaître les principes fondamentaux sur lesquels elle repose.

Les procédés qui constituent l'art de guérir ressortent en effet de deux principes fort différents. Les uns proviennent des notions que nous avons acquises sur le jeu des fonctions et leur influence réciproque, soit en santé, soit en maladie. Ils consistent à provoquer ces actions et réactions fonctionnelles de manière à rétablir l'état normal. Les autres sont fondés sur la connaissance empirique de l'efficacité des substances médicinales dans des cas déterminés. La spécialisation en est un des caractères essentiels, c'est pourquoi la méthode qu'ils constituent a reçu le nom de *spécifique*. Ce qui distingue, au contraire, les procédés précédents, c'est l'importance du raisonnement, fondé sur la notion des lois physiologiques, d'où la dénomination de méthode *rationnelle* donnée à leur emploi.

*Rationalité et spécificité*, voilà les deux principes généraux sur lesquels repose tout entier l'art de guérir.

Mais dans quelle proportion ces deux éléments doivent-ils contribuer à la formation de la médecine ? Quelle est la sphère de leur indication ? Pour résoudre ces questions importantes dont l'avenir de la thérapeutique dépend, il faut jeter un coup-d'oeil rétrospectif sur l'origine de l'art de guérir, et saisir, à travers le chaos de ses transformations doctrinales, la part que se sont faite chacun de ces principes fondamentaux.

La nature a pourvu au maintien du jeu régulier de la vie par un ensemble de sensations intimes qui expriment les besoins de notre organisation. Ainsi, la faim, la soif indiquent les pertes que nous avons faites et la nécessité de les réparer ; la déperdition des forces nerveuses se manifeste par la fatigue et le sommeil.

Une foule de sensations diverses nous poussent à remplir les conditions, souvent cachées, sans lesquelles la santé ne peut se maintenir,

« Si tout a été prévu par la sagesse éternelle, dans l'harmonie simultanée et successive des facultés et des organes de chaque espèce, aussi bien que dans la coordination de chacune d'elles avec le milieu qui lui est propre, les besoins qu'elle aura à satisfaire, les dangers dont elle devra se garantir, ne fallait-il pas également que toutes choses fussent disposées contre ses maladies avec la même prévoyance ? » [Dessaix, de la Médecine conjecturale et de la Médecine positive, § 2.]

En effet, non seulement l'économie en santé réclame nettement ce qu'il lui faut, par le moyen des sensations intimes, mais alors même que les fonctions sont perverties et troublées par l'action des causes morbides, la nature sait encore leur prêter un langage pour indiquer les nouveaux besoins qu'a fait naître ce nouvel état.

Ce langage de la nature, ce sont les symptômes morbides, et les moyens de satisfaire à leurs indications nous ont été donnés tout aussi bien que les éléments nécessaires à l'exercice régulier de la vie. Ainsi, la prévoyance et les soins de la nature ne se bornent pas à ce simple entretien des fonctions, mais s'étendent jusque sur les désordres qui peuvent s'y produire. Elle ne se montre pas seulement *force vitale conservatrice*, mais encore *force vitale médicatrice*.

Si elle manifeste des instincts qui tendent à nous faire conserver l'état de santé, elle en développe aussi de guérisseurs qui, reconnus et appréciés par l'observation, dirigés par le raisonnement, constituent le domaine de *la médecine naturelle hygiénique*, de la médecine telle qu'elle dut être dans les premiers temps, alors que l'organisme humain, non encore vicié par les infections actuelles et les habitudes de la civilisation, devait réagir franchement contre les influences délétères et fournir, par les symptômes de ses maladies, des indications simples et sûres pour le traitement.

La force vitale, chez le malade, met donc en jeu ces derniers instincts, et tous les agents de thérapeutique générale, répandus autour de nous, se révèlent à la voix de ce médecin intérieur, et s'appliquent sagement sous sa direction infaillible.

L'exercice, le repos, la diète, l'eau, l'air, le chaud, le froid, employés à propos, développent une grande puissance curatrice. Les épices qui excitent, le vin qui tonifie, les substances qui portent aux sueurs, aux urines, qui relâchent le ventre, qui déchargent l'estomac, *tous moyens hygiéniques*, viennent apporter leur tribut.

Là s'ouvre une noble carrière, celle d'observateur, d'aide et de régulateur de la nature médicatrice, qui du reste, dans ces cas, se suffit le plus souvent. Il s'agit de comprendre son langage, de satisfaire à ses besoins, de suivre et de favoriser ses tendances, d'éloigner les obstacles qui les dévient, de la modérer dans sa fougue et de l'exciter dans sa langueur. Tel se présente d'abord l'art médical, *une expansion de l'hygiène*.

Une succession d'hommes, sous le nom générique d'Hippocrate, se fit une renommée immortelle pour avoir mis sur la voie de cette médecine *naturelle* et l'avoir poussée à un degré de perfection qu'on n'a pu atteindre depuis. Dès son origine, cet art de guérir se montra dans toute sa puissance, et perdit peu à peu de sa valeur sous l'action des travaux successifs des âges qui suivirent.

Mais quelle est donc l'explication de ce fait si peu conforme à ce que nous présente l'histoire des autres connaissances humaines ? quel est donc le vice inhérent à cette méthode hippocratique, qui lui est un élément de dépérissement et d'impuissance, en dépit des efforts de la foule d'hommes intelligents qui s'y sont consacrés ? Il se découvre aisément à l'examen le moins attentif.

Cette médecine d'Hippocrate est l'art primitif que la nature a, pour ainsi dire, fourni à l'homme, afin de parer à ses plus pressantes nécessités, en attendant qu'il ait su tirer de son intelligence des ressources moins grossières et plus en harmonie avec la variété de ses maux.

Ainsi, par la lassitude, les douleurs, la perte de l'appétit, les hémorragies, les sueurs, les vomissements, les flux de ventre, les congestions dérivatives, etc., efforts salutaires, mais orageux et pénibles, elle lui enseigne à dissiper ces désordres et ces mouvements violents de l'organisme malade, par le repos, la diète, les émissions sanguines, les substances qui facilitent les évacuations alvines, les révulsifs, etc., jusqu'à ce qu'un art plus parfait permette au médecin de parvenir à ce but avec des médicaments purement *guérisseurs*, dont l'action salutaire ne s'achète pas par de nouveaux troubles et des souffrances artificielles. Tel doit être l'art dans toute sa valeur, c'est ainsi que l'homme doit tendre à le créer ; le premier n'en est qu'une grossière ébauche, préférable seulement à son absence complète. Eh bien ! tandis que, dans toutes ses autres carrières, l'esprit humain s'est élevé promptement au-delà des premières notions naturelles pour développer des arts plus en rapport avec la variété et la délicatesse de ses goûts et de ses besoins, en médecine seule, il est resté à ses rudiments, ébloui par le

grand nom d'Hippocrate, tournant sans cesse dans la sphère de ses idées, sans s'imaginer qu'il pût suivre une autre direction.

Cette méthode primitive, *source et point de départ de toute l'école allopathique*, ne pouvait être, ai-je dit, qu'une ressource provisoire, jusqu'à ce que l'on découvrit une médecine plus active, plus puissante que l'hygiène. Dans cette première méthode, les efforts guérisseurs de la nature sont presque tout, l'art du praticien fort peu de chose, ou plutôt son talent est d'autant plus vrai qu'il sait se tenir sur une plus grande réserve et s'immiscer le moins possible dans le travail morbide.

Il doit observer toujours et agir rarement, mais à propos. A la rigueur, on pourrait se passer de lui, car la nature fait seule tous les frais de la guérison. C'est la méthode expectante à laquelle les meilleurs esprits d'entre les allopathes cherchent à ramener aujourd'hui l'art médical, sentant bien que c'est là leur seul domaine légitime et la conséquence logique où les conduisent les principes professés par Hippocrate et ses plus illustres disciples.

Cette méthode serait suffisante si l'expression symptomatique était toujours franche, si la maladie se montrait toujours une simple déviation de l'état normal, comme cela devait être sans doute aux premiers âges du monde et probablement encore au temps d'Hippocrate ; mais de nos jours, qu'une multitude d'infections variées et profondes, de nature spéciale, ont modifié la plus grande partie des affections morbides, altéré, affaibli ou perverti les efforts et les manifestations de la nature médicatrice, on comprend à première vue l'insuffisance de cette méthode.

Comme les révulsions, les mouvements réactionnaires, critiques et autres, sont, pour le praticien hippocratique, les seules indications à suivre, il reste égaré et sans pouvoir, toutes les fois que ces mouvements manquent ou sont obscurs, comme dans la plupart des maladies chroniques, par exemple, ou lorsqu'ils s'éloignent des types physiologiques, revêtent un caractère spécial et restent ainsi sans signification et sans rapport avec l'action des moyens thérapeutiques généraux. Il lui sera facile de répondre à une phlogose simple, à un embarras gastrique : les émoullients, les vomitifs se présentent d'eux-mêmes, et leurs rapports au mal sont clairement établis. Mais à quelles indications le conduiront les phénomènes morbides d'une angine scarlatineuse, d'une affection vénérienne, d'une fièvre intermittente, d'un typhus, etc. ?

Ne sera-t-il point forcé d'agir en aveugle ou de rester spectateur oisif des progrès du mal ? Tout au plus, pourra-t-il recourir aux moyens hygiéniques ; mais cette médecine naturelle lui fera défaut. Notons bien ce fait : la médecine, telle que la connut Hippocrate et telle qu'elle était possible dans les premiers âges, fut une médecine hygiénique, propre à répondre aux états morbides les moins éloignés de l'état normal, celle qui se rapproche le plus du plan de la nature en s'écartant le moins des influences physiologiques, la médecine des généralités, qui prend en considération l'espèce plutôt que l'individu.

Nous reconnaissons quelques-uns de ces traits à la lecture des œuvres d'Hippocrate. Nous y voyons cet illustre praticien briller dans le traitement des affections aiguës simples comme dans celui des maladies diverses où les principes de l'hygiène peuvent servir de guide thérapeutique. Mais aussi, le voyons-nous échouer dans les cas qui ont cessé d'être de simples déviations de l'état physiologique, lorsqu'il s'est ajouté au mal un élément *spécial*, dans les épidémies, par exemple. Alors il montre et avoue lui-même

l'impuissance de son art. Et voilà la méthode d'une valeur si minime, d'une efficacité si restreinte, qui règne depuis les temps du père de la médecine !

Tous les travaux qui ont été faits depuis s'y rapportent ; toutes les écoles qui se sont suivies en ont été des modifications. Si quelques têtes originales et indépendantes ont parfois indiqué d'autres principes, montré une autre direction, leurs voix isolées se sont perdues dans le bruit du grand nombre, et leurs idées, dans les opinions dominantes.

Si cette méthode d'observer les phénomènes morbides pour chercher à les dissiper ensuite par un traitement hygiénique, était restée dans sa pureté primitive, l'art médical ancien ne mériterait point une aussi sévère critique. Car enfin, cette méthode est bonne en elle-même ; bien qu'insuffisante, elle est préférable à l'absence complète de médication. Mais elle ne resta pas longtemps dans cette sphère de pure et simple observation, hors de laquelle cependant, elle perdait tous ses petits avantages pour se fourvoyer dans une foule de directions erronées. Ceux qui la reçurent des mains d'Hippocrate se lassèrent bientôt de ce froid travail de jugement et d'attention, où le jeu de l'imagination ne pouvait s'exercer. Les théories les plus diverses ne tardèrent pas à inonder le monde médical, et la philosophie aux mille couleurs s'y refléta sous des nuances variées.

Du milieu de ce chaos, qui encombrait le terrain de la médecine hippocratique, s'éleva un système, construit de toutes pièces, qui résumait en lui la multitude des idées débitées jusqu'alors et consacrait la marche vicieuse qui venait d'être suivie. Je veux parler du système de Galien, médecin tristement célèbre par cette oeuvre, qui contribua lui seul, plus que tous les écrivains philosophes ensemble, à l'état déplorable où végète l'art de guérir. L'influence de son nom, justement illustre à d'autres titres, fit adopter aveuglément ce défectueux système, et, plus tard, lorsqu'il disparut peu à peu sous l'action des idées nouvelles, l'esprit dans lequel il fut conçu persista au milieu des écoles.

Le galénisme, c'est-à-dire la médecine hippocratique mélangée de théories et de raisonnements *à priori*, transportée hors du terrain de l'observation pure, devint, sous le nom de *médecine rationnelle*, dite aujourd'hui *allopathie*, la doctrine universellement admise..

« La médecine *d'Hippocrate* et celle de *Galien*, la médecine de *Stahl* et celle de *Boërhaave*, celle de *Brown* et celle de *Broussais*, sont toutes des médecines rationnelles dans l'acception généralement admise de ce mot ; il y a donc bien des médecines rationnelles, et pourtant il n'y a qu'une raison.

« C'est que médecine rationnelle ne veut pas dire médecine fondée sur la raison, mais médecine essentiellement raisonneuse, médecine dont, au défaut de l'expérience, le raisonnement est forcé de faire la plus grande partie des frais à lui seul, en attendant mieux et pour arriver à mieux » (Dessaix, ouvrage cité.)

Les médecins arabes ne s'affranchirent pas de cette influence de Galien ; le moyen-âge ne sut produire que de serviles copistes ou commentateurs ; la révolution intellectuelle, à l'époque de la renaissance, ne put rompre ces funestes traditions. Plus tard, l'activité scientifique, développée autour de la médecine, la pénètre et l'anime en vain ; elle s'émeut sous son influence, mais cette vie est celle du cadavre soumis à l'action du courant galvanique, C'est inutilement qu'elle se modifie, se retourne en tous sens, rien ne peut lui donner le principe de vie qu'elle n'a pas. C'est en vain qu'elle livre entrée



aux spéculations des mathématiciens, des physiciens, des chimistes ; qu'elle appelle à son aide, les unes après les autres, les sciences qui fleurissent autour d'elle, rien ne peut la sauver de sa propre misère, de son irrémédiable stérilité.

Des générations de médecins habiles s'usent à cette œuvre de Sisyphe, et chacune lègue son découragement à celle qui suit. Il serait trop long de citer ces témoignages peu suspects (on les trouve rapportés çà et là dans l'ouvrage) ; enfin, de nos jours, les mieux avisés, las de tant de péripéties, se prennent à vouloir nous ramener à la médecine des premiers âges, la méthode hippocratique.

Voilà leur drapeau ! Tout ce qui s'en rapproche, suivant eux, pousse au perfectionnement de l'art. Assurément cette direction vaut mieux que le galénisme qui l'a remplacée. Mais quel déplorable aveu ! Quoi ! depuis trois mille ans on a marché dans une fausse voie ! Ce qui reste de mieux à faire est de revenir au point de départ !

Mais qui nous garantit que cette marche, à partir de ce point, ne déviera pas de la bonne route comme elle l'a déjà fait, au su et au vu de tant d'hommes intelligents, pendant une longue suite de siècles ? Probablement il en serait de même. C'est qu'il y a une tendance irrésistible qui nous porte à quitter cette méthode insuffisante pour aller à la recherche d'un art plus parfait, plus approprié à nos besoins et nous cédon à cette tendance, sauf à marcher indéfiniment dans les ténèbres. Mais nos instincts et nos vœux ne peuvent nous tromper, un tel art existe en effet,

Si nous jetons les yeux sur le domaine des maladies tel qu'il est et non tel que les nosologues le représentent, nous sommes frappés d'y voir saillir deux grands caractères très distincts, qui cependant s'unissent par des degrés insensibles et se combinent entre eux de mille manières. Nous voyons des maladies *simples, naturelles*, qui ont toutes la même origine dans un *défaut d'équilibre des fonctions* : c'est un désordre dans l'action physiologique, et la connaissance de celle-ci jette le plus grand jour sur leur nature. Il est facile de les comprendre et de les mener à guérison par l'application raisonnée des préceptes hygiéniques et par l'emploi des moyens qui peuvent exciter, produire, modérer, prévenir les mouvements critiques et de réaction. Pour ce genre d'affections, la force vitale se passe à la rigueur de nos soins auxiliaires. C'est là réellement la petite sphère de la médecine primitive ou hippocratique.

Cette classe de maladies mise de côté, par abstraction, le caractère propre aux autres affections se présente sous des traits tout différents. A leur aspect, le physiologiste reste déconcerté. Ce sont des phénomènes qui s'éloignent tellement de la simple observation de l'état normal, qu'on est obligé d'y reconnaître quelque chose de *spécial* qui n'a point dans l'économie son seul point de départ. Ainsi apparaissent les pyrexies intermittentes, les exanthèmes fébriles, le typhus, la gale, la syphilis, les diathèses tuberculeuse, cancéreuse, peut-être et assurément en partie, le scrofule, le scorbut, la goutte, le rhumatisme, etc., etc., et toutes les combinaisons et modifications de ces divers états qui envahissent presque entièrement le domaine morbide et réduisent à fort peu de choses celui des affections simples.

Avec eux, cessent les réactions naturelles, les mouvements critiques et cet ensemble de phénomènes signe du travail par lequel l'économie rétablit son harmonie et l'équilibre de ses forces. S'ils se produisent, ils sont sans résultats efficaces, car la vie n'a plus affaire à la vie seule, il ne s'agit plus maintenant d'un équilibre à rétablir, mais d'un principe étranger, d'un agent toxique, d'un virus, d'un miasme dont la puissance morbifère est en présence de la force médicatrice naturelle. Celle-ci réagit de tout son pouvoir contre la cause de destruction qui la menace. Que ne fait-elle point ? Elle

trouble l'économie entière tantôt par une lièvre hectique, tantôt par un orage violent où le sang bouillonne, par des sueurs protases, des déjections alvines, des vomissements, des hémorragies, des convulsions et autres phénomènes nerveux.

Que veut-elle faire par ces violents efforts, si ce n'est repousser l'action délétère de cette influence morbide spéciale ; mais c'est en vain, comme l'expérience le démontre. Dans cette lutte, le plus souvent elle cédera. Si elle ne succombe pas, elle transigera avec son ennemi par fait de tolérance et d'habitude ; d'où ces innombrables malaises indéterminés, ces constitutions malades, cette dégénération physique de l'espèce humaine qui frappe aujourd'hui les regards les moins observateurs. Assurément l'économie, au moyen des seules réactions physiologiques générales, que met en jeu la méthode rationnelle, ne pourra jamais atteindre et repousser une force spéciale infiniment diversifiée. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de signaler la présence de celle-ci par un trouble manifeste et d'appeler ainsi à son aide.

"Ces symptômes sont bien moins une réaction efficace qu'un cri de la nature, qu'une expression morbide, car, dit Hahnemann, [Organon ; chap. 1, § III] tout ce procédé par lequel l'organisme, affecté d'une maladie, veut se secourir lui-même, n'offre à l'observateur que des souffrances et rien qu'il puisse ou doive imiter pour guérir en véritable médecin."

N'entendrons-nous jamais ce langage ? et n'est-ce pas le méconnaître grossièrement que de n'y voir qu'une simple réaction réclamant l'application des préceptes hippocratiques et des agents thérapeutiques généraux ? Recherchons dans l'ensemble des phénomènes, en dehors des perturbations générales, les indications particulières du traitement. Eh quoi ! prétendons-nous être plus sages que la nature ? N'avons-nous pas observé l'efficacité de ses efforts dans les maladies simples ? Ne verrons-nous pas, si maintenant ces mêmes efforts sont devenus inutiles et le mal rebelle, que celui-ci est d'une nature différente, que la force vitale, pour le repousser, a besoin d'une puissance qu'elle n'a pas, d'une puissance spécifique qui seule peut développer les réactions spéciales de l'économie.

Au lieu de revenir infructueusement à la charge avec les médications générales physiologiques, donnons-lui cet élément guérisseur spécial qu'elle réclame. Sans aucun doute, nous ne pouvons être abandonnés, dépourvus de ressources en présence de telles exigences. Ayons donc foi en l'harmonie providentielle des choses et nous chercherons avec succès les *remèdes spécifiques*.

Considérées sous le point de vue de leur action sur l'économie vivante, toutes les substances se partagent en trois ordres : les alibiles, les inertes, les toxiques.

Nombre d'homœopathes, très versés en toxicologie, prétendent qu'il n'y a, sous ce rapport, que deux ordres de substances : les alimentaires et les toxiques, pensant que celles, généralement admises comme substances inertes, manifestent, lorsqu'elles sont convenablement préparées, une action perturbatrice quelconque sur l'homme sain. Les premières, parmi lesquelles nous comprenons l'air, l'eau, le calorique, les aliments et les divers agents nécessaires à l'entretien de la vie, peuvent, suivant leur mode d'emploi, se montrer de puissants remèdes ?

Mais comme elles ne modifient les fonctions que dans le sens naturel, physiologique, sans rien montrer de spécial dans leur action, il est évident que ce n'est point parmi elles que nous trouverons les moyens thérapeutiques qu'il nous faut. Les matières inertes, ou considérées telles jusqu'à ce jour, ne peuvent nous les fournir. Restent donc pour guérir les *substances toxiques*, lesquelles seules produisent dans l'économie des modifications de nature spéciale. [Nous donnons au mot toxique le sens général de

modificateur. Ainsi, le café, le thé, l'asperge, qui ne sont pas des poisons, sont mis par nous au nombre des substances toxiques.]

Voilà nos agents spécifiques trouvés. Ils semblent se présenter d'eux-mêmes, mais quels labeurs, quelles longues années de recherches cette découverte, en apparence facile, n'a-t-elle point coûté à son auteur ?

Oh ! prévoyante fécondité de la nature, la diversité infinie des maux sera couverte par la diversité infinie des remèdes et la variété infinie de leurs effets ! Ils produisent tous des modifications spéciales : j'aime déjà à les rapprocher par là pensée de certain type de maladies rebelles à la thérapeutique d'autrefois. [J'appelle thérapeutique d'autrefois, les médications générales. Il est évident que de tout temps l'allopathie a fait de l'homœopathie ; et comme c'était sans le savoir, et contrairement à ses principes, elle n'a rien à prétendre dans les nouvelles idées. Elle leur reste non seulement étrangère mais même opposée.]

Je vois le mercure, l'or, le daphné mezereum, le thuja, l'acidum nitri, reproduire les caractères de la syphilis sous les formes les plus diverses ; le soufre me représente la gale ; la sepia, le lycopode, le rhus, le graphite, la douce-amère amènent les espèces d'éruptions squameuses, vésiculeuses, pustuleuses.

La plupart des affections cutanées spéciales, qui tourmentent l'espèce humaine, semblent se dérouler à nos yeux, sous l'action toxique de ces substances, l'arsenic, la pulsatile, la noix vomique, le kina, excitent des pyrexies intermittentes. Le veratrum suscite une sorte de choléra, quelques symptômes de la fièvre jaune ; la belladone, une fièvre scarlatineuse ; l'aconit produit des exsudations fibrineuses et rend le sang coëneux ; la silice et les carbonates alcalins poussent à la diathèse purulente, etc., etc., etc.

Qui pourrait énumérer tous les agents de la médecine spécifique qui se pressent sous nos mains ? Tels sont les secours que la nature demande pour combattre les influences morbides spéciales ; avec eux elle pourra les atteindre et les détruire. C'est merveille de voir avec quelle facilité, quelle promptitude disparaissent, sous l'action de ces moyens, les maux les plus formidables qui eussent bientôt anéanti la vie abandonnée à ses propres ressources.

Non seulement les maladies spéciales cèdent à l'action de ces médicaments, mais aussi, et l'expérience l'a suffisamment établi, la plupart des inflammations franches et autres affections simples du ressort de la méthode hippocratique. Ainsi la vaste collection de nos maux vient se ranger dans le domaine de la médication spécifique. Voilà, dans sa plénitude, dans sa perfection, l'art nouveau, autant élevé au-dessus de l'ancien que le couronnement de l'édifice l'est au-dessus de ses fondations. La puissance du médecin y brille de tout son éclat. Il partage avec la nature l'honneur de la guérison ; c'est lui qui choisit les armes, et c'est la force vitale qui combat et triomphe avec elles.

Nous voyons maintenant le caractère propre des deux médecines, leurs rapports et leur valeur respective. La nouvelle doctrine, ainsi placée sous son véritable jour, essayons, en peu de mots, de l'exposer dans son ensemble.

Il n'y a jamais eu de grande vérité qui se dévoilât tout à coup et dont l'entière apparition n'ait été précédée de quelque manifestation partielle. Ainsi la connaissance de la faculté curative des substances toxiques, quoique mal formulée, confuse, indécise, a cependant toujours existé, et l'emploi des spécifiques n'a pas cessé d'être en usage dans l'école ancienne et s'observe dès son berceau. Chacun connaît l'application qu'Hippocrate faisait du veratrum album dans les cas de cholérine.

Le jardin d'Hécate, en Tauride, sous la garde des dragons furieux, renfermait toutes les plantes aux mortelles vapeurs, aux subtiles poisons, dont les puissances infernales se

servaient pour frapper les hommes de mort ou les guérir de leurs maux, suivant qu'ils avaient encouru leurs faveurs ou leur haine. Cette fiction nous représente l'opinion, déjà répandue alors sur les propriétés salutaires des substances toxiques et l'existence de la médication spécifique.

Depuis lors elle n'a cessé d'occuper une place, quelque restreinte qu'elle fût, à côté de sa rivale, qu'elle devait un jour remplacer. Nous la voyons poindre chez les médecins grecs, se tirer avec peine des étreintes systématiques de *Galien*, repaître et se développer chez les Arabes, jeter une vive lueur sous Paracelse et Vanhelfmont, retomber dans l'ombre pour être, plus tard, mise au jour par quelques grands médecins des temps modernes et recevoir d'eux de rares et incertaines louanges.

Mais cette existence chétive et précaire, qui ressemble plus à la mort qu'à la vie, est cependant pleine de persécutions et de luttes sourdes.

L'école allopathique considérée dans son esprit et dans l'ensemble de ses partisans, n'a qu'opposition dédaigneuse, oubli calculé, répulsion constante pour ce petit germe de régénération qu'elle porte dans son sein et dont elle méconnaît opiniâtrement la valeur. L'idée de spécificité et le mot de spécifique, dont elle ne sait se délivrer, sont pris par elle en mauvaise part. La nécessité seule peut la porter à faire usage des moyens de ce genre, mais aussi elle s'efforce d'expliquer leur action conformément à ses principes et de les faire entrer, bon gré mal gré, dans la théorie de ses procédés rationnels.

C'est en vain qu'on les assimile aux agents de médications générales, ils reprennent leur position naturelle par la force des contrastes, jusqu'à ce que l'école, lassée de cette lutte, les rejette pour les reprendre ensuite. Combien d'efforts n'ont pas été faits pour guérir les fièvres de marais sans quinquina, et la syphilis sans mercure !

Qu'il eût été désirable pour l'école de pouvoir se passer de ces auxiliaires rebelles à ses principes, ennemis cachés, entrés dans la citadelle de son orthodoxie et toujours prêts à la renverser !

On l'a vue aux époques de *Pinel* et de *Broussais*, pousser son aveugle opposition jusqu'à nier le fait même de la spécificité, et quelques étudiants périrent victimes de ces folles opinions en s'inoculant le pus des chancres vénériens, dont ils voulaient montrer sur eux-mêmes la complète innocuité.

Ce germe de la médecine spécifique, qui doit s'élever comme un grand arbre pour étendre ses rameaux sur tout le domaine de la pathologie, végète rabougri sur le terrain ingrat de l'allopathie, étouffé par les mauvaises herbes de ses théories rationnelles. Il s'agit de le transporter sur un sol favorable, et de lui donner le genre de culture qui lui convient.

Un grand homme paraît, la Providence l'a suscité pour cette œuvre, il s'empare de cette notion de spécificité, indique sa nature, explique sa loi, la développe jusqu'aux proportions d'une école qu'il élève en face de l'ancienne.

Mais quelle est donc cette loi de la spécificité qu'il découvre, et par quel moyen donne-t-il une si grande extension à un fait si restreint jusqu'alors ?

Avant Hahnemann l'efficacité des spécifiques était connue, mais l'on ne savait rien de leur mode d'action, il était impossible de s'en faire une idée juste, attendu qu'on la cherchait à travers mille hypothèses, de sorte que tout se réduisait à dire : ils guérissent parce qu'ils guérissent, ils agissent à leur manière, d'une façon inexplicable.

Aussi, se servait-on aveuglément de ceux que le hasard avait fait connaître.

Leur emploi, purement expérimental, dans lequel l'intelligence n'entraît pour rien, avait quelque chose de répugnant que la nécessité seule faisait surmonter, aussi le flétrissait-on du nom de *médication empirique*. De là cette répulsion dont il fut et dont il est encore l'objet.

Le génie de Hahnemann vint changer cet état de choses, non pas en fixant l'attention sur les avantages des traitements spéciaux, non pas en augmentant le nombre de médicaments, mais en donnant la loi de spécificité, en faisant connaître le mode d'action des substances spécifiques et les conditions où elles doivent être placées pour amener la guérison.

O belle découverte ! découverte immense, qui amène avec elle la réforme de toute la science médicale, et lui donne cette admirable unité scientifique qu'on a vainement cherchée jusqu'à ce jour. Son auteur la formule ainsi :

LES MALADIES SONT DISSIPÉES LE PLUS SÛREMENT, LE PLUS PROMPTEMENT ET AVEC LE PLUS DE DOUCEUR PAR LES SUBSTANCES QUI PEUVENT PRODUIRE, CHEZ L' HOMME SAIN, UN ENSEMBLE ANALOGUE DE SYMPTÔMES ; et donne à l'art de guérir qui ressort de ce principe le nom d' HOMŒOPATHIE, de ces deux mots grecs *semblable*, et *souffrance*.

C'est là un nom de guerre, car il prévoit qu'il va lutter, et, pour marquer la couleur de son adversaire, il lui impose la juste dénomination d' ALLOPATHIE, c'est-à-dire médecine par toutes les méthodes ; médecine sans unité, sans principes, assemblage indigeste de faits et de préceptes incohérents. De la sorte définies, les deux écoles sont posées par la forte intelligence du réformateur allemand.

On le voit, la doctrine de Hahnemann ne doit pas être confondue avec les mille et une théories qui ont surgi tour à tour dans le domaine médical ; elle n'est point une modification de ce qui a été fait, mais bien une découverte nouvelle, qui doit exciter l'intérêt des esprits les plus blasés par les variantes et les incertitudes de l'art ancien.

Non seulement l'homœopathie, considérée sous un point de vue général, diffère radicalement de l'autre méthode, mais encore presque tous ses préceptes, pris isolément, sont directement opposés à ceux de l'allopathie, ce qui résulte de l'exposé que nous allons faire de chacun d'eux. Ces différences, souvent tranchées, s'élèvent parfois jusqu'à des oppositions choquantes, qui dénotent de part ou d'autre de grossières erreurs, et un vise radical dans la direction qui a été adoptée.

La loi homœopathique, tout comme le pouvoir guérisseur des substances toxiques, ne fut jamais complètement ignorée et ne pouvait l'être, car elle se présente naturellement à l'esprit, et il a fallu toute la force des préjugés répandus par l'école de Galien pour la voiler et l'obscurcir jusqu'à présent. On se souvient du *vomitus vomitu curatur* d' Hippocrate et de ces paroles remarquables du livre :

Ce qui revient à dire que les maladies sont guéries par les substances qui produisent les mêmes symptômes chez l'homme sain. Après ce grand homme plusieurs médecins signalèrent en passant cette vérité, peut-être sans s'en rendre compte à eux-mêmes, mais exprimant ainsi le résultat de quelques observations.

Paracelse, Vanhelfmont, l'anatomiste Sylvius, Thomas Erastus, le danois Stahl furent un peu plus explicites.

On a donc été souvent très près de la grande vérité, mais on s'est borné à des idées passagères et c'est " ainsi que la régénération si nécessaire de cette vieille thérapeutique en un art de guérir véritable, pur et certain, est restée sans exécution jusqu'à nos jours " [Hahnemann. *Organon*, traduction de Brunow, 109.]

Le plus simple raisonnement conduit à penser que toutes les substances qui modifient une fonction normale ou un organe sain, peuvent également les modifier lorsqu'ils sont malades, de manière à les ramener à l'état de santé, et c'est aussi ce que l'expérience clinique, la physiologie et la pathologie s'accordent à prouver. Nous n'invoquons pas notre expérience, les allopathes l'ont faite eux-mêmes et nous la recevons de leurs

mains peu suspects. On lit dans l'Enchiridion d'Hufeland, archiatre de Prusse, dont aucun médecin ne contestera l'éminent savoir : "la plupart des maladies nerveuses ou névroses ne peuvent être efficacement traitées que par l'emploi des substances qui produisent chez l'homme sain des souffrances semblables."

Le professeur Trousseau, dans son nouvel ouvrage de matière médicale, reconnaît qu'une foule de médicaments guérissent les maladies analogues à celles qu'ils ont la faculté de produire eux-mêmes « car l'expérience a prouvé qu'une multitude de maladies étaient guéries par des agents "thérapeutiques qui semblent agir dans le même sens que la « cause du mal auquel on les oppose". [Trousseau et Pidoux, tome 2, page 73, 2<sup>ème</sup> édition.]

Le professeur Joerg, de Leipzig, met les praticiens en garde contre l'emploi de l' Asa foetida dans l'hystérie, dans l'hypocondrie, et de l'acide prussique dans les inflammations des voies aériennes, *parce que ces substances produisent des affections semblables sur l'homme sain.*

En Allemagne il est aujourd'hui généralement admis que la belladone qui produit une éruption scarlatiniforme avec angine, est le meilleur préservatif, ainsi que le meilleur remède à opposer à la scarlatine et à l'angine scarlatineuse.

Plusieurs allopathes distingués publient que l'aconit, qui, administré à l'homme sain, développe une violente réaction fébrile, est aussi le meilleur moyen à employer contre les affections franchement inflammatoires et la fièvre angéioténique.

Quelques-uns avouent maintenant que le quinquina, cet anti-périodique par excellence, produit quelquefois des accès marqués de fièvres intermittentes, etc., etc. tous aveux arrachés à nos adversaires par l'évidence de notre loi thérapeutique, et même avant qu'elle ne fût découverte, la proclamaient-ils en guérissant avec les moyens capables de produire des souffrances analogues sur le corps en santé, seulement il ne venait à l'idée de personne de se demander l'explication de ce fait.

Pourquoi, par exemple, le mercure, si efficace contre la syphilis, offre-t-il dans ses symptômes d'intoxication tant de similitude avec cette maladie ! ne devait-on pas chercher à savoir si ce fait ne résultait pas de quelque loi générale réglant l'action de tous les agents spécifiques ! loin de là, l'on attendait tout du hasard qui jusque-là les avait fournis, et nous entendons le grand Sydenham dire en parlant des spécifiques : *Si talia inveniri possint !* S'il était possible d'en trouver ! Mais :

"Vienne un homme qui, pénétré de cette importante vérité, ne se bornant point à répéter après Sydenham : ou emploierait les spécifiques, de préférence à tout, s'il pouvait s'en trouver, si *quoae tala inveniri possint*, ait le courage de s'écrier : *inveniri possunt, invenientur, inveniam.*"

Ce généreux penseur, que ne mériterait-il point déjà pour oser seulement secouer ainsi le marbre sépulcral de l'art et réveiller le noble espoir de fonder enfin la médecine sur une base certaine ! oui, bien mieux que Varon, sans doute, il mériterait des couronnes ; mais la tourbe des savants, les eunuques et les nains accroupis aux portes du vieux sérail. souriraient de pitié à cet homme d'un autre monde.

"Que si, néanmoins, sans les voir ni les entendre et tout entier à sa conscience et à son génie, il sortait enfin d'une solitude profonde, et après des labeurs inouïs, pour nous dire : je l'ai trouvé ! j'ai trouvé la loi des spécifiques connus et à connaître ; j'ai trouvé le moyen sûr de découvrir tous les spécifiques encore cachés dans les trésors de la Providence ! quel progrès pour l'art, quel bienfait pour l'humanité !

Cette découverte sublime a conquis, en un demi-siècle, des admirateurs dans toutes les régions habitées ; les livres qui l'exposent sont traduits et étudiés dans toutes les langues ; ses œuvres sont bénies partout, et partout implorées et pourtant les eunuques et les nains accroupis aux portes du vieux sérail font encore semblant de sourire de pitié à cet homme de l'autre monde ! » et à ses nombreux disciples". [Dessaix : De la médecine conjecturale soi-disant rationnelle et de la médecine positive.]

Maintenant que les effets physiologiques des remèdes sont étudiés et connus, on sait que toutes les fois que l'ancienne médecine a guéri radicalement au moyen des spécifiques, elle a employé la voie homœopathique.

Hahnemann a commencé son Organon par un très long chapitre où il n'est question que de pareilles cures effectuées par les allopathes et il est bien loin d'avoir épuisé le sujet. Ainsi donc, c'est de nos adversaires eux-mêmes que nous tirons la preuve de cette assertion : tous les médicaments spécifiques guérissent par voie de similitude ; toute médication spécifique est une médication homœopathique. Voilà pour l'expérience clinique.

Je dis encore que la vérité de notre doctrine ressort des plus saines notions de physiologie et de pathologie. Ces sciences enseignent que la vie, ce principe des phénomènes organiques et du jeu des fonctions, est aussi la source de cette résistance de l'économie aux influences délétères ; qu'elle n'apparaît pas seulement comme force vitale, mais encore comme force médicatrice, que les symptômes morbides représentent les efforts, ou plutôt, ne sont autre chose que les efforts qu'elle fait pour repousser, détruire la cause du mal et rétablir l'harmonie des fonctions.

Ainsi donc le bon sens veut que pour guérir nous donnions des remèdes qui opèrent dans le sens de la nature, c'est-à-dire conformément aux indications symptomatiques. Ce que nous faisons en administrant les substances qui produisent sur l'homme sain un état analogue à celui qu'il s'agit de dissiper.

Tel est le principe fondamental de la médecine, tous les autres points de la doctrine n'en sont que les conséquences naturelles, et d'abord se présente : l'expérimentation sur l'homme sain.

Cette première conséquence de la loi homœopathique lui est si intimement liée, qu'il est impossible de se représenter l'une sans supposer l'autre, puisque cette loi est fondée sur l'étude comparative des maladies et des effets simples des remèdes. D'illustres médecins des temps passés, entre autres le grand Haller, ont proclamé l'importance de cette expérimentation, mais cette étude absolument nécessaire pour les homéopathes est plutôt nuisible que profitable à l'ancienne école.

Elle la conduirait à se détruire elle-même ou à renoncer à l'emploi des spécifiques, comme nous le prouvent certains passages de Trousseau où ce professeur, remarquant tel effet physiologique d'un remède, se hâte de mettre le praticien en garde contre son emploi, lorsqu'il existe des symptômes morbides analogues, bien que l'expérience ait prononcé sur l'efficacité de l'agent thérapeutique en pareil cas.

[« L'opium est un des meilleurs moyens à opposer aux symptômes de « vomissement ; mais il faut se souvenir qu'il est lui-même une cause très puissante de vomissement.

"Whytt préconise l'opium dans les métrorrhagies qui suivent l'avortement ou la couche ; nous avouons que nous nous expliquons mal cette influence, lorsque surtout nous avons constaté par l'expérience que l'opium provoque le flux menstruel. "

Trousseau et Pidoux. Thérapeutique, nouvelle édit., tome 2, pag. 38 et 45.]

Aussi voyons-nous l'allemand Joerg, professeur de matière médicale à l'université de Leipzig, se livrant à l'essai des remèdes sur l'homme sain, dans l'intention de prouver, par l'expérience, la fausseté de l'homœopathie, arriver bientôt à confondre sa propre école en obtenant des résultats en tout semblables à ceux qu'avait publiés Hahnemann. D'où l'on peut conclure que l'homœopathie réclame les connaissances les plus exactes sur l'action physiologique des remèdes, tandis que l'ancienne méthode veut au contraire, dans l'intérêt de sa propre conservation, que l'on reste à cet égard dans l'ignorance la plus complète. Donc, par cette première conséquence seulement, il est déjà facile de juger de quel côté se trouve la vérité. Mais poursuivons l'exposé des oppositions flagrantes que présentent les deux écoles.

Puisque l'homœopathe prescrit des remèdes qui agissent dans le sens des efforts que la nature fait pour guérir, il doit toujours les administrer à la *plus petite dose possible* pour ne point amener d'exacerbations dans le mal. L'allopathe, donnant des remèdes qui agissent dans le sens inverse de la nature, qui en enrayent les mouvements ou en produisent de contraires, doit les administrer, pour user de violence, aux plus hautes doses possibles.

Mais si tout remède est aussi substance toxique, ce qu'il n'est pas possible de nier, laquelle des deux méthodes méritera la préférence, de celle qui prétend guérir avec peu de médicament, ou de celle qui, pour cela, a besoin d'en saturer l'économie ! et quelle est celle qui offre le plus de sécurité ! Là cependant n'est pas la question.

Nos adversaires accusent notre médication d'inertie, à cause de l'exiguïté de nos doses ; mais il est surprenant qu'une telle assertion ait pu être émise et soutenue jusqu'à ce jour dans de sérieuses discussions, car, ou nous employons les doses minimales que nous disons, et n'obtenons point de succès, quand nous pourrions réussir en administrant des doses plus fortes, et alors nous nous rendons ridicules et sommes des insensés, ou bien nous nous servons de quantités plus considérables que celles que nous formulons, et alors nous sommes des hommes de mauvaise foi, des trompeurs.

Mais cette convention rigoureusement observée, cet accord parfait entre les médecins de la nouvelle école, pour tromper le monde, serait bien plus étonnant, plus extraordinaire encore que cette espèce de merveilleux attaché à l'action de nos remèdes, et dans aucun cas il n'y a lieu à un débat raisonnable.

Le fait est que nos doses sont telles que nous le proclamons, et qu'elles nous réussissent, chacun peut s'en convaincre. Que dit le précepte homœopathique ? De se servir des doses les plus petites possibles ! Ne deviennent-elles pas impossibles du moment où elles sont trop petites pour agir ?

Tel est, en effet, le sens de ce précepte, et n'est-ce pas alors une absurdité que d'appeler trop petit ce qui ne l'est jamais au point de ne pas être suffisamment efficace.

Si cette quantité n'est pas suffisante, augmentez-la, vous ne sortirez pas de l'homœopathie ! l'expérience vous conduira bientôt, comme elle a conduit Hahnemann, à l'emploi des petites doses.

C'est une question que l'observation seule doit décider et non le raisonnement. Cependant je ferai remarquer que nous ne pouvons poser de limites à l'excessive divisibilité de la matière, qu'il ne nous est point permis de dénier, à la dernière des molécules, une certaine puissance d'action sur nos organes.

Diverses autres considérations que nous développerons dans cet ouvrage élucideront cette doctrine au point de ne laisser aucun doute aux personnes de bonne foi.

Qu'il me suffise ici de dire qu'on se fait en général une fausse idée de nos doses en les prenant pour billionnièmes, décillionnièmes de grains. Il n'y a rien de fondé dans cette assertion, car en cela on part à tort de l'élément mathématique de la subdivision, sans considérer qu'il s'agit ici d'une opération vitale, d'une force spéciale vivante renfermée



dans les substances d'où elles sont dégagées par trituration, succussion, dilution et transportées tout entières sur un nouveau support, de manière que, quand la matière primitive disparaît, l'essence médicamenteuse qu'elle renfermait se retrouve tout entière sur le corps neutre qu'elle sature ou infecte.

L'on est aussi peu fondé à dire de l'enfant inoculé lui trentième sur un vaccin transmis jusqu'à vingt-neuf fois d'un individu à un autre, qu'il a reçu la décillionième partie de la goutte primitive de cow-pox, que de soutenir que la trentième dilution renferme la décillionième partie du grain de médicament. Il ne s'agit pas de la matière, de l'enveloppe sous laquelle nous l'apercevions d'abord, mais bien du virus du principe médicamenteux qui y était renfermé.

L' Homéopathie n'emploie que des spécifiques, c'est-à-dire que des substances médicamenteuses qui jouissent d'une action spéciale, caractéristique pour chacune d'elles, et qui échappent ainsi à toute classification. Il en résulte qu'elle retire ses indications thérapeutiques de l'observation des faits de détail, et ne conclut jamais sur des généralités. Son point de départ uniforme, et que l'expérience accumulée des âges ne changera pas, c'est la *spécialisation*, c'est à dire, la comparaison des effets propres des remèdes avec les symptômes de la maladie à traiter, c'est lit que l'on revient toujours, quels que soient les résultats généraux que la clinique ait donnés.

Ces résultats peuvent fournir des matériaux pour composer une théorie complète et satisfaisante de la méthode, mais sur le domaine de la pratique, ils cessent d'être utiles, il n'est plus question que de l'application exclusive de la loi de similitude.

Ainsi donc, pour le médecin homéopathe, point de théorie générale des maladies ; point de ces systèmes divers et variables sur lesquels l'allopathie, cherchant une base, se voit ballottée depuis son origine. [L'homœopathie ne rejette pas absolument la nosologie et les dénominations générales des maladies. Seulement elle leur dénie toute valeur réelle comme source d'indication thérapeutique.] Notre doctrine, fondée sur la nature, est immuable comme elle. Pour nous, chaque cas morbide est un cas nouveau, quand bien même nous en aurions traité mille fois de semblables, nous le mettons en parallèle avec la pathogénésie médicamenteuse ; et qu'on ne dise pas que l'expérience ne nous est d'aucune utilité, que nous sommes destinés à végéter au jour le jour sans pouvoir profiter des observations de la veille, car la clinique perfectionne la pathogénésie, et la grande habitude de comparer celle-ci avec les maladies, permet enfin de reconnaître au premier coup-d'oeil le remède convenable ; talent du praticien consommé auquel nous arrivons par l'expérience, mais sans nous élever au-delà des simples observations de détail.

L'allopathie, au contraire, transporte les aperçus généraux de la physiologie (fonctions, propriétés de tissus) à la pathologie, puis à la thérapeutique ; aussi parle-t-elle d'état inflammatoire, nerveux, ataxique, adynamique, gastrique, putride, etc. et proclame conséquemment les antiseptiques, les stomachiques, les toniques, les antispasmodiques, les antiphlogistiques, etc.

Ces généralités grossièrement déduites de la théorie des fonctions animales, manquent de fondement solide et ne cessent de vaciller et de changer sur ce terrain mobile des hypothèses. Tel médecin, par exemple, voit partout état inflammatoire, tel autre gastricité ; celui-ci prétend que les forces sont en excès, celui-là les trouve en défaut. On comprend que le traitement est la conséquence forcée de ces opinions diverses. Source féconde des plus déplorable erreurs ! Cette *généralisation* est dans la nature de l'allopathie, qui en sent le vice, mais quoiqu'elle fasse pour y renoncer, elle ne le peut, sans se détruire encore elle-même.

Le médecin allopathe ne voit que l'indication qui ressort de la dénomination nosologique générale applicable aux différents cas morbides, et d'ailleurs, quand bien même l'esprit de son école ne lui interdirait pas une plus grande spécialisation, à quoi lui servirait-elle, puisque ses ressources thérapeutiques restent toujours à peu près les mêmes ? Bon gré mal gré, il faut que, sous sa main, la nature s'accommode des exigences de sa nosographie.

La *loi* de similitude, dont l'application exige une comparaison exacte entre les symptômes du mal et les effets du remède, conduit nécessairement le praticien du nouvel art à prendre en considération tous les phénomènes morbides, en un mot, à spécialiser. Il n'a garde de s'arrêter aux symptômes généraux ; il pousse plus loin ses investigations, il fait la part des points de ressemblance et de différence et de l'ensemble de tous les phénomènes, il tire les indications de son traitement spécial, il prête une oreille attentive à toutes les expressions de la nature malade, que le médecin allopathe néglige et ne sait point apprécier.

Si, quittant ces grandes questions de pathologie et de médecine générale, nous portons nos regards sur la *matière médicale*, nous voyons cette partie de l'art de guérir changer complètement de face sous l'influence vivifiante de l'homœopathie et de son principe d'unité.

La matière médicale allopathique est une collection informe de prescriptions et de formules accumulées pêle-mêle, un chaos dans lequel une classification arbitraire cherche en vain à répandre quelques éléments d'ordre et de clarté. On y voit l'arcane à côté le remède connu ; des moyens purement diététiques figurent auprès des substances spécifiques et celles-ci, soumises à mille préparations diverses qui en altèrent les propriétés. Les médecins chimistes y ont apporté leurs recettes, les iatro-mécaniciens les leurs ; les humoristes n'ont pas été les moins féconds, et du milieu des ces mixtures, on voit surgir des compositions monstrueuses, où dix, vingt, cinquante médicaments différents entrent à la fois.

Chef-d'œuvres du genre qui jouirent en leur temps de la plus grande faveur, attendu que le bon remède devait avoir le plus de chance de se trouver du nombre de ceux qui constituent ces incroyables mélanges.

Chaque pays ou plutôt chaque famille a ses sirops, ses onguent, ses emplâtres héroïques contre certains maux, chaque époque a ses remèdes favoris. Tel se voit aujourd'hui préconisé sans mesure, qui demain est laissé dans l'oubli. Rien de fixe, rien d'arrêté, point d'unité, on dirait que l'esprit de désordre a pris plaisir à former lui-même cet assemblage hétérogène qu'on appelle matière médicale ; digne production d'une vaine science !

Le moindre inconvénient qui résulte de ces mixtures est de nuire à l'expérimentation clinique en ne permettant pas d'attribuer avec certitude les effets curatifs à telle ou telle substance ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces remèdes se nuisent toujours entre eux, tiraillant en plusieurs sens, impressionnant de diverses manières l'unité vitale, ils troublent ses opérations salutaires et compromettent gravement la guérison, qui résulte de l'harmonie et du consensus des fonctions. Souvent il arrive que le mélange selon la formule réunit des médicaments à propriétés antidotaires dont l'action est réciproquement pervertie, affaiblie, ou tout à fait annulée. Nous reconnaissons, il est vrai, que ces mélanges sont une nécessité de la méthode allopathique, un correctif de ses doses exagérées et de ses indications erronées. L'opium, le camphre et le tannin, atténuent chacun à sa manière mainte action toxique funeste. Mais ce qui constitue, sous le rapport scientifique, un vice essentiel de la matière médicale ordinaire, c'est une classification arbitraire des remèdes. Une propriété souvent accessoire et fort secondaire, l'effet purgatif, par exemple, lui suffit

pour rassembler sous le même titre une foule de substances médicamenteuses qui diffèrent les unes des autres par un grand nombre de propriétés bien plus importantes que l'action évacuante. Ces substances classées, casées, encadrées, sont désormais dans l'impuissance de faire valoir leurs droits. On ne leur demande que la purgation ; on n'en veut pas d'autres effets ; du reste, on ne pense pas même à les rechercher. On creuse ainsi une fosse où l'on précipite la pharmacie dynamique comme dans un tombeau, et l'on crée une pénurie déplorable là où la Providence a multiplié des agents divers, et des vertus médicinales en rapport avec la variété de nos maux ! aussi voyons-nous les plus illustres allopathes attaquer avec force cette misérable matière médicale, et Bichat, le dernier, venant à jeter sur elle un regard en passant, le retire avec mépris et s'étonne qu'un homme raisonnable puisse en faire un objet d'étude. Combien est différente la matière médicale homéopathique ! Pleine de clarté, de précision, de logique ; elle défie la critique la plus sévère. Tous ses éléments proviennent d'une même source : *l'application des spécifiques* d'après la loi des semblables, d'où résulte une homogénéité, une unité parfaite. Les prescriptions ne portent jamais que sur une seule substance à la fois, et loin de la soumettre à des préparations qui altèrent plus ou moins ses propriétés naturelles, comme fait l'allopathie avec ses mixtures grasses, sucrées, amylicées, elle recommande le suc des plantes en essence ou en teinture, et les matières minérales dans leur pureté chimique. Si elle prescrit des préparations composées de plusieurs éléments, les sels, par exemple, ce n'en sont pas moins des médicaments simples qui ont été expérimentés comme tels sur l'homme sain. Ainsi, voyons-nous l'unité, l'ordre et la précision scientifiques régner dans notre matière médicale, tandis que celle de l'ancienne école présente un ensemble confus de faits et de préceptes hétérogènes, où chacun peut déposer ce qu'il veut, comme aussi trouver ce qui lui plaît. On y voit les spécifiques figurer et en spécifiques et en agents divers des procédés rationnels, par exemple, le mercure antisiphilitique, altérant, purgatif ; le quinquina, fébrifuge, tonique, excitant, etc. Il y a pour tous les goûts, pour tous les systèmes.

La matière médicale homœopathique apprend seulement à connaître les effets purs des substances toriques ou médicamenteuses sur l'homme sain et leur action sur le malade. Combien ce simple exposé est au-dessus des bizarres théories que l'allopathie débite sur les remèdes et ses pompeuses et ridicules divisions *d'antispasmodiques, d'altérants, d'excitants, diurétiques, évacuants, fondants, stimulants, etc., etc.*, lesquels, cependant, grâce à l'heureuse influence que notre méthode exerce déjà sur l'ancienne, commencent à tomber en désuétude. Si nous comparons les deux méthodes sous le point de vue du *cito, tuto et jucunde sanare*, de cette expression aphoristique des qualités d'un parfait art de guérir, nous voyons l'homœopathie s'en rapprocher autant que l'allopathie s'en éloigne, et les oppositions les plus tranchées surgir encore sur ce point entre les deux méthodes rivales. *Cito* (promptement). L'allopathie, cette fille dégénérée de la médecine hippocratique, a conservé de celle-ci le précepte de considérer les maladies comme des phénomènes sujets à des évolutions déterminées dont il est dangereux, et le plus souvent impossible, d'arrêter ou de troubler la marche. Modérer leur intensité est tout ce qu'elle doit faire. Son intervention se borne à favoriser leur développement régulier et à prévenir toute complication fâcheuse jusqu'à ce que la force vitale, triomphant seule de l'influence morbide, rétablisse la santé. Ainsi, donc entre les mains des allopathes, les plus sages, les maladies aiguës, fièvre et inflammation, suivent leur marche naturelle, et les affections chroniques, dans lesquelles la vie agit faiblement et ne peut surmonter le mal, persistent indéfiniment sans guérison. Telle est la méthode du véritable médecin hippocratique ; mais elle se réduit à la théorie pour le plus grand nombre des allopathes. Ils font grand cas de la nature médicatrice, de ses tendances

salutaires, qu'il faut respecter ou favoriser ; sujet inépuisable de vains discours académiques, mais en fait, ils sont loin de suivre ces préceptes. On les voit s'immiscer en aveugles dans le travail morbide qu'ils contrarient et prolongent le plus souvent par leurs médications des contraires. Le procédé expectant ou hippocratique abrégait un peu la durée de la maladie, mais celui des allopathes la prolonge dans une foule de cas. Par exemple, dans une affection inflammatoire qui, d'elle-même ou sous l'influence de médicaments appropriés, se fût dissipée bientôt, l'allopathie ne voit d'autre ressource que l'émission du fluide vital, les forces s'écoulent avec le sang ; si le malade guérit, la convalescence traîne en longueur. Ici c'est un état d'atonie réelle ou apparente qu'on traite par les prétendus toniques et qu'on transforme en une sub irritation tenace. Là, c'est une éruption, un ulcère récent, un chancre que les répercussifs, les cautères font promptement disparaître, mais qui sont remplacés, le plus souvent, par une diathèse générale dont l'économie reste quelquefois infectée pendant la vie entière. Où donc est le *cito*, ce caractère du véritable art de guérir ?

L'homœopathie, au contraire, pousse à la réaction dans le sens de la nature. Loin de troubler la marche de la maladie, elle l'accélère et la mène bientôt à terminaison, épuisée, détruite par cette évolution forcée. Telles ces plantes de serre chaude, dont la sève étant activée outre mesure par un climat artificiel, développent avant le temps, des fleurs et des fruits chétifs et se dessèchent avant la saison ou avant l'âge qui devait les voir dépérir. Ainsi l'homœopathie hâte la terminaison des maladies en accélérant le cours des manifestations symptomatiques. *Tuto* (sûrement). Ceux de nos détracteurs qui ont quelque idée de notre méthode, savent bien qu'elle ne peut nuire même dans les cas rares où elle est inefficace ; tandis qu'ils ne peuvent nier que la leur ne soit souvent dangereuse.

Ses moyens les mieux indiqués agissent avec violence ; car leur action curatrice repose sur une perturbation plus ou moins forte de l'économie. Au dire même de Barthes, célèbre professeur de l'école de Montpellier, l'allopathe, au milieu des ténèbres qui l'environnent, frappe en aveugle, tantôt sur la maladie et tantôt sur le malade, et quand bien même il est assez heureux pour ne frapper que sur la première, ce n'est jamais sans que le patient n'en ressente aussi quelque contrecoup,

"Nous devons malheureusement compter au nombre des maladies chroniques ces affections si répandues que les allopathes font naître par l'usage prolongé de médicaments héroïques à doses élevées et toujours croissantes ; par l'abus du *calomélas*, du *sublimé corrosif*, de l'*onguent mercuriel*, du *nitrate d'argent*, de l'*iode*, de l'*opium*, de la *valériane*, du *quinquina* et de la *quinine*, de la *digitale*, de l'*acide prussique*, du *soufre* et de l'*acide sulfurique*, des *purgatifs* prodigués pendant des années entières, des *saignées*, des *sangsues*, des *cautères*, des *sétons*, etc. Tous ces moyens débilitent impitoyablement la force vitale et quand elle n'y succombe pas peu à peu et d'une manière particulière à chacun d'eux, ils altèrent le rythme normal au point que pour préserver l'économie d'une destruction totale, elle provoque des mouvements violents, désordonnés, dont la conséquence est de produire çà et là la perte de quelque organe, quelque lésion de tissu, en un mot de mutiler le corps tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il ne lui reste pas d'autres ressources au milieu des attaques sans cesse renaissantes de puissances si destructives "(Organon de Hahnemann).

Dans les cas mêmes où l'allopathie fait un judicieux usage des médicaments proprement dits, c'est-à-dire des spécifiques, elle produit souvent par ses fortes doses, des infections médicamenteuses de la plus haute gravité. En saturant l'économie, elle dépasse la quantité de remède nécessaire pour développer l'action médicinale et détermine ainsi des effets toxiques ou médicamenteux. C'est ce qu'il est facile de démontrer par

quelques courtes réflexions. Nous devons considérer les substances médicamenteuses administrées dans le but de produire des effets médicaux, comme prenant une sorte de vie au foyer de notre propre vie. Leurs effets pathogénétiques ne se produisent qu'au contact de l'organisme vivant ; cela est de toute évidence. Les substances inertes, sans aucun rapport avec l'organisme, en sont chassées sans participer à sa vie. Les substances alimentaires qui sont avec lui dans un rapport parfaitement harmonique se changent, se transforment en notre propre substance et perdent tout-à-fait leur nature et leurs propriétés dans cette nouvelle vie qu'elles revêtent ; tandis que les agents médicamenteux, réfractaires à nos organes d'assimilation et néanmoins pourvus d'un rapport relatif avec notre être, se vivifient à son contact, sans toutefois se confondre avec lui ; ils gardent une vie propre et spéciale. Mais pour que cette vie des médicaments devienne apparente, il faut que l'économie en soit saturée comme elle l'est de ses principes réparateurs. De même que les fonctions languissent lorsque les matières alimentaires ne sont pas prises en quantité suffisante pour fournir à l'entretien et au jeu des organes, ainsi la vie ou diathèse médicamenteuse a besoin pour se manifester, que la substance médicinale soit administrée à dose massive pour être mêlée à toutes les molécules du corps et se présenter à l'action de tous les organes. Sans cela elle n'amènera qu'une modification, une impression passagère de la force vitale et ne se manifesterá que par la réaction de celle-ci pour chasser une vie parasite qui veut s'imposer à elle. Cette modification passagère est la seule action thérapeutique, la seule dont la médecine doive faire usage.

La diathèse médicamenteuse n'est pas autre chose que cette vie parasite d'un médicament, imposée à notre existence propre, à son grand détriment. Elle devient modification intégrante de notre être, comme les constitutions morbides, les syncrasies. On pourrait dire : voilà un homme mercuriel, iodeux, sulfureux etc., comme : voilà un vénérien, un scrofuleux, un galeux, etc. Le danger, le grand tort de l'allopathie, est de saturer souvent les malades au point d'étouffer la réaction et de produire ces constitutions médicamenteuses, maladies souvent plus graves que celles qu'on se proposait de guérir ; inconvénients que les allopathes instruits redoutent et ne peuvent le plus souvent prévenir. Nos moyens homœopathique n'amènent jamais de tels résultats, car ils ne produisent que la modification passagère excitatrice de la réaction vitale.

*Jucunde* (agréablement). Sur cette troisième condition de l'art de guérir, la vieille doctrine médicale est bien loin encore de pouvoir soutenir le moindre parallèle avec l'homœopathie ; en effet, qui pourrait raisonnablement comparer nos puissances médicamenteuses administrées sur des bases, ou excipients neutres, (l'eau distillée ou le sucre de lait) sans odeur ni saveur, absorbées inaperçues par les muqueuses et qui agissent le plus souvent d'une manière purement dynamique ; qui pourrait, dis-je, les comparer avec ces drogues qui révoltent la vue, l'odorat et le goût ; ces potions, pilules, juleps, mixtures, tisanes, électuaires plus ou moins désagréables et souvent si répugnants que beaucoup de malades les repoussent obstinément, ne pouvant vaincre le dégoût qu'ils leur inspirent ? Mais qui oserait surtout comparer l'action de nos remèdes avec les effets violents, de ces purgatifs, vomitifs, sudorifiques, des moxas, sétons, cautères, vésicatoires, etc. ? Dira-t-on de ces moyens, que, s'ils sont pénibles, douloureux, cruels même, ils sont cependant nécessaires, indispensables ? Ce serait là un bien déplorable arsenal thérapeutique que nous aurait fourni l'auteur de tout bien ; ainsi, l'on ne pourrait se guérir de ses maux qu'en se soumettant à de nouveaux, tourments, à des maux souvent plus douloureux, plus dangereux encore ?

Non, non ; la Providence qui a donné aux animaux sans intelligence, l'instinct qui leur fait trouver et choisir les substances simples les plus propres à les guérir de leurs maladies, n'a pu traiter l'espèce humaine avec autant de rigueur. Elle a doué la plupart des corps de la nature, tous peut-être, de facultés curatives spéciales, afin que l'on put guérir relativement, d'une manière douce, prompte et sûre. L' Homéopathie seule a donc le droit de graver, sur le fronton du majestueux temple qu'elle s'est déjà é levé, ce beau précepte du célèbre médecin de Rome :

CITO, TUTO ET JUCUNDE SANARE,

parce qu'elle seule remplit cette triple condition, la plus sanglante épigramme, la plus amère critique de la vieille école sur l'édifice ruiné de laquelle on n'a jamais pu lire que cette triste et désespérante inscription : TARDE PERICULOSE ET DOLENTER. *Du régime.* On aurait pu croire que l'action réformatrice de la nouvelle méthode ne se serait pas étendue au delà de la thérapeutique, heureusement elle s'est fait sentir jusque dans la partie hygiénique de notre art, le régime en a revu une salutaire influence. Avant elle, la médecine n'avait rien de fixe dans ses préceptes, chaque praticien les réglant à sa guise, d'après l'opinion qu'il s'était formée de la constitution et de l'état de son patient.

Maintenant avec la doctrine hahnemannienne, cette importante condition du traitement puise dans la loi des semblables un principe d'unité qui se révèle dans ce précepte précis et invariable : *Le régime consiste à interdire au malade l'usage de toute substance capable de modifier les fonctions vitales et de troubler l'action des remèdes*, comme certains herbages, le café, les épices, les parfums, les liqueurs, etc. Le régime est aussi essentiellement analeptique, ayant pour but de développer les forces pour entretenir la faculté de réaction, sans laquelle les remèdes ne peuvent agir. Voilà en quoi consiste le régime homéopathique ; il est aussi bien défini que rationnel (dans le sens de conforme à la raison), pour le reste, on tombe dans le domaine de la médecine physiologique, il s'agit d'observer les besoins de la nature et de les satisfaire par les moyens hygiéniques.

Cette tâche qui est entièrement du ressort et de la méthode hippocratique, n'a été bien remplie que par l'homœopathie, elle a su répandre quelques lumières jusque sur ces notions étrangères à sa sphère propre. Avant elle, et à présent encore dans l'école rivale, les malades et les convalescents sont inutilement affaiblis par une diète sévère, les émissions sanguines, les tisanes dites rafraîchissantes, le régime lacté, etc. Qui pourrait énumérer tous les maux que ces moyens ont produits ! Que d'affections traînant en longueur par l'emploi intempestif ou trop prolongé de ces débilitants ! Que de guérisons retardées ou rendues impossibles, alors que l'économie affaiblie par les souffrances et le traitement, on lui refuse encore les éléments du sang et des forces ! Nous en sommes témoins à chaque instant et gémissons sur les funestes égarements de cette prétendue science infatuée de ses théories.

Pour l'homœopathie, qui ne se met point en peine des systèmes sur les états inflammatoire, sthénique, asthénique et autres, elle écoute sans préventions la voix de la nature et, sauf les cas aigus fébriles et certaines lésions des organes digestifs, elle satisfait largement aux besoins d'un corps affaibli : c'est plaisir de suivre les bons effets des bouillons succulents et des viandes rôties que distribue sa prudente sollicitude. Les convalescences se hâtent et les malades, ceux mêmes qui sont affectés de maladies chroniques, reprennent un teint meilleur et l'espoir et les forces qu'ils avaient perdus. Quand la doctrine nouvelle n'aurait apporté à l'humanité que ce bienfait, quel titre

n'aurait-elle pas à sa reconnaissance ! et ce n'est là qu'une faible partie des avantages qu'elle promet, et des réformes qu'elle a faites.

Je m'arrête dans le développement d'un aussi riche sujet, il me suffit d'avoir donné une légère idée de l'originalité, de la justesse et de la profondeur des vues de cette jeune école, qui se débat encore dans les étreintes de la persécution. Son exposé superficiel et incomplet fixe déjà l'intérêt et obtient les suffrages de l'observateur impartial ; quel étonnement ne doit pas, faire naître l'abandon dédaigneux où la laissent ceux qui semblent le mieux placés pour apprécier sa valeur, ceux qui, pendant une longue suite de générations, ont appelé de tous leurs vœux les grandes vérités dont elle vient de doter la science médicale !

Je veux parler des médecins allopathes.

Leur répulsion pour l'homœopathie, leur accord à proclamer, par esprit d'opposition, les avantages de leur méthode, dont ils ont eux-mêmes signalé maintes fois les imperfections et les dangers, leur désir de voir se combler les lacunes de la science, et leur indifférence à accueillir les travaux faits dans ce but, tout cela est plus déplorable que extraordinaire, et servira de nouvelle preuve à cette assertion souvent répétée : Que l'esprit humain possède une malheureuse tendance à s'engouer de l'erreur et à repousser de prime abord toute découverte utile. Écoutons, à ce sujet, les éloquents paroles de Risueño d'Amador, professeur à l'école de médecine de Montpellier :

"Oui, sans doute, toute vérité nouvelle doit avoir en proportion du bien qu'elle apporte un écueil d'épreuves qui l'attend ; et la semence jetée sur le monde ne doit point germer sans que les frimas s'appêtent à l'étouffer. Une idée, une vérité, une découverte, ne peuvent naître à la lumière, sans que les passions les plus odieuses s'emparent de l'idée pour la travestir ; des hommes qui la personnifient pour la persécuter, des faits qui la proclament pour les nier. Il y a plus, c'est que, avant de triompher, il faut à toute idée nouvelle traverser l'épreuve de la moquerie, et subir celle du ridicule, cette première torture de toute vérité. Et pourquoi nous en étonner ? De quel droit voudrions-nous conquérir le vrai sans fatigue, quand le bien ne s'obtient jamais que par la lutte ? Le vrai, quelle que soit sa nature, religieuse, morale ou scientifique, n'aurait aucun charme s'il devait être obtenu sans danger et conquis sans obstacles ; mais heureusement le génie ne se laisse pas enchaîner par les misères. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens qui l'enchaînent pendant son sommeil ; les plus simples efforts lui suffisent pour briser ces liens fragiles que les nains prennent pour des câbles. " (Discours sur les découvertes en médecine, 1843.)

Quelle raison plausible donne-t-on de cette opposition acharnée ? Dira-t-on que notre doctrine n'offre rien de bon à prendre, contrairement au proverbe : qu'il n'est grosse erreur sans quelque vérité ? Mais peut-il entrer dans le sens commun qu'une doctrine absolument fautive, et par suite féconde en déceptions et en absurdités, soutienne depuis plus de quarante ans une lutte toujours victorieuse contre une doctrine généralement admise, gagne chaque jour des partisans, compte parmi ses défenseurs des hommes de haut mérite et subisse, sans recevoir le moindre échec, l'épreuve de l'expérience et les attaques incessantes de la critique ? L'homœopathie aurait été tout d'abord favorablement accueillie, si elle ne renversait en partie un système d'idées qui règne depuis l'origine de la médecine, et qui lui est pour ainsi dire identifié. Renier Hippocrate et Galien ! quelle audace coupable ! se fût-on jadis écrié. Aujourd'hui on a moins de vénération pour les deux idoles classiques, mais on affecte cependant de tenir aux principes qu'ils ont formulés de manières diverses. C'est toujours le même esprit ; vitalistes, organiciens, doctrine de Montpellier, doctrine de Paris, ce sont des nuances qui se confondent dans l'adoption commune de la rationalité, caractère qui domine l'art

de guérir depuis Hippocrate jusqu'à nous. Hippocrate et Hahnemann ! Ces deux noms représentent les deux éléments constitutifs de la médecine ; sous leur bannière se groupent tous les procédés thérapeutiques efficaces, tous les faits, toutes les observations exactes.

C'est donc sans aucun fondement que les adversaires de la nouvelle école accusent son chef d'être en opposition avec la doctrine du vieillard de Cos, et cherchent à l'accabler sous le poids de cette imposante autorité. Assurément, Hahnemann n'est pas disciple du médecin grec, mais il est moins encore son contradicteur. Partis l'un et l'autre d'un point de vue différent, ils ont mis sur la voie de deux méthodes qui constituent l'art médical tout entier. Ces deux grands hommes se complètent l'un l'autre.

Mais si l'hahnemannisme ne contredit pas l'hippocratisme, il s'oppose à l'extension exagérée de ce système de médication physiologico-rationnelle qui domine dans l'école depuis des siècles, et prétend à la possession exclusive de tout le domaine thérapeutique, il n'y a pas de compromis possible entre ces deux tendances ; elles ne peuvent cesser de se heurter et de s'entraver dans leur développement. L'homéopathie occupe, une place à part au milieu des doctrines qu'on a successivement formulées, et le changement qu'elle introduit dans la direction des études 'médicales ébranle l'édifice classique jusque dans ses fondements. Aussi la traite-t-on en ennemie et d'une manière qui ne peut raisonnablement s'expliquer que par un instinct conservateur.

N'en doutons pas, c'est de là que provient ce phénomène étrange, d'une opposition aveugle, sourde, obstinée, semblable à celle du savant anatomiste Rioland, du reste fort honnête homme, qui se révoltait contre l'évidence et s'écriait :

" J'aime mieux me tromper avec Galien qu'être circulateur avec Hervey. "

L'aveuglement des préjugés, l'habitude d'envisager les choses d'une certaine manière donnent la raison de ce fait bizarre, dont le public ne se rend pas compte, qui souvent ébranle la confiance des partisans de l'homéopathie et retient loin d'elle la plupart de ceux qui n'ont pas eu occasion de constater les avantages de son mode de traitement. Un homme impartial et judicieux refusera-t-il de reconnaître quelque valeur à une école médicale qui compte un demi siècle d'existence et des milliers de partisans, qui se propage sans cesse, qui recherche la publicité de ses actes, de ses principes, qui réclame l'examen et l'épreuve de l'expérimentation ? Voyons la doctrine en elle-même : l'idée de ramener, ou plutôt d'amener la médecine sur le terrain de la spécificité et de restreindre l'emploi des procédés rationnels, est-elle entièrement à dédaigner ?

La découverte de la loi des semblables, que les faits nous montrent applicable à toutes les substances médicamenteuses connues, n'a-t-elle donc aucune importance ? La connaissance de l'action propre des remèdes, par leur expérimentation sur l'homme sain, ne peut-elle avoir aucune conséquence utile ? La dynamisation par agents pharmaceutiques, par trituration et dilution, est-elle un fait si improbable qu'il ne faille pas même le vérifier, et, s'il se confirme, ne peut-on en faire aucune application ? Ne doit-on savoir aucun gré aux observateurs laborieux qui ont pu enrichir la pharmacopée de substances nouvelles et remettre en honneur plusieurs remèdes trop négligés de notre époque ? N'y a-t-il aucun mérite à s'être mis sérieusement à l'œuvre pour nettoyer cette nouvelle écurie d'Augias, la matière médicale ? Qui exécuta jamais une œuvre comparable à la *matière médicale pure* de Hahnemann : quarante ans d'expérimentation et la création d'une science nouvelle : *la pathogénésie* ! En présence de cet ensemble grandiose de faits, de théories liées et coordonnées en une doctrine, la seule que la médecine possède la seule qui offre un principe positif, des conséquences



logiques et qui soient d'une application générale ; en présence de cette noble production du génie et de la persévérance, nous trouvons opposition systématique ou indifférence calculée. Mais peut-être faut-il pour fixer l'attention de ces partisans de l'ancienne école, des découvertes plus importantes encore, des idées d'une plus haute portée ?... Un médecin, écossais, vers la fin du siècle passé, remit au jour et refaçonna la théorie thérapeutique la plus niaise, la plus stérile, la moins spécieuse qu'en puisse imaginer, et son nom devint illustre dans l'école ; il eut ses disciples, ses commentateurs et ses apologistes zélés.

Le *brownisme* préoccupa les esprits jusqu'à l'apparition en France d'une doctrine, véritable mystification des praticiens ; une doctrine qui, contredisant toutes les saines notions physiologiques, se fit appeler *physiologique* par excellence, qui renia d'une manière absolue la spécificité, qui annula la thérapeutique, qui se basa sur une erreur de diagnostic, sur un fait exceptionnel et des conséquences boursoufflées de sophisme ; qui enfin proposa un traitement aussi funeste à l'espèce humaine que la famine et la guerre.

Ce système artificiel, sans fondement, sans charpente, sans valeur clinique, obtint un succès d'enthousiasme. Aujourd'hui c'est l'éclectisme qui règne, c'est-à-dire que chacun suit sa voie, son caprice en attendant que quelque ingénieux écrivain vienne proposer de nouvelles élucubrations. L'homœopathie est-elle donc incapable de figurer dignement pendant un jour sur ce trône concédé successivement à tant de royautés éphémères ? Osons le dire sans détour, on craint qu'elle n'occupe en maître absolu, en possesseur définitif, ce siège qu'on prête à toutes les opinions du moment et où chacun espère faire encenser les siennes. On répugne à mettre un terme à cette production incessante de systèmes anatomico-pathologiques, physiologico-vitalistes, de théories hasardées, d'idées creuses et clinquantes qui font à peu de frais une petite réputation, ornent un discours académique et remboursent une préface. On craint de se donner un maître qui ramène d'une main sévère et inflexible aux études expérimentales. On craint qu'il ne renvoie sur les bancs de l'école terminer des études incomplètes, qu'il n'exige une connaissance aussi exacte des effets des remèdes, que des lésions et des phénomènes morbides, afin de n'être pas moins habile à guérir le mal qu'à le diagnostiquer, et à trouver son siège sur le cadavre. On redoute cette doctrine forte qui s'impose sans ménagement, qui blesse l'amour-propre, qui trouble dans la paisible possession des opinions acquises.

L'Homœopathie est une intrus, une ennemie, on la repousse, on la fuit, on se barricade, on lui ferme tout accès ; on ne prononce pas un seul mot, je ne dis pas d'éloge, mais d'appréciation sur Hahnemann son illustre fondateur, et l'on fait un nom à celui qui étudie, sous toutes ses faces, une fièvre quelconque sans devenir plus habile à la traiter, ou qui a pour système d'enlever, avec le sang, toute possibilité de réaction vitale et qui renvoie ses patients mourir doucement chez eux d'anémie et de cachexie hydropique ; à celui qui fait inspecter, manipuler, analyser les fluides de l'organisme sans savoir qu'en conclure, à cet autre qui adapte des dénominations grecques et baroques aux diverses maladies, et qui enseigne à percuter sur un jeton, etc. etc.

Telles sont les œuvres qui réussissent à fixer l'attention, à captiver les suffrages de l'académie royale de médecine. L'homœopathie n'a pas cet avantage ; on doit le comprendre : l'ancienne école ne pourrait l'admettre sans se frapper au cœur. Si l'on ne peut raisonnablement dénier à notre méthode toute valeur pratique, il importe que tous les hommes de l'art mettent ce peu de bien à profit. Sont-ils donc surabondamment pourvus de ressources, ceux qui naguère et aujourd'hui encore se plaignent

amèrement de leur impuissance dans le plus grand nombre des affections morbides ! Et de quel droit se permettent-ils de négliger l'emploi de procédés utiles, indispensables même au salut des malades ? Comment leur conscience peut-elle s'accommoder d'une pareille négligence ? Ainsi sommes-nous chaque jour appelés à traiter de malheureux patients réduits à un état désespéré. L'impuissance de la médecine ordinaire, le découragement de l'entourage et une dernière lueur d'espérance leur font désirer nos soins. Quelquefois nous sommes assez heureux pour les rappeler à l'existence, mais souvent aussi, la vie a perdu tout ressort et nous voyons succomber celui qui vivrait peut être encore, plein de santé, si le praticien auquel il s'adressa d'abord, avait connu les ressources de l'art homœopathique et les lui avait administrées à propos.

Eh ! qui de nos confrères, comme je l'ai dit ailleurs, ne rougirait pas d'ignorer les systèmes de Pinel, de Rasory, de Brown, de Broussais, de Stahl, des iatrophysiciens, des iatrochimistes, des mécaniciens, solidistes, humoristes, de toutes ces vaines, dangereuses ou ridicules élucubrations ? Mais nous les voyons se targuer de leur ignorance en homéopathie, doctrine qui n'est inférieure en durée à aucune des précédentes, et les surpasse déjà toutes par le nombre de ses partisans. On nous reproche de dénigrer, de rejeter tous les moyens de l'ancienne école et de traiter avec mépris ses grandes illustrations. Loin de nous une semblable pensée ; nous prenons le bien partout où il se trouve. Les palliatifs allopathiques et les révulsifs nous prêtent quelquefois leur utile concours. Notre méthode n'a rien qui s'oppose à l'emploi de tous les moyens hygiéniques, des bains, des lavements, des frictions, etc., dans lesquels on ne fait pas entrer de substances médicamenteuses. De ce que nos remèdes spécifiques nous suffisent dans l'immense majorité des cas, est-ce à dire que nous soyons exclusifs ? Nous rendons l'hommage qui leur est dû aux grandes illustrations allopathiques, lesquelles, ignorant la loi des semblables, n'ont pu faire autrement qu'elles ont fait. À en juger par leurs justes plaintes contre la médecine d'alors et par leurs vœux ardents pour la formation d'un art de guérir plus efficace, il est permis de croire qu'aujourd'hui, ces praticiens illustres seraient tous homœopathes. Quel objet plus digne, en effet, que la doctrine de Hahnemann, d'exciter l'intérêt ou du moins de fixer l'attention des médecins ! c'est une réforme radicale qui embrasse tout l'art de guérir ; une création nouvelle annoncée, préparée depuis des siècles, mais aujourd'hui seulement produite au grand jour.

Si, la vaccine, la découverte du quinquina et du mercure ont été la source d'immenses bienfaits et d'heureuses modifications dans la thérapeutique, quelle ne doit pas être la valeur de cette école homœopathique à laquelle se rattachent ces importants remèdes et qui met sur la voie de reconnaître l'efficacité de toutes les substances spécifiques répandues dans le monde ! Si les sages préceptes d'hygiène médicale ont valu au vieillard de Cos l'admiration de tous les âges qui l'ont suivi, quelle ne doit pas être la gloire du créateur du nouvel art ? Jeunes praticiens, qui débutez dans la carrière, au moment où l'influence de ce grand génie commence à se faire sentir, ne soyez pas rebelles à son action ; gardez-vous de combattre une doctrine qui porte en elle la régénération de notre art. Ne vous condamnez pas à lutter sans résultats contre ce qui finira par vous paraître incontestablement bon, et à vous placer ainsi dans la triste nécessité de reconnaître un jour votre erreur, mais trop tardivement pour la réparer. Venez, consacrez-vous à la culture du champ vaste et fécond de l'homœopathie . Vous y trouverez, dans l'attrait qu'offre l'étude d'une science positive et dans de véritables succès pratiques, une bien plus satisfaisante compensation à vos sollicitudes

et à vos veilles que sur le terrain ingrat de l'allopathie, qui a toujours si mal récompensé vos labeurs. >>

<< Chapitre 2 : De l'Homœopathie en Angleterre.

SOMMAIRE. — Départ de Paris — Description de Londres — Réflexions sur l'état social, politique et religieux des Anglais — Situation comparative de l'École homœopathique en Allemagne et en Angleterre — Introduction de l'homœopathie en Angleterre. — Les docteurs Stapf et Quin. — Situation de l'homœopathie en 1840 — Le docteur Curie et son dispensaire — Traitement des affections gastro-intestinales — Exposé comparatif des indications de *pulsatilla* et de *nux v.*, dans le traitement de ces affections. — Situation de l'homœopathie en 1846. Établissement et institutions homœopathiques à Londres. (page 49 à 80)

Chapitre 3 : De l'Homœopathie en Écosse et en Irlande.

SOMMAIRE. — Départ de Londres. — Description d'Edimbourg. — Le *Highland*. — Glasgow. — Situation de l'homœopathie à Edimbourg. Les docteurs Black et Russel. — Les professeurs Fletscher et Henderson — Dispensaire homœopathique — Coup d'œil sur l'état de l'homœopathie aux États-Unis — Le père Bayer missionnaire rédemptoriste — Situation de l'homœopathie en Irlande. — Description de Dublin — La chaussée des Géants. — Les Orangistes. — Les paysans irlandais — Les tourbières — Visite à O'Connell — Le père Mathiew et la Société de tempérance. (page 81 à 116)

Chapitre 4 : De l'Homœopathie à Rome et à Naples.

SOMMAIRE : Départ de Lyon — Marseille et le docteur Charge — Arrivée à Rome. — Introduction de l'Homœopathie dans cette ville — Docteur Centamori — Des fièvres intermittentes — Hôpital del' Spirito — Les docteurs Braün et Wahle — Observations cliniques sur les doses des remèdes ; de l'emploi des globules — Situation actuelle de l'homœopathie — Arrivée à Naples — Introduction de l'homœopathie dans cette ville — Le docteur Necker — L'homœopathie à l'académie royale. — Le professeur Tomassini — Constitution pleurétique. — Les médecins homœopathes obtiennent une clinique publique — Querelles médicales. — Résultats de la clinique — Harmonie rétablie entre les praticiens des deux écoles. — Les docteurs Romano, Mauro, Severin. — Des doses, de la répétition des remèdes et de l'*aggravation homœopathique*. (page 117 à 146)

Chapitre 5 : De l'Homœopathie en Sicile et en Espagne

SOMMAIRE — Arrivée à Palerme — Le docteur Moreno — Introduction de l'homœopathie par M. Mure, d'abord à Malte, puis en Sicile.— Propagande enthousiaste. — Des principaux médecins homœopathes, de leur caractère et de leurs ouvrages.— Thérapie des fièvres intermittentes. — De l'action et de la réaction produites par les substances médicamenteuses. — Nature spéciale de la syphilis et de la sycosis. - Lutte des praticiens homœopathes avec l'académie de Palerme — *Annali di medicina omiopatica*, dispensaire homœopathique — Triomphe de notre École. — Établissement d'une académie royale homœopathique — Considérations sur le pays et ses habitants — De l'homœopathie en Espagne. — Iriarte de Cadix. — Docteur Folck — Badajos — Madrid — Barcelone. (page 147 à 182).

Chapitre 6 : De l'Homœopathie dans le nord de l'Italie et en Illyrie.

SOMMAIRE De la population napolitaine — Description de Naples et de ses environs — Pompéi — Ascension au Vésuve — Le mont Cassin et les Bénédictins.

— Comparaison de Rome et de Naples — Les Catacombes — Visite au Saint Père.  
— Situation de l'homœopathie à Florence — à Lucques — dans la Romagne — à Nice — à Gènes — à Turin, — à Milan — Dr Hartung et guérison du maréchal Radeski — L'homœopathie au Congrès *scientifique* de Milan — Venise — Le professeur Brera et son apologie de la doctrine homœopathique — Histoire de l'Homœopathie dans les provinces Illyriennes — Docteur Wolf et le crétinisme. — Traitement homœopathique des fièvres typhoïdes. (page 183 à 234)

Chapitre 7 : De l' Homœopathie à Vienne (Autriche) depuis son introduction jusque en 1832.

SOMMAIRE : Pays héréditaires d'Autriche : situation politique, mœurs du peuple — Introduction de l'homœopathie à Vienne — Expérimentation publique de *Marenzeller* — Le proto-médecin dénature les faits — Disgrâce de *Marenzeller* — Publication des résultats cliniques en Italie — Premiers praticiens homœopathes — Le docteur *Wrecha* ; il adopte notre méthode après avoir obtenu la guérison d'une hernie étranglée — Réflexion sur le traitement des hernies — *Wrecha* introduit l'homœopathie dans le dispensaire général — Le docteur Antoine *Schmidt*. — Opposition des corps médicaux aux progrès de la nouvelle méthode. - De l'académie *Josephine* — Ses élèves s'adonnent à l'étude de l'homœopathie — *Attomyr* les stimule. — Adhésion du professeur *Zimmermann* ; opposition du professeur *Toelteny* ; dissensions intestines. — Expulsion des partisans d' Hahnemann. — *Attomyr* à Munich — Vexations de l'école établie — Résistance des homœopathes ; pétitions à l'Empereur — Le choléra à Vienne — Les deux écoles aux prises avec le fléau. — Triomphe du traitement homœopathique. — Congrès scientifique. — Nouveaux praticiens homœopathes. — Le père *Veith*. — L'homœopathie clandestinement pratiquée à l'hôpital de *Gumpendorf* — Mort de l'empereur François et de l'archiduc Antoine — Guérison homœopathique de l'archiduc Jean. — Seconde invasion du choléra — L'hôpital de *Gumpendorf*, dépôt de cholériques — il est reconnu par le gouvernement hôpital homœopathique. -- Résultat général du traitement du choléra. — L'empereur rapporte les arrêts prohibitifs de l'homœopathie publiés par son père. — Arrivée à Vienne — Description du nouvel hôpital homœopathique de *Gumpendorf* — Situation de la nouvelle école en 1842. La lutte avec l'école allopathique se ranime au sujet de la libre dispensation des remèdes — Les homœopathes sollicitent une chaire de clinique. — Décadence de la médecine viennoise. — *Scoda* et *Rockitansky*. (page 235 à 268).

Chapitre 8 : de l' Homœopathie à Vienne (Autriche) depuis 1832 jusqu'en 1842.

SOMMAIRE. Nouveaux praticiens homœopathes — Dissensions intestines dans l'école homœopathique — Les *spécificiens* et les puristes. - Pratique de *Marenzeller* — Pratique de *Wrecha* — Plique polonaise. — Du traitement homœopathique des affections chirurgicales. — Observations cliniques du docteur *Mends*. — Isopathie et psoricum — Machines à diluer et à triturer. — Docteur *Pleyel*. — Docteur *Loederer* ; conversations médicales, critiques. — Des femmes en couche au grand hôpital de Vienne en 1810. — Loi des semblables. — Dynamisme — Doses infinitésimales. — Spécialisation et généralisation. — Médecine symptomatique. L'homœopathie et les maladies organiques — Docteur George *Schmidt* — Du *spécificisme* — Traitement radial et radical — De l'importance de la clinique — Des médicaments administrés en substance — Professeur *Veith* ; son dispensaire — Docteur *Fleischmann* médecin de l'hôpital homœopathique — Indications cliniques ; fièvres typhoïdes, pneumonie. — Opinions et manière de *Fleischmann*. — Critique de sa méthode. — Résultats généraux du traitement à l'hôpital depuis sa fondation jusqu'en 1846 — Dispensaire

annexe — Observations cliniques sur les affections vénériennes — Visite à la princesse de *Metternich* — Le maréchal *Radeski* guérit d'une tumeur fongueuse. Excursion à Baden. (Page 269 à 324).

Chapitre 9 : De L'homœopathie à Vienne (Autriche) depuis 1842 jusque en 1846.  
SOMMAIRE - Décadence de l'école allopathique viennoise — Conversion du professeur *Zlatarowich*. — Chaire de clinique sollicitée ; prévisions favorables — L'Homœopathie dans l'armée autrichienne. — Situation de l'homœopathie en 1846 — Établissement d'une société médicale anti-homœopathique — Les sœurs de St-Vincent-de-Paule et la nouvelle méthode. — Notes sur le traitement de la fièvre typhoïde ; observations cliniques — Nouveaux praticiens homœopathes. — Société pour l'expérimentation pure des remèdes ; résumé de ses travaux. — Indications thérapeutiques de *colocynthis*, *aconit*, *arsenic*, *argent* (métallique) et *nitrate d'argent*. (Page 325 à 356)..

Chapitre 10 : De L'homœopathie à Linz (Haute Autriche).  
SOMMAIRE — Introduction de l'homœopathie à Linz — Guérison du président du Conseil provincial — Fondation d'un hôpital homœopathique — Résultats généraux de la clinique de 1842 à 1845. — Fortifications de Linz — Description du pays. — Endémie d'affections rhumatismales, et traitement homœopathique de ces maladies — Traitement de l'endocardite rhumatismale — Docteur *Reiss* et sa méthode — Observations sur l'aggravation médicamenteuse — Situation de la pratique homœopathique eu 1846 — Additions au traitement des affections rhumatismales du cœur — Docteur *Hubert*. — Recherches sur l'action des dilutions élevées, dites korsakoviennes. (Page 357 à 380).

Chapitre 11 : De La Loi de Similitude et du Principe des Contraires.  
SOMMAIRE — Descente du Danube — De la loi des semblables — Principe des contraires appliqué à la médecine hygiénique — *Galien* formule scientifiquement le *contraria contrariis* — Ce principe, comme source générale des indications thérapeutiques, est dépourvu de fondement — Il est erroné — Il est inapplicable. — La similitude, seule loi thérapeutique générale — Grands praticiens qui l'ont indiquée. — Hahnemann l'établit par une longue suite de recherches — Préjugés populaires en faveur de cette loi. — Doctrine des signatures — Théorie de la loi des semblables. — Médication substitutive. — Entrée en Hongrie. (Page 381 à 398).

Chapitre 12 : De l' Homœopathie en Hongrie. Première partie.  
SOMMAIRE. — Visite au docteur *Anneli* de Presbourg — Son traitement des fièvres nerveuses typhoïques — Description de Pesth. Situation politique des peuples hongrois. — Réveil national — Réaction anti-autrichienne. — Musée de Pesth — Philosophie voltairienne — Situation de l' Homœopathie en Hongrie — Des laïcs dans la nouvelle méthode — Dispositions favorables des autorités hongroises — Hôpital d'enfants. — Praticiens de Pesth. — Docteur *Müller* — De la répétition des remèdes — De l'application empirique du soufre. — Docteur *Ballogh* — Observations médicales. — Traitement de la rougeole. - Promptitude des cures homœopathiques — Docteur *Bakody* — Docteur *Huffer*. — Pharmacie homœopathique de Pesth — Docteur *Ivanowich*. — Pétition pour une chaire de clinique à la Faculté — Docteur *Rosemberg* — *Jablanczi* ; traitement des maux de dent. — Situation de l'homœopathie en Hongrie, en 1846. (Page 399 à 438).

Chapitre 13 : De L' Homéopathie en Hongrie. Seconde Partie.

SOMMAIRE. — *Attomyr* ; part qu'il a prise aux polémiques entre les spécifiques et les homœopathes exacts. — Exposé succinct de ces luttes doctrinales. — Vanité de la pathologie nominale allopathique, comme source d'indications pour le traitement. — Nosographie naturelle. nosographie artificielle. — Les affections morbides spéciales ne se localisent pas — Danger des traitements locaux. — Dynamisme médicamenteux ; doses infinitésimales — Incompatibilité de l'influence morbide contagieuse et de l'action médicinale homœopathique — Neutralisation réciproque des agents miasmatiques — Inutilité des recherches sur la nature des maladies. — L'ensemble des symptômes source essentielle des indications. — Des effets primitifs et des effets secondaires (*erst und nachwirkung*) — Le traitement homœopathique hâte l'évolution naturelle des maladies — Force vitale médicatrice — La nature et l'art. — Théorie des *crises* — De la transformation et répercussion des affections morbides. — Traitement homœopathique externe des affections cutanées répercutées. (Page 439 à 476).

Chapitre 14 : De L' Homœopathie en Hongrie. Troisième Partie.

SOMMAIRE. — Du psoricum — Monographie thérapeutique du croup. — Traitement local du chancre, ses dangers. — Thérapie des maladies vénériennes. — Hôpitaux homœopathiques de Günz et de Gyongyôs — Résultats cliniques. — Départ de Pesth. (Page 477 à 516)

**Chapitre 15 :**

SOMMAIRE. — *Ars curandi*, méthode rationnelle allopathique ; *ars sanandi*, médecine spécifique, empirisme. — De l'emploi des spécifiques chez les Grecs et chez les Égyptiens. — Tables votives. — Les *Hippocrate* étouffent dans son germe la médication spécifique. — Le dogmatisme. — L'École empirique d'Alexandrie. — Les spécifiques pendant le moyen-âge, *Paracelse* ; dans les temps modernes, *Stoerk*. — théorie de l'action spécifique. — Indications des médicaments spéciaux dans les maladies inflammatoires, dans les affections chirurgicales — L'allopathie emploie les spécifiques à tort et à travers — Classification arbitraire des agents médicamenteux. (Page 517 à 544)

## Annexe n°9

### Plan du "Musée en Ligne"

Participez à la construction du site


Plan du site

Recherche

Ressources

Equipe

### Plan du site



#### Contextes et hommes Sciences

Contexte d'émergence

Les acteurs du contexte  
Linné / Mesmer / Brown / Bichat / Pinel / Cullen / Cabanis / Boerhaave / Van Helmont / de Bordeu / Van Switen / Hoffmann / Paracelse / Jenner / Stahl / Von Stoerck / Boissier de Sauvages / Sydenham / Hufeland / Von Quarin / Barthez

L'origine de l'homéopathie  
Hahnemann

Diffusion de l'homéopathie  
Kent / Mure / Mabit / Hering / Des Guidi / Bigel / Jahr / Vannier

Etat de la médecine  
Bernard / Broussais / Pasteur / Trousseau / Pinel / Magendie / Laennec / Raspail

Influences des sciences

Botanique  
Cullen / de Candolle / Linné / Humbolt

Chimie  
Lavoisier / Boerhaave / Stahl / Boussingault / Magendie / Paracelse

Toxicologie  
Orfila

Physique

### **Arts et Lettres**

[Au 18ème siècle](#)

[Au 19ème siècle](#)

C de Ségur / Baudelaire / Mérimée / Hugo / Daumier /

Flaubert / Legouvé / Balzac

### **Politique**

[Position des politiques](#)

Ouvriers de Paris / Mure / Père Chevrier / Ministre Guizot /

Eugénie-Bonaparte

[Influence des thèses utopistes](#)

Saint-Simon / Cabet / Fourier



### **Thérapeutiques et sciences**

[Identification](#)

[Botanique](#)

Théophraste / Linné / de Candolle

[Zoologie](#)

[Extraction](#)

Pelletier et Caventou, Meisner, Laborde et Houdé, Runge, Pelletier

et Robiquet, Sertürner

Quinine, Strychnine, Brucine, Vératrine, Colchicine, Caféine,

Morphine, Narcotine, Emétine

[Médication](#)

Hippocrate / Galien / Dioscoride / Lémery / Hahnemann / Magendie

[Expérimentation](#)

Bernard / Magendie / Hahnemann / Pinel / Broussais



### **Techniques et pharmacie**

[Métiers de la pharmacie](#)

[Apothicaire](#)

[Pharmacien](#)

[Préparation du médicament](#)

[Dispensation du médicament](#)

[Fabrication industrielle](#)

[Substances de base](#)



[Formes pharmaceutiques](#)  
[Fabrication du médicament homéopathique](#)

### **Réglementation**

[Sources anciennes](#)  
[Loi de Germinal an XI](#)  
[Réglementation actuelle](#)



### **Pensées et pratiques**

#### **Maladie et santé**

[Thèses hygiénistes](#)  
[Thèses néo-hippocratiques](#)  
[Thèses animistes](#)  
[Thèses vitalistes](#)

#### **Education et transmission**

[Ecoles](#)  
[Revue scientifique](#)  
[Colloques et congrès](#)  
[Presse](#)

#### **Pratiques et usages**

[Conseils à l'officine](#)  
[Pratique en dispensaire](#)  
[Au cabinet privé](#)  
[A l'hôpital](#)